René de BEAUVAIS

Louis Delaporte

EXPLORATEUR

(1842 — 1925)



PARIS
IMPRIMERIE DES ORPHELINS D'AUTEUIL
40 RUE LA FONTAINE, 40

1929

Louis DELAPORTE

EXPLORATEUR

Il a été tiré de cet ouvrage
75 exemplaires sur papier pur fil Lafuma,
numérotés de 1 à 75.

René de BEAUVAIS

Louis Delaporte

EXPLORATEUR

Ses missions aux ruines khmères



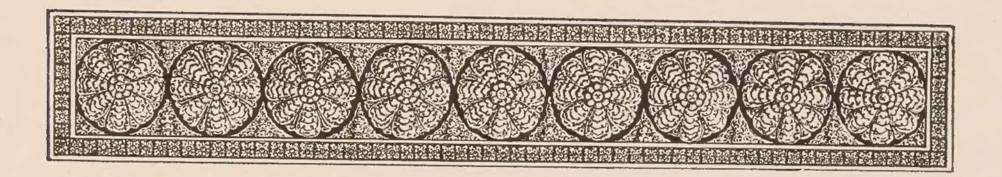
PARIS

IMPRIMERIE DES ORPHELINS D'AUTEUIL

40, RUE LA FONTAINE, 40

—

1929



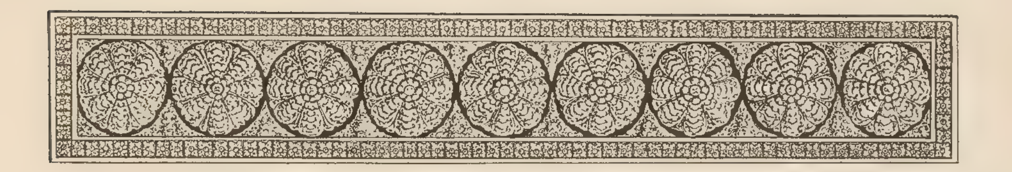
AVANT-PROPOS

Ce petit livre, destiné aux enfants, aux Jeunes, est tiré des lettres de Louis Delaporte, de ses notes et souvenirs, de la relation de l'expédition du Mékong, dans le Tour du monde, 1866-68, *et de ses ouvrages* « Voyage au Cambodge », « les Monuments du Cambodge ». *Les illustrations sont la reproduction des dessins qu'il a rapportés de ses voyages et des photographies de quelques pièces de son musée.*

Tout y est d'une exactitude rigoureuse. Le respect que nous devons à sa mémoire nous le commande. Et cependant, ce n'est pas sans une sorte de scrupule que nous nous permettons de raconter ici une vie très belle, mais pleine de modestie. Nous serons pardonné si notre récit intéresse quelques-uns de ces Jeunes qu'il aimait tant.



INDOCHINE
ET
CHINE MÉRIDIONALE
1928
Échelle
0 200 400 600 800 Km.
Chemins de fer en exploitation
Chemins de fer en construction ou en projet
KAN-SOU-SIN-KIANG
KOUKOU-NOR
T I B E T
KAN-SOU
CHEN-SI
HO-NAN
NGAN-HOEÏ
KIANG-SOU
CORÉE
HOU-PÉ
SE-TCHOUEN
HOU-NAN
KIANG-SI
TCHE-KIANG
FOU-KIEN
KOUEI-TCHEOU
KOUANG-SI
KOUANG-TOUNG
YUN-NAN
CHINE
EMPIRE DES INDES
NÉPAL
BHOUTAN
BENGALE ORIENTAL ET ASSAM
BENGALE
HAUTE BIRMANIE
BASSE BIRMANIE
TONKIN
LAOS
ANNAM
SIAM
CAMBODGE
COCHINCHINE
Hai-Nan
Formose
EMPIRE DU JAPON
MER DE CHINE ORIENTALE
Iles Riou-Kiou
Tropique du Cancer
OCÉAN PACIFIQUE
ILES PHILIPPINES (États-Unis)
Luçon
Mindoro
Mindanao
Paragua
MER DE JOLO
MER DE CHINE MÉRIDIONALE
Golfe du Tonkin
Golfe du Siam
MER DU CAMBODGE
GOLFE DU BENGALE
Golfe de Martaban
Iles Andaman (Angl.)
Archipel de Mergui
Isthme de Kra
Presqu'île de Malacca
Lhassa
Tsan-Po
Katmandou
Darjiling
Pounakla
Brahmapoutre
Sadiya
Gauhati
Gange
Bhagalpour
Dacca
Chandernagor (Fr.)
Calcutta
Howrah
Tchittagong
Balasor
Puri
Akyab
Arrakan
Irraouaddi
Prome
Bassein
Rangoun
C. Negrais
Maulmain
Mergui
Manipour
Myitkyina
Katha
Bhamo
Koun-Loun
Mandalay
Sagaing
Ava
Amarapoure
Salouen
Tali
Batang
Atentsé
Likiang
Tsiamdo
Ya-Loung-Kiang
Min-Ho
Tching-Tou
Ta-Tsien-Lou
Siu-Tcheou
Tchoung-Tcheng
Yang-Tsé-Kiang
Kouei-Yang
Yun-Nan
Mong-Tsé
Pé-Sé
Sé-Mao
Lao-Kay
Song-Koï ou Fl. Rouge
Xieng-Hong
Xieng-Khong
Luang-Prabang
Vien-Tiane
Nong-Khay
Savannakek
Xieng-Maï
Lakhon
Outaradi
Ménam
Mékong
Ayuthia
Bangkok
Ratbouri
Petchabouri
Paknam
Chantaboun
Battambang
Angkor
Siem-Réap
Aranh
Korat
Sé-Moun
Oubon
Bassac
Sé-Don
Kratié
Pnom-Penh
Saïgon
Mytho
Dong-Naï
Phan-Thiet
C. Padaran
Nha-Trang
C. Varella
Qui-Nhon
Tourane
Hué
Quang-Tri
Vinh
Nam-Dinh
Hanoi
Haïphong
Lang-Son
Pak-Hoï
Nan-Ning
Si-Kiang
Ou-Tchéou
Canton
Hong-Kong (Angl.)
Macao (Port.)
Kouang-Tchéou (Fr.)
Kioung-Tchéou
Swatow
Amoy
Tchang-Tchéou
Fou-Tchéou
Tchoung-Ping
Nan-Tchang
Ken-Tchéou
Young-Tchéou
Siang-Tan
Tchang-Cha
Koei-Lin
Kieou-Kiang
Han-Kéou
Ou-Tchang
Yi-Tchang
Kouei-Tchéou
Fleuve Bleu
Ngan-King
Nanking
Sou-Tchéou
Chang-Hai
Ning-Po
Chao-Hing
Wen-Tchéou
Kai-Foung
Loung-Kouang
Si-Ngan
Hoang-Ho
Kéloung
Tainan
Ta-Kéou
Détroit de Fou-Kien
Manille
Poulo-Condor
C. Cambodge
Ligor



JEUNESSE D'UN EXPLORATEUR

CHAPITRE PREMIER

L'enfance. — Le Borda.

Le *Moniteur Universel*, journal officiel de l'Empire français, faisait paraître, le 11 août 1868, l'article suivant : « *La Patrie* publie une lettre de Saïgon qui contient d'intéressantes nouvelles d'une exploration dans l'Extrême-Orient.

« Partie de Saïgon le 5 juin 1866, l'expédition est de retour dans cette ville après un voyage de deux années. Son but était de découvrir le cours du Mékong dont les cartes ne donnent qu'un tracé de fantaisie. Le programme paraît avoir été rempli aussi complètement que possible et la géographie physique et même politique de l'Indochine, l'une des parties les plus inconnues de l'Asie, sera définitivement fixée par ce voyage.

« L'admirable commandant de Lagrée, chef de la mission, a seul succombé ; et bien que cet événement soit tenu par tout le monde pour un très grand malheur, comme on s'attendait ici à des pertes nombreuses, on se félicite d'avoir vu revenir dans un état de santé assez satisfaisant, cinq des six officiers qui composaient la mission. »

2

Or, l'un des cinq survivants de cette épopée était l'Enseigne de vaisseau Louis Delaporte, qui fut non seulement un vaillant explorateur, mais qui devait plus tard révéler l'art khmer à la France. Cet admirateur enthousiaste de l'Extrême-Orient, de ses merveilles architecturales, de ses paysages tout en lumière et en contrastes, était un fils de la douce Touraine, cette contrée aux mœurs polies, aux horizons gracieux, où tout porte à la joie de vivre dans une heureuse insouciance.

Il naquit en 1842 dans la petite ville de Loches, un des bijoux de notre vieille France.

Son enfance y fut heureuse et calme. Il ne s'y reporta jamais sans émotion et sa vieille demeure lui resta toujours chère. Située dans une brèche des remparts, elle a un aspect mélancolique infiniment pittoresque avec ses grands ifs sombres, la tour ronde (1) qui plonge dans le jardin et la tour carrée (2) qui le domine. L'habitation par elle-même n'a aucun caractère ; c'est une vieille maison de province simple, un peu triste ; mais les terrasses, ancien chemin de ronde, sont tout ensoleillées, parfumées de jasmin et d'œillets sauvages ; fleurs et fruits y poussent en abondance, et le long de la rampe mûrissent en automne de belles grappes de cau noir et de chasselas doré. A mesure que l'on gravit cette rampe on découvre les quatre clochers de l'antique collégiale, l'église Saint-Ours, si

---

(1) La tour ronde date du XVe siècle ; c'est là que fut enfermé le cardinal de la Ballue dans sa cage de fer.

(2) La tour carrée ou donjon, attribuée à Foulques Nerra, fait partie des ruines de cette vaste enceinte féodale, encore si bien conservée. Près du donjon se trouve le Martelet, prison sous Louis XI ; on y voit à côté des oubliettes le cachot de l'infortuné duc de Milan, Ludovic Sforza, qui exhalait le profond ennui de sa détresse par ces mots gravés sur la muraille : « Celui qui n'est pas content. »



Vue d'ensemble de Loches



Terrasses du Jardin

harmonieuse dans la majesté de ses voûtes romanes ; puis l'élégant clocher de Beaulieu. De l'autre côté, au loin, s'étendent les prairies arrosées par l'Indre ; et plus près on devine, plutôt qu'on ne voit, la gracieuse petite cité, ses portes massives, ses rues grimpantes et vétustes, ses hautes lucarnes, son ravissant hôtel de ville, son château enfin, le Logis du Roi (1).

Des terrasses, les couchers du soleil eurent toujours pour Louis un charme particulièrement attirant avec leurs douces teintes roses et bleu vert que connaissent si souvent les vallées de la Loire et de l'Indre ; avec les nuées de corbeaux qui, au moment où le soleil disparaît, se rassemblent et tournoient comme en délire au-dessus des tours, avant de prendre leur vol vers la forêt. A leur croassement assourdissant succède un silence absolu : c'est l'heure où la lune monte, éclaire les remparts et le donjon.

Tout enfant il jouissait déjà de la beauté des choses qui l'entouraient mais son esprit, prématurément réfléchi et curieux, aspira de bonne heure aux vastes horizons, aux joies de l'inconnu.

Deux saisons de bains de mer dans un village de Bretagne, le bourg de Batz, fixèrent ses rêves. A douze ans, il déclara qu'il serait marin. C'était moins dans l'espoir d'une brillante carrière que par attrait pour les lointains voyages. Rien dans sa famille ni dans son éducation n'avait pu faire naître cette vocation. Ses parents étaient tous terriens. Son arrière-grand'mère des Breux, femme fine et spirituelle née sous Louis XV, portait aimablement l'empreinte de son époque ; elle avait groupé autour d'elle sur les

---

(1) La partie la plus ancienne remonte à Charles VII et renferme le tombeau d'Agnès Sorel ; l'autre, plus ornée, avec ses belles fenêtres Renaissance et son oratoire d'Anne de Bretagne, date de Louis XII.

confins du Berry et de la Touraine ses six filles mariées à des gentilshommes campagnards ; ils faisaient valoir leurs domaines, chassaient, et leur vie s'écoulait paisible. Le voisinage permettait de fréquentes réunions de famille où la bonne entente contribuait à la joie de tous. Les enfants n'étaient pas les moins heureux : en bandes joyeuses et suivant leur âge, jeux, pêche à la ligne ou à l'épervier, visites aux fermes, leur offraient les meilleures distractions.

Les jours de foire ramenaient périodiquement quelques-unes de ces gaies réunions. Dès l'aube on recevait les métayers ; ils venaient remiser leurs lourdes charrettes et apportaient les redevances : poulets, chapons, fromages de chèvre, poires et cerises cuites au soleil. Dans la cuisine les jolis bonnets tuyautés des femmes frayaient avec les grands chapeaux à rubans des hommes ; physionomies douces et franches, mais parfois soucieuses chez ceux-ci dont les espérances sont si souvent menacées.

Entre ses deux frères, l'un plus âgé, l'autre de trois ans plus jeune que lui, Louis Delaporte avait la joyeuse turbulence des enfants de son âge : acrobaties dans les ruines du donjon et sur les parapets des ponts qui mènent au collège de Beaulieu ; glissades dans la prairie lorsque l'hiver la transformait en un vaste lac gelé. Ses souvenirs de sa petite enfance, des menus détails de la vie quotidienne ne furent jamais effacés chez lui par les visions de ses lointains voyages, par les spectacles grandioses qu'il lui fut, plus tard, donné de contempler. Il se rappelait les lectures pieuses, la Vie des Saints, que sa mère et sa grand'mère faisaient aux lingères pour couper les heures de travail lorsque deux fois l'an elles venaient lessiver, repasser, remeubler les armoires de linge bien blanc sentant la lavande ; les petits plats délicieux : cuisses

d'oie tirées des grands pots de grès, galettes pétries avec l'écume du beurre fondu, pâtés de Pâques, châtaignes sucrées accompagnées parfois de vouvray et de bordage. Il revoyait aussi les processions de la Fête-Dieu. Ce jour-là on descendait du grenier les tapisseries de l'aïeul Vantelon, autrefois propriétaire du petit château du Pressoir, et, avec des décorations de feuillages et de fleurs que chaque année les enfants s'ingéniaient à varier, on les accrochait aux murs de la maison, le long du mail de la Poterie.

Dans cette demeure aux mœurs patriarcales, M. Delaporte père (Armand) menait une vie active et sérieuse. Sans négliger la surveillance de ses fermes, il exerçait la carrière d'avocat et fut à plusieurs reprises maire de Loches. Son dévouement et la droiture de son caractère lui valurent l'estime de tous. Austère, distingué d'esprit et de sentiment, il ne pouvait donner à ses fils qu'une éducation choisie. Louis en fut particulièrement influencé, tandis que de sa mère, ange de bonté qui devait leur être prématurément enlevée, il tint cette nature tendre et affectueuse qui fit plus tard le bonheur des siens.

C'est donc tout adolescent qu'il conçut le projet de devenir marin. L'étonnement de ses parents en fut grand mais ils ne mirent aucune opposition à son désir. Ils respectaient la personnalité naissante de leur fils et admiraient la noble carrière choisie par lui. Aussi lui firent-ils de bonne heure quitter le collège d'Orléans pour entrer dans celui de Lorient qui préparait au *Borda*. Mais s'ils consentirent à cet éloignement, ils ne cessèrent de le suivre, de l'entourer d'une sollicitude dont témoigne l'ample correspondance qu'ils conserveront de part et d'autre avec un soin dénotant le prix qui y était attaché.

La caractéristique des lettres du jeune collégien est une entière confiance et un grand respect à l'égard de ses parents ; elles se terminent toujours par ces mots : « Votre fils soumis ». Il leur conte les minuscules incidents de sa vie d'écolier, ses sorties chez son correspondant, curé de Lorient, dont la bonté se plaisait à flatter sa gourmandise enfantine.

Les lettres de sa mère sont pleines de sollicitude, elle est alors malade : « Il y a huit jours que tu es parti, écrit-elle, en octobre 1855, je suis sûre que ton papa était triste quand il t'a quitté. Si tu as quelques peines, écris-le-moi de suite, je tâcherai de t'aider. Dis-moi toujours tout. Donne de temps en temps aux pauvres pour attirer sur toi la bénédiction de Dieu qui recommande tant la charité ; prépare-toi aux fêtes de Noël. » Ailleurs elle lui demande : « As-tu ton uniforme ? Es-tu bien dedans ? Nous sommes contents que tu t'amuses si bien. »

Le rayonnement moral de cette pieuse mère est visible, non seulement dans l'empressement de son fils à lui complaire, mais par les sentiments qu'elle inspire à tous les siens.

M. Delaporte père écrit à son tour. : « Nous avons été bien heureux d'apprendre par nos amis que tu as une aussi bonne conduite ; tu vois qu'avec de la persévérance dans le bien les maîtres, qui ne vous connaissaient pas d'abord, finissent par vous apprécier et vous rendre justice. Pense qu'il en est presque toujours ainsi. Je ne puis trop te redire combien tes efforts sont pour ta pauvre maman un sujet de consolation. Si Dieu nous donne le bonheur de la conserver, tu pourras dire que tu as contribué, autant que tu le pouvais, à un résultat qui est l'objet de tous nos vœux mais que nous craignons tant de ne pas voir se réaliser. Je t'écris ceci, mon cher enfant, pour te tenir au courant de son

état si alarmant, mais dans ta réponse, continue toujours à écrire comme par le passé pour ne pas l'inquiéter. »

Ces craintes n'étaient, hélas! que trop fondées... Quelques jours plus tard le petit collégien était rappelé brusquement auprès de sa mère mourante...

L'année suivante, à l'occasion du douloureux anniversaire son père lui écrivait :

« Il me semble que c'est hier que notre chère malade nous a quittés. Je suis sûr que tu n'oublieras pas plus que moi sa résignation angélique et les douces caresses que tu lui as prodiguées quand tu es venu lui dire le dernier adieu. Elle savait bien, ta chère maman, qu'elle allait bientôt se séparer de tous ceux qu'elle aimait sur la terre et qui étaient en ce moment rassemblés autour d'elle. Mais, voulant jusqu'au dernier moment éloigner tout ce qui aurait pu augmenter notre chagrin, elle évitait de parler de sa fin prochaine et nous présentait toujours un visage souriant.

« Que ce souvenir, mon cher enfant, reste toujours gravé au fond de ton cœur. Tu es bien jeune (treize ans) mais tu arriveras, comme nous tous, à la fin de ta carrière, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Que l'exemple de ta maman t'apprenne, à toi aussi, à mourir. Quand on a la conscience tranquille ce n'est pas grand chose de quitter la vie, tu en as été témoin. Que la crainte de mourir ne t'empêche donc jamais de faire courageusement ton devoir dans quelque endroit que tu te trouves. Quand ce moment sera venu, seul ou entouré d'amis, pense que tu iras rejoindre ceux qui t'ont précédé ; et si tu as alors des regrets pour ceux que tu quitteras, tu trouveras une compensation dans l'espérance de retrouver ceux qui t'attendent. »

Si rien ne pouvait remplacer la tendresse de leur mère, les enfants du moins ne cessèrent de sentir tout près d'eux, non seulement l'affection paternelle, mais aussi celle de leur grand'mère, Mme de la Bissonnière, femme excellente, pleine de cœur et de dévouement qui, aussitôt après la mort de sa fille, vint au foyer de son gendre le seconder dans l'éducation de ses enfants.

M. Delaporte père ne cesse de s'occuper de son fils absent avec clairvoyance et bonté : « Je tiens au tableau d'honneur par-dessus tout, non pas pour l'honneur qu'il te procure, mais parce qu'il me prouve que ta conduite est bonne en tous points, que par conséquent tu ne donnes pas carrière à ton entêtement et que tu apprends à te soumettre de bon cœur à la règle et à la volonté de tes supérieurs. »

Louis Delaporte est généralement dans un bon rang mais sa sagesse n'est pas sans éclipses. En janvier 1857, à son retour de vacances à Lorient, il trouve le collège en effervescence et narre à son père l'esprit d'insoumission qui s'y développe. Il lui est répondu aussitôt : « Ne te mêle pas aux insubordinations du collège ; n'aie d'autre souci que de te faire admettre au *Borda.* » Toutefois, le collégien se laisse un moment griser par le vent de révolte. Un peu plus tard il écrit : « Le Principal m'a fait appeler et m'a demandé si j'étais décidé à bien travailler ; je lui ai dit que « oui ». Alors il m'a dit, très doucement, que je ne m'étais pas bien conduit mais qu'il espérait que j'allais mieux me conduire et en conséquence me changerait d'étude dès que j'aurais de bonnes notes. Puis il m'a congédié sans avoir l'air fâché ; et maintenant je puis t'assurer que je suis tous les conseils que tu me donnes dans ta lettre. Mais il me serait impossible

d'être à la tête de ma classe : il y a deux élèves d'une intelligence remarquable, deux moins intelligents qu'eux mais beaucoup encore, et tout ce que je pourrai faire, en travaillant très bien, sera d'être cinquième ou sixième dans deux ans. »

En mai 1858 il entre brillamment à l'École navale. L'existence virile va commencer. A la discipline étroite du collège succédera la discipline militaire du bord, à la fois plus large et plus rigide, qui traite en homme mais n'admet pas les manquements à la règle. La préparation théorique est minutieuse, le travail technique très absorbant ; aussi les derniers mois paraîtront-ils à quelques-uns longs et monotones. Pourtant la bonté un peu distante mais très réelle des maîtres, qui sont ici des chefs, le culte de l'honneur et du devoir qui anime la vie quotidienne des futurs officiers, le même idéal entrevu par tous, leur permettent d'atteindre la réalisation du rêve commun, la vie au large.

Durant ses années de formation sur le vaisseau-école, Louis Delaporte continuera avec ses parents la même régulière correspondance. Naïvement, et pour les familiariser avec sa vie d'aspirant, il emploiera dès son arrivée au *Borda* tous les termes de marine si nouveaux encore pour lui. Ses lettres sont tout illustrées de bateaux, agrès, objets de précision.

« *14 janvier 1859.*

« Je me trouve parfaitement à l'école. J'ai bien fait d'apporter mon violon ; il y a un élève plus fort que moi qui en joue et qui a demandé le sien pour que nous fassions des duos.

« Par mon sabord transformé en fenêtre je vois la mer. C'est bien beau... Une chose m'a fait le plus grand plaisir, c'est d'avoir

entendu il y a une heure un trio de flûte, piano et violon qui, quand j'aurai appris ma partie, deviendra un quatuor.

« Nous avons été réunis à partir d'aujourd'hui aux anciens, ce dont nous sommes très contents. Ils ont tous l'air bons garçons et nous traitent en camarades. Aujourd'hui j'ai passé plus d'une heure en haut du mât (car c'était mon tour d'être gabier de perroquet) ; j'ai attrapé un violent mal de tête, mais le hamac que j'attends avec impatience va me le faire passer. Nous aurons prochainement la visite de l'évêque de Quimper qui bénira la rade comme cela se fait tous les ans ; et bientôt après, ce sera l'habituelle « croisière-école », le long des côtes de France. »

« 26 juin 1859.

« Le *Bougainville* (son bateau) sera lancé d'ici peu ; c'est une jolie corvette : six canons obusiers de trente, pièces d'une justesse admirable avec une machine auxiliaire de cent vingt chevaux, et bien mâtée. Nous l'aurons pour le voyage de six semaines sur les côtes de France. Nous sommes tous enchantés et nous y apprendrons tout ce qu'il nous sera possible d'apprendre.

« Nous avons maintenant en rade de charmants navires, un vaisseau, l'*Impérial*, tout neuf, un des plus beaux de notre marine ; mais les frégates et les corvettes sont bien plus jolies encore et tiennent si bien la mer ! »

« Rade de Brest, 2 juillet 1859.

« Nous voilà embarqués à bord du *Bougainville* depuis ce matin ; nous faisons force voile en vue des côtes. En revanche, il n'y a ici ni temps ni endroit commode pour jouer du violon. Je

crois que c'est fini maintenant pour moi. Il en sera ainsi pendant mes quatre années de grade d'aspirant et, arrivé Enseigne à vingt-deux ans, il sera déjà bien tard.

« Nous avons pour le moment en rade la corvette-école des Midships américains ; ils sont tous grands, bien faits, de figure distinguée. Ils parlent un peu français ; nous, un peu anglais ; nous nous faisons très bien comprendre. »

« *20 juillet 1859.*

« Nous appareillons tous les matins ; le plus souvent nous allons au large. Le soir nous revenons mouiller dans une baie quelconque. Nous faisons toute espèce d'exercices : sondes, signaux, nœuds, etc. »

Il avait un certain mérite à souhaiter naviguer, n'ayant pas le « pied marin » ; jamais il ne triompha complètement de sa pénible disposition au mal de mer. Parfois, au début de sa carrière, son service accompli, il était anéanti au point de s'effondrer sur le pont du navire sans s'inquiéter des seaux d'eau que lançaient autour de lui les matelots en corvée de nettoyage, ni des paquets de mer qui, brisant les bastingages, venaient l'éclabousser.

La fameuse croisière et la première année de l'École se terminent enfin par les vacances avec réunions de famille et grandes parties de chasse. Il en emportera un souvenir si plein de regrets que son père l'en gronde doucement.

« Cher enfant, te voici réinstallé dans ton navire et tu ne peux plus courir lièvres et perdrix. Si tu trouves tant de plaisir aux distractions de la terre ferme, comment pourras-tu t'accoutumer à en être privé pendant si longtemps ? »

Pour égayer son ennui son père lui conseille de faire beaucoup de musique et de ne pas négliger les leçons de danse du *Borda*

« Bien que cette science puisse te paraître puérile, elle ne l'est pas si l'on considère qu'elle te mettra, avec tes camarades, à même de bien représenter de par le monde la galanterie française. »

Ces petits accès de nostalgie sont d'ailleurs vite surmontés et Louis Delaporte, comme toute l'École, s'amuse de tout son cœur quand l'occasion s'en présente.

« Parlons un peu du carnaval qui, ces jours-ci, va rendre tout le monde si joyeux. Nous aurons des costumes superbes, venus de terre ou fabriqués par nous-mêmes à bord ; un buffet, des rafraîchissements par nous achetés, enfin un excellent orchestre de cinq instruments. J'aurai à ma prochaine sortie le plaisir d'endosser pour la première fois l'uniforme d'aspirant. L'habit me va bien ; le reste m'ira bien aussi quand on lui aura fait subir quelques légères modifications. Je me suis commandé un claque, j'ai choisi un sabre de soixante francs et un autre de corvée de vingt-trois francs ; une aiguillette de cent cinq francs, un ceinturon grande et petite tenue. »

Mais il trouvera parfois encore le temps long dans sa caserne flottante.

« *8 juin 1860.*

« Toutes les semaines se suivent très monotones ; depuis la fin du carnaval, le sixième que je passe hors du toit paternel, notre gaîté semble nous avoir abandonnés. Forte brume et sentiment qu'on est captif.

« Mon cher papa, tu me permettras avant de terminer de te souhaiter, quoique un peu à l'avance, une bonne et heureuse fête.

Tu sais quels pénibles souvenirs cette époque nous rappelle à tous ; la date s'en éloigne peu à peu, mais le souvenir en reste toujours aussi présent à notre mémoire. Notre mère était si bonne, si douce et nous aimait tant, que jamais nous ne cesserons de la pleurer. Cependant, te le dirai-je ? c'est maintenant sans aucun sentiment pénible que je pense à elle. Au contraire, c'est ordinairement dans le temps où je suis le plus calme que ces pensées me viennent et s'emparent de moi comme d'un rêve doux et paisible ! Cher papa, quelque grands que soient les malheurs qui peuvent nous arriver dans la vie il doit exister cependant, même pour toi, des moments de bonheur. C'est pour cela que je te souhaite une heureuse fête et que pour ma part je m'efforce de te satisfaire ainsi que ma grand'mère. »

Son père répond, très ému :

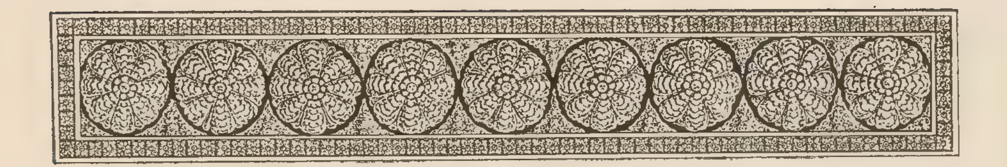
« Cher enfant, je ne puis te dire combien je suis touché de la manière dont tu as su rapprocher deux dates si différentes et qui te sont également chères. Conserve bien précieusement ces sentiments au fond de ton cœur. Quelque endurcissement que le frottement du monde où tu vas entrer puisse produire à la surface, garde comme un trésor tes affections de famille ; c'est par le cœur que l'homme vaut quelque chose sur la terre et, Dieu merci, tu n'es pas mal partagé sous ce rapport. Oui, cher enfant, conserve toujours un doux souvenir de ta mère. Tu es pour moi sa reproduction vivante ; à ce titre tu m'es particulièrement cher et tu ne peux mieux continuer à amortir nos peines qu'en suivant toujours la bonne ligne de conduite que tu as adoptée. »

Le goût de son métier et la perspective d'en finir bientôt avec la vie d'école sont encore pour Louis une source de réconfort.

« J'ai devant mon sabord un beau trois-mâts de commerce qui revient de Chine ; il ouvre toutes ses voiles, ses mâts sont pavoisés et ses matelots, continuant sans doute une habitude prise pendant la traversée, chantent en chœur des airs qui résonnent sur la rade au milieu du calme du soir. A bord d'un navire de l'État, je t'assure que l'on est aussi heureux que cela au bout de trois ans de campagne et l'on exprime sa joie aussi bruyamment ; car c'est surtout loin de son pays que tous les gens de l'équipage apprennent à se lier et à fraterniser, et l'officier en arrive vite à traiter presque paternellement les braves matelots qui en toutes circonstances exécutent ses ordres sans murmurer, s'en fient à lui et partagent ses dangers avec autant de sang-froid, de courage et souvent autant de gaîté que lui.

« Voilà la plus grande partie de mes examens passée. J'en attends la fin avec impatience ; dans quinze jours tout sera fini, et je serai en route pour aller vous embrasser. Amédée pourra me dire quels genres de chemises se portent maintenant, boutons de chemises, cravates, etc... »

Il n'avait pas vingt ans...



CHAPITRE II

A travers le Monde.

Amérique du Nord. — Islande.

Mexique.

Louis Delaporte est sorti du *Borda ;* désormais il appartient à la marine française, ce corps d'élite unissant aux capacités scientifiques le goût de l'aventure et l'esprit d'abnégation. L'ère des longues croisières va s'ouvrir qui familiarise les jeunes officiers avec leur métier et les prépare à leur rôle militaire et politique à l'étranger.

En juin 1861 il s'embarque pour le Mexique à bord de la *Foudre*. La flotte française a reçu l'ordre d'aller se joindre aux escadres anglaise et espagnole pour remplir une mission diplomatique auprès du président Juarez. C'est le prélude de la fameuse guerre du Mexique.

Dans sa lettre datée du 7 juin 1861 il annonce à sa famille son prochain départ.

« *Toulon.*

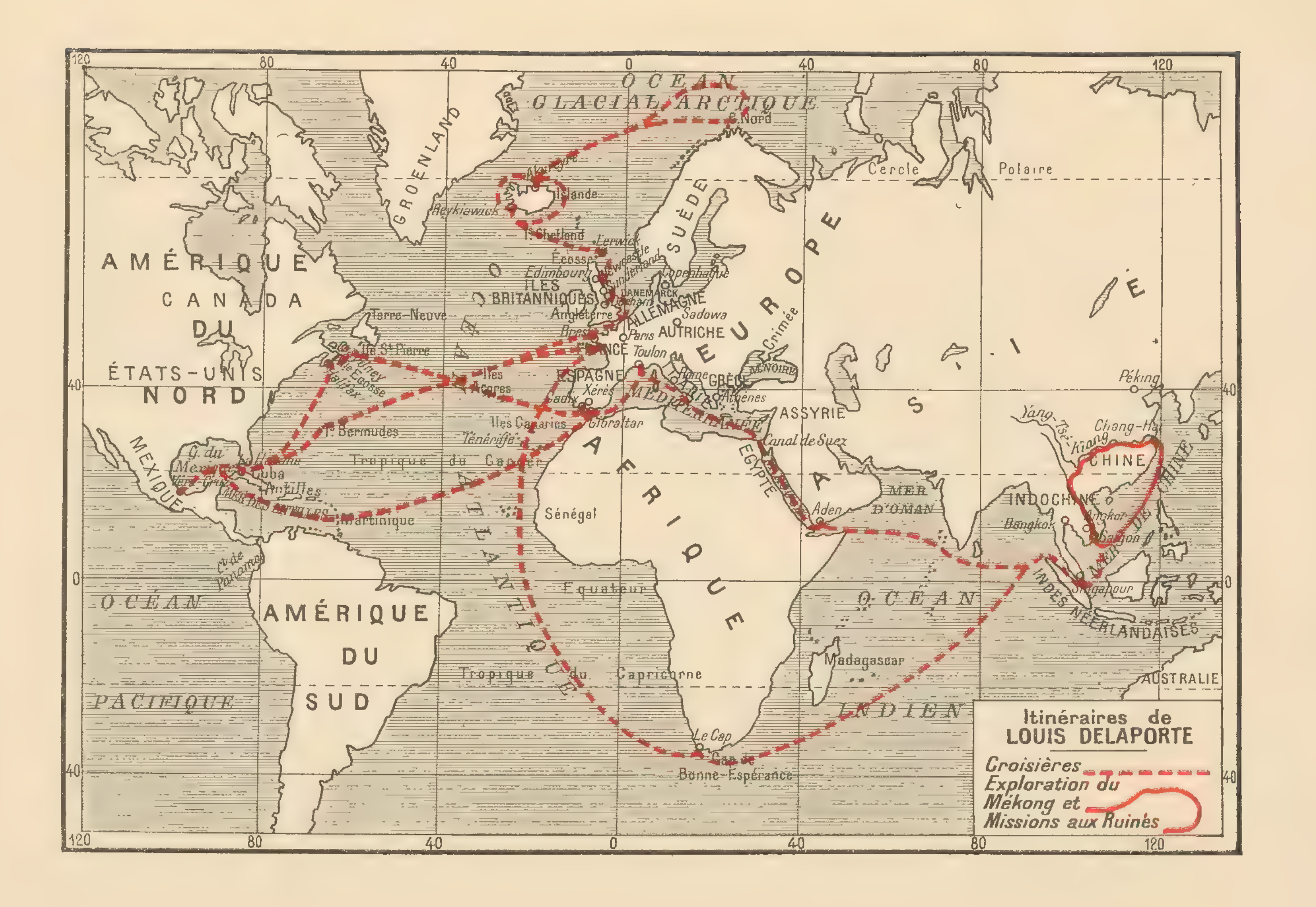
« Cher père, chère mère (1),

« Voilà enfin le départ. A quatre heures nous allumerons les feux, à six heures nous appareillerons ; nous allons directement dans la Nouvelle-Écosse, près d'Halifax ; c'est là que nous ferons du charbon. Il nous faudra naviguer à la voile une grande partie du temps. Nous relâcherons à Cadix ou à Gibraltar. On parle d'une absence de six mois. Je vois chaque jour partir de Toulon une foule de marins et en arriver d'autres : aussi le départ est pour moi une chose toute naturelle. Je recommande qu'on ne s'inquiète pas, d'abord parce qu'il n'y aura aucune raison de s'inquiéter et qu'ensuite dans un pays en guerre où il doit y avoir des corsaires, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la correspondance fût défendue ou perdue. Il y a si longtemps que je l'attends ce départ qu'il ne peut en rien m'impressionner. Adieu, je vous embrasse pour six mois. »

Son père se réjouit de le voir si bien préparé aux vicissitudes de sa carrière errante, mais il le sent plein d'inexpérience et, à l'occasion, il ne pourra se garder de lui donner encore quelques conseils : « Tu comprendras plus tard qu'il faut, dans la vie, mettre de côté les questions d'amour-propre, laisser cela aux petits esprits. Il faut faire toutes les concessions qui peuvent être faites honorablement. Pardonne ces réflexions à un père qui voit son enfant lancé au loin dans le monde, seul et sans expérience... »

---

(1) Appellation donnée à sa grand'mère depuis la mort de sa mère.



Itinéraires de
LOUIS DELAPORTE
Croisières
Exploration du Mékong et Missions aux Ruines
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
AMÉRIQUE DU NORD
CANADA
ÉTATS-UNIS
GROENLAND
Islande
Reykiawick
I. Shetland
Lerwick
Écosse
Edimbourg
ILES BRITANNIQUES
Angleterre
Brest
FRANCE
Paris
Toulon
ESPAGNE
Xérès
Cadix
Gibraltar
SUÈDE
Copenhague
DANEMARK
ALLEMAGNE
Sadowa
AUTRICHE
EUROPE
Crimée
M. NOIRE
Rome
GRÈCE
Athènes
ASSYRIE
Canal de Suez
EGYPTE
Aden
MER D'OMAN
ASIE
Pékin
Yang-Tsé-Kiang
CHINE
INDOCHINE
Bangkok
Angkor
Saigon
Singapour
INDES NÉERLANDAISES
AUSTRALIE
Cercle Polaire
Terre-Neuve
Ile St Pierre
Iles Açores
Iles Canaries
Ténériffe
I. Bermudes
Tropique du Cancer
Cuba
Antilles
Martinique
MEXIQUE
G. du Mexique
Cl de Panama
AFRIQUE
Sénégal
Equateur
Madagascar
Tropique du Capricorne
Le Cap
Bonne-Espérance
AMÉRIQUE DU SUD
OCÉAN PACIFIQUE
ATLANTIQUE
OCÉAN INDIEN
120
80
40
0
40
80
120

« *Rade de Cadix, le 16 juin 1861.*

« Notre départ est hâté par la marche des affaires d'Amérique. La traversée de Toulon à Cadix a été très jolie. Sauf le commandant en chef Huguetot de Chaillet, tout le monde plaint mon mal de mer. Hélas ! Je n'en ai vu que les roses du mal de mer, que sera-ce donc que les épines ! Adieu, chers père, mère, frères et cousins ; je pars, je suis parti ; et puisque personne n'est là pour me faire des souhaits, je me souhaite moi-même bon voyage et bon retour. J'embrasse tout le monde.

« La machine va de l'avant, nous roulons, nous tanguons, nous sommes au large ! Pour commencer, je vais me coucher jusqu'à quatre heures demain matin. »

« *Rade d'Halifax, 24 juillet 1861.*

« Chers parents,

« Vous serez donc restés six semaines sans avoir de mes nouvelles. C'est un commencement.

« En quittant Cadix nous avions forte brise debout et assez de mer ; tantôt à la voile, tantôt au charbon. Nous avons pris des bains par cinq mille mètres de fond. Nous avons eu un temps de grains, une mer houleuse et, aux abords de Terre-Neuve, une brume si épaisse qu'en plein midi on n'y voyait pas du mât de

misaine au grand mât de la frégate. Depuis Cadix nous avons rencontré peu de navires mais en revanche force poissons : quelques requins qui nous quittèrent à mesure que nous avancions dans le Nord et l'Ouest, une foule de marsouins, de souffleurs, de dorades ; jusqu'à de véritables baleines. Nous en vîmes pendant toute une soirée une troupe de six ou sept jouant et se lançant de l'eau autour du navire. Mais ce que nous avons vu de plus curieux c'est un immense banc de glace ; nous n'en sommes passés qu'à un ou deux milles. C'était à peu de distance du banc de Terre-Neuve. Ce bloc avait plus de trois à quatre cents pieds au-dessus de l'eau, ce qui en suppose infiniment plus en dessous, et une étendue d'environ trois fois celle de l'île ronde dans la rade de Brest. De loin ce banc brillait au soleil à en fatiguer les yeux. Il n'eût pas fait bon se jeter dessus la nuit.

« Le 8 juillet au matin la brume était plus épaisse que jamais ; nos calculs et nos sondes nous mettaient à quelques lieues de l'île Saint-Pierre. De temps en temps des coups de canon pour appeler le pilote qui ne venait pas ; puis tout à coup une saute de vent emportant les nuages nous laissa apercevoir à trois ou quatre milles une côte rocheuse élevée. Nous mouillâmes à Saint-Pierre, ce n'est qu'un rocher. On y sent une odeur de merluche extrêmement prononcée. La rade est entourée d'une foule de séchoirs en pierre sur lesquels on étend la morue pour la faire sécher pendant les rares journées de soleil.

« De là nous sommes allés à Sydney, petite ville du nord de la Nouvelle-Écosse. Les habitants de Sydney, au nombre desquels on trouve quelques familles bien élevées, sont très sociables. Ils aiment beaucoup les Français, et les officiers de la *Pomone* (frégate en station ici) s'y trouvent parfaitement à leur aise. Ils y goûtent

une foule de plaisirs qui nous sont malheureusement interdits à bord de la *Foudre*, à cause de notre commandant en chef qui, du reste, ne traite guère mieux les officiers que les aspirants. Il nous prive non seulement d'aller à terre, mais même de recevoir et de rendre les nombreuses politesses que les habitants et les officiers anglais font aux officiers français. Je n'ai jamais vu un homme aussi méchant. Aussi les révoltes à bord sont-elles continuelles ; il y a même eu des complots de désertion parmi les matelots. Nous arrivons toujours à arranger les choses, mais les aspirants sont perpétuellement punis.

« Halifax est une ville triste, bien fortifiée, nous a-t-on dit. Il y a en rade un amiral français, un amiral anglais, plus le petit prince anglais, fils de la reine Victoria, embarqué à bord du *Saint-George*, et le prince Napoléon.

« Nous avons eu deux invitations officielles de la femme de l'amiral anglais. Celles-là, le commandant n'a pu nous forcer à les refuser parce qu'il y a un amiral français en rade et que nous faisons presque une petite escadre. Inutile de parler du mal de mer ; toutes les fois que nous quittons le port je l'ai jusqu'au retour ; pourtant la frégate ne remue guère ! Nous recevons beaucoup de visites anglaises ; le soir on nous donne des sérénades (*Partant pour la Syrie*, etc...). »

Le premier contact avec l'Amérique du Nord l'enchante. Dès qu'ils abordent, ils reçoivent l'accueil le plus cordial. Il y est de bon ton d'aimer la France. Les jolies Anglaises apprécient fort les officiers de marine français, et Louis Delaporte gardera de leur charme intelligent un vif souvenir.

« *Halifax, 8 août 1861.*

« Chers parents, malgré la méchanceté du commandant le séjour d'Halifax devient de plus en plus agréable. La ville est en effet d'aspect triste, mais elle s'est réveillée depuis que les deux vaisseaux anglais et les trois bâtiments français s'y trouvent réunis. Ce ne sont que fêtes, réceptions, parties de campagne.

« Hier soir les officiers anglais nous ont donné un très beau bal, j'y ai beaucoup dansé et je suis parti enchanté vers les quatre heures du matin. Le 15 août nous rendrons ce bal à bord de la *Foudre*, et j'aime à croire que nous aurons infiniment plus de goût pour les décorations intérieures et extérieures de notre frégate. Mais ce qui laissera peut-être à désirer, ce sera l'abondance du xérès et du champagne.

« Je suis aussi reçu dans cinq ou six maisons où je vais en petit comité prendre le thé, danser et jouer à des jeux de salon, ce qui est d'autant plus agréable que les jeunes Anglaises jouissent d'une liberté qui paraîtrait extravagante en France. Leurs parents sont souvent assez originaux ; pourriez-vous supposer, par exemple, que dans les réunions les plus *select* j'ai vu des maîtres de maison reçevoir en jouant aux cartes, les pieds sur la table...

« Je regrette de n'avoir pas un bon violon : j'aurais trouvé ici plus que jamais peut-être l'occasion de l'employer. Il y a en effet peu d'Anglaises musiciennes, et quelqu'un capable de leur jouer polkas ou valses serait sûr de faire leur conquête. Mais certaines d'entre elles sont parfois d'une austérité farouche : je me promenais hier dimanche dans un parc, un livre à la main, livre sérieux, sorte de guide ; brusquement une jeune Anglaise s'approche

de moi, ferme mon livre et me dit, d'un ton sévère : « Aujourd'hui, « on ne lit que la Bible. » Elle continua son chemin et je restai tout interdit... »

Il reprend ailleurs :

« Halifax est pour moi un vrai paradis terrestre, et ce qui nous permet de répondre à toutes ces invitations, c'est que notre commandant en second est homme du monde avant tout ; il ne nous refuse jamais rien. »

Ce commandant bon et pitoyable « qui ne refusait jamais rien », sans doute pour contrebalancer la rigueur du chef, aurait pu cependant un jour regretter son indulgence : les jeunes officiers étaient allés à terre dans sa canonnière. Ils avaient été invités chez un colonel qui avait fait les guerres de l'Empire et qui avait reçu un grand domaine — sorte de majorat — en récompense de ses services. Il y avait eu excellent goûter, amusements de tous genres, de sorte qu'il était tard lorsque Delaporte et ses camarades, de retour sur la baleinière, arrivèrent auprès de la *Foudre*. Quelques flammes en sortaient : le feu était dans les cales. Son service aurait exigé qu'il fût là à son poste... D'un bond il s'élance par le sabord dans la cale et, les gants blancs et le visage tout noircis de charbon, il se met à commander la manœuvre comme s'il n'avait pas quitté le bateau.

Bien des années plus tard l'aimable commandant, promu à un haut grade, et qui avait gardé au petit aspirant son affectueux attachement, se plaisait encore à raconter cet épisode.

La naïve exubérance de Louis Delaporte à vanter les délices de sa nouvelle existence lui attire de son père cette remarque d'une philosophie souriante :

« Mon cher enfant, je te souhaite de rester le plus longtemps possible dans ton éden, mais permets-moi de croire que ton véritable éden ce sont tes vingt ans ! »

Le ton du jeune marin n'est pas aussi lyrique lorsqu'il fait appel à la bourse paternelle.

« *Halifax, le 4 septembre 1861.*

« Chers parents, je reçois enfin votre lettre. Six semaines d'attente me semblaient bien longues. Lundi prochain se donnera le bal de l'escadre française. Les dames n'y manqueront pas et ce sera très joli. Je ne serais pas fâché de recevoir deux cents francs ; il est facile de comprendre que mes fonds baissent. Ici les articles de toilette et les vêtements coûtent très cher et, comme je vais dans le monde tous les soirs, il me faut des gants, etc..., puis des voitures pour aller à la campagne, des bateaux pour retourner à bord, le tout très cher. On paye des sommes fabuleuses pour se faire photographier. Les jeunes Anglaises d'Halifax ont la manie de la photographie et l'on ne peut être tant soit peu dans leur intimité sans leur donner son portrait-carte. »

Mais cet agréable séjour est de courte durée ; il leur faut atteindre avant la fin de l'année la Véra-Cruz, poste qui leur a été désigné d'office. Ils font escale en cours de route aux « Iles », dans le riche port de La Havane.

« *La Havane, le 6 novembre 1861.*

« Nous voici à La Havane après dix-neuf jours de mer. Beau temps, bon vent, mais toujours le mal de mer. Des levers et des couchers de soleil magnifiques. Nous voyons une foule de poissons

et d'oiseaux nouveaux ; nous avons eu la fête du Père Tropique qui n'est autre que le baptême donné aux marins passant le Tropique ou la Ligne pour la première fois. Cette fête est un véritable plaisir ; un bon bain est sous une pareille latitude la chose du monde qui peut causer la plus agréable jouissance ; aussi après la mascarade des matelots y a-t-il arrosage général au moyen de tout ce que l'on trouve de pompes, de seaux à bord ; et comme l'eau n'est pas loin, vous pouvez juger de la consommation qu'en font six cents hommes ! Nous irons peu à terre ; le jour, tout le monde dort. La rade est parfaitement abritée. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une seule ville où tout soit plus cher qu'ici : vous allez à un mauvais théâtre : quarante francs ; vous voulez vous promener en voiture : cent francs ; vous faites blanchir une douzaine de chemises : dix-huit francs ; vous prenez une glace au café : six francs. Nous n'y resterons pas longtemps ; mais irons-nous nous battre à la Véra-Cruz ou n'irons-nous qu'en spectateurs ? »

C'est au Mexique que Louis Delaporte fait, pour la première fois, connaissance avec cette nature exotique qui le charmera tant en Indochine, mais ici lui donne l'impression la plus pénible.

« *La Véra-Cruz, 1er décembre 1861.*

« Nous sommes mouillés à une lieue de la ville, dans la baie de Sacrificios pleine de récifs, de navires coulés et toute battue de terribles coups de vent. Nous y sommes arrivés à la voile avec les bâtiments de guerre et les corvettes espagnoles. On compte sur l'escadre française, mais on ne sait pas encore quand arriveront les escadres anglaise et espagnole.

« La chaleur est intolérable ; on ne va jamais à terre ; les requins fourmillent et nous empêchent de nous rafraîchir dans cette belle

mer bleue ; ils ont des dents qui ne le cèdent en rien à leur réputation. Voici la *Foudre* en une fort désagréable résidence. Pour charmer mes loisirs pendant cette fin de campagne qui peut durer dix-huit mois ou deux ans, je vous prie de m'envoyer les articles de dessin suivants : « Crayons, papiers, estampes, paysages pour me servir de modèles ; et, pour le violon, quelques opéras arrangés pour violoncelle, des airs de danses, des cordes et des chevalets. Tout cela sera une dépense mais de l'argent bien employé. »

La fièvre jaune sévit avec une telle violence, que l'on ne peut plus accompagner les morts au cimetière tant ils sont nombreux. L'épidémie dévastatrice gagne de la côte au navire et chaque jour y fait de nouvelles victimes ; une lourde tristesse pèse sur les officiers et l'équipage qui, de plus, sentent autour d'eux une atmosphère de méfiance hostile. Louis s'efforce de dissimuler en partie ses sentiments dans sa correspondance à ses parents.

« *20 avril 1862.*

« Mon cher Amédée (1),

« Ne t'étonne pas si je n'envoie à tes épîtres fleuries que des réponses rares et courtes. Je suis loin de me trouver dans un beau pays ; toute ma vie se passe à bord, la ville étant à plus d'une lieue (par mer) de l'île qui nous abrite. Je vais te raconter un triste accident : En cours de route, un peu avant d'arriver ici, un de nos hommes tomba à la mer. Tomber dans ces parages c'est être dévoré à bref délai. Mes camarades et moi nous demandâmes aussitôt à notre Commandant la permission de nous

---

(1) Son plus jeune frère pour qui il eut toujours une grande affection.

jeter à la nage pour essayer de le sauver. Il refusa net, et les larmes dans la voix nous dit : « Impossible ; au lieu d'un enfant, j'en aurais « plusieurs à pleurer. » Pourtant une agréable surprise vient réveiller un peu notre courage engourdi... Nous partons ; hélas, pas pour la France mais pour Halifax. C'est toujours la moitié du chemin ; nous appareillons le 4 mai, ce n'est pas trop tôt, la fièvre jaune règne ici de façon fort inquiétante. »

Heureusement leur séjour prend fin, mais c'est malade et déprimé qu'il rentre en France, « cette bonne terre qui vaut à elle seule toutes les terres du monde », comme lui dira son père. Il est hospitalisé à Rochefort et réembarqué, à peine un mois après, sur une nouvelle frégate l'*Albatros*, tout déçu de n'avoir pu aller retrouver sa famille entre les deux campagnes. De nouveau il est renvoyé au Mexique avec la perspective d'y faire partie du corps expéditionnaire. Du moins ce voyage lui offre-t-il l'agrément d'un arrêt forcé à la Martinique.

« Nous sommes depuis quatre jours à la Martinique ; nous avons relâché cinq jours à Ténériffe, et nous avons essuyé un fort coup de vent. La frégate, qui est vieille, a beaucoup fatigué, aussi avons-nous été forcés de pomper continuellement et nous venons seulement d'aveugler une voie d'eau dont la réparation va retarder notre départ.

« Il y a ici des sites charmants qui enrichiront mon album. L'île est très montagneuse et presque tout entière couverte de forêts dans lesquelles on ne pénètre guère. Il y a des torrents, des cascades superbes, mais aussi beaucoup de serpents dangereux. »

L'arrivée à la Véra-Cruz lui donne une impression un peu moins pénible que l'année précédente. L'*Albatros* a assisté au

débarquement de troupes françaises à Tampico; qui s'est effectué sans coups de fusil ; et, en mars 1863, il regagne Brest après une excursion aux Bermudes.

« Des vents contraires nous forcèrent à relâcher une dizaine de jours aux Bermudes. Ces îles, jetées au milieu de l'Océan à plusieurs centaines de lieues de toute terre, sont un point de ravitaillement fort important pour les Anglais. J'y ai trouvé plusieurs officiers anglais de ma connaissance et nous avons fraternisé avec les midshipmen. Il y a une innombrable série d'îlots et de presqu'îles ; les plus belles fleurs des tropiques et d'Europe y poussent en abondance. On est surpris de voir de la verdure et des fleurs là où l'on ne croyait trouver que du rocher. Hors les employés du gouvernement on n'y rencontre que quelques familles venues pour s'y soigner. Les Bermudes sont excessivement salubres : on y vit cent ans quand on n'y meurt pas d'ennui. Somme toute je ne regrette pas de connaître ces îles où l'on ne s'arrête que très rarement. J'y ai fait de bonnes promenades, passé de gaies soirées avec des officiers anglais, pris des vues et abattu de nombreux ortolans qui sont, avec des cardinaux du plus beau rouge et des oiseaux d'un bleu éclatant, les seuls habitants des bois bermudiens. Par exemple, les bains ne sont pas à recommander : je nageais tranquillement l'autre matin lorsque, tout à coup, je tressaillis des pieds à la tête comme si j'avais reçu une terrible décharge électrique et mes membres devinrent incapables de remuer. On m'aida à remonter à bord et je me remis rapidement. J'avais été, paraît-il, frôlé par un gymnote, poisson électrique. La sensation avait été aussi pénible qu'inattendue. »

La quinzaine de désarmement du navire à Brest passe rapide et joyeuse, mais alors qu'il espère une très prochaine permission,

on le réembarque d'office sur la *Danaë* en partance pour l'Islande, et il a de nouveau la grosse déception de ne pouvoir aller embrasser sa famille.

« *Brest, 6 avril 1863.*

« Voilà encore tout mon échafaudage de projets détruit ! Au lieu d'aller couler quelques jours heureux sur les bords de l'Indre, je suis embarqué sur la frégate *La Danaë* partant demain pour Cherbourg et de là pour l'Islande. La campagne ne durera que cinq à six mois. Ce n'est pas sans un grand déplaisir que j'ai vu échapper cette permission : une douzaine de jours à terre en trois ans, ce ne serait pourtant pas trop demander. »

Heureusement sa belle humeur reparaît vite et il se félicite de sa position à bord et de son nouveau milieu.

« *8 avril 1863.*

« La *Danaë* appareille pour Cherbourg. Le mauvais temps nous a empêchés de sortir du Goulet, mais nous partirons à la prochaine embellie. Tout marche bien. Le commandant et le second s'accordent fort bien, ils sont assez raides. Entre élèves aussi nous nous entendons à merveille ; nous sommes décidés à nous rendre la campagne le plus agréable possible. »

Leur voyage débute par la visite de l'Écosse. Aux îles Shetland ils font connaissance avec la vie des pêcheurs de Terre-Neuve.

« *Lerwick (îles Shetland), 4 mai 1863.*

« Forcés par le mauvais temps de rester trois jours au large, ce n'est qu'au septième jour de mer que nous avons pu gagner le

mouillage. J'ai visité Edimbourg ; tout y est monumental ; les rues superbes, les statues, les colonnes, les grands squares et jardins publics, le vieux château sur un rocher à pic au milieu de la ville, l'ancienne abbaye et le palais d'Holyrood (où l'on voit le lit de Marie Stuart) : tout cela fait d'Édimbourg une ville fort belle. Nous ne passons que deux jours aux Shetland et partirons pour Reikiavik. Mon fusil m'est arrivé ; que de peines je vous donne ! Pourriez-vous m'expédier des trios piano, flûte et violon ? Cela nous sera d'une grande ressource pendant les quatre mois que nous allons passer en Islande. »

« *Reikiavik, 26 juin 1863.*

« Pendant ce dernier mois nous avons fait, non pas un voyage, mais une promenade, ravitaillant les pêcheurs de morue. La mer et le temps sont toujours superbes. Nous sommes montés plus haut que le cap Nord et au-dessus du cercle polaire ; c'était aux environs du solstice d'été, le soleil oubliait de se coucher. Nous nous sommes avancés le plus près possible de la banquise au milieu d'une brume qui règne presque constamment dans les environs des glaces, et nous n'avons viré de bord que lorsque entourés de tous côtés par les gros glaçons et bancs de glace — aperçus seulement dans les éclaircies de brume, — il commençait à devenir dangereux de continuer. La température était singurement basse et les mâts et les cordes de la frégate étaient recouverts de glaçons qui grossissaient sans cesse. Nous allons maintenant descendre souvent à terre. D'ici quelques jours nous ferons danser à bord toutes les jeunes Islandaises que nous avons déjà fait danser chez elles.

« Malgré son charmant accueil, toute cette société est bien réfrigérante ! Ce n'est pas étonnant dans un pays qui n'a jamais vu une fleur ni la feuille d'un arbre (1), qui passe six mois de l'année dans la nuit et sous la neige. Du reste ce sont de fort braves gens. Leur vie est relativement sauvage et pénible, ils sont toutefois extrêmement attachés à leur pays. Dans leur jeunesse ils vont étudier à Copenhague et reviennent occuper des positions de maires, de juges... La langue est d'une difficulté inouïe. Beaucoup de paysans dans l'intérieur des terres comprennent le latin. »

De la pauvre et triste terre islandaise, à la fois volcan éteint et bloc de glace, il gardera cependant un souvenir ému et fidèle car il laissera en ce coin reculé du monde... des amis. Le milieu qu'il fréquente est intelligent et cultivé, porté à une vie intérieure aussi active que profonde par un sol et un climat également ingrats. Ces « fort braves gens », si simples de toutes façons, ont vite gagné toute sa sympathie et son affection.

« *Reikiavik, 3 août 1863.*

« Notre vie a été assez accidentée : Nous avons fait le tour de l'Islande ; il y a une éruption volcanique de vingt à trente lieues dans l'intérieur du pays. Le ciel est presque obscurci d'une poussière extrêmement fine. L'an dernier une éruption a duré un mois et la cendre a été portée jusqu'aux Shetland. Une grande partie

---

(1) Longtemps on s'est plu à conter que l'Islande ne possède qu'un seul arbre : un sorbier à Akureyri. Un auteur parle de trois arbres dans certains coins privilégiés de l'Est. Il existe aussi de petits massifs de bouleaux, mais si bas, que l'on doit se coucher pour arriver à profiter de leur ombre lorsque par hasard le soleil luit.

de l'intérieur de l'Islande est inabordable. Il y a huit jours la ville, reconnaissante du bal que nous avions donné, nous a offert une charmante cavalcade. Les petits chevaux d'Islande sont excellents et extrêmement doux. Nous avons goûté sur le gazon ; nous étions environ quatre-vingts ; on a dansé et chanté jusqu'à minuit. Nous sommes remontés à cheval et, à une heure du matin, nous faisions notre rentrée à Reikiavik. Il faisait juste assez sombre pour pouvoir distinguer un petit feu d'artifice que nous avions ménagé aux jeunes Islandaises. Tout le monde était enchanté. Nous sommes si bien reçus partout ! On me demande souvent d'apporter mon violon. A notre dernière réunion on parlait en même temps islandais, danois, français, anglais, latin, suédois et même espagnol. Quand je suis à terre je parle habituellement anglais. Nous repartons demain pour aller dans le Nord nous assurer qu'il ne reste pas de bateaux de pêche avariés. »

« *Lerwick (Shetland), 31 août 1863.*

« Je regretterai beaucoup l'Islande, non pour le pays, mais les habitants nous ont accueillis avec tant d'affabilité qu'il est impossible de ne pas emporter d'eux le meilleur souvenir. La séparation sera triste des deux côtés. »

Cette séparation qu'il croit définitive n'est que de courte durée. L'année suivante la *Danaë* appareille à nouveau pour l'Islande ; il a la joie d'y retrouver tous ses amis. Un accident à la frégate oblige l'équipage à y prolonger son séjour.

« *Reikiavik, 17 juin 1864.*

« Pendant un terrible coup de vent notre gouvernail s'est cassé, nous avons eu l'impression que le navire entier se brisait. Il nous

faut attendre ici un nouveau gouvernail de France. Nous employons bien notre temps ; nous chassons et nous pêchons des truites et des saumons ; je fais de charmantes promenades solitaires sur les petits chevaux du pays. »

En quittant les paysages froids et monotones de l'Islande, notre jeune aspirant et ses compagnons vont trouver l'Angleterre en pleine démonstration de sympathie pour la France ; on conclut l'alliance franco-anglaise ; aussi nos marins sont-ils chaudement accueillis.

« *Sunderland (près Newcastle), 29 septembre 1864.*

« J'ai reçu dès mon arrivée à Édimbourg la nouvelle de ma nomination d'Enseigne, ce qui me fait le plus grand plaisir. Je suis entré de suite en fonctions ; cela achève de me rendre la fin de la campagne tout à fait agréable. Sunderland est un des plus grands ports de construction d'Angleterre. Notre arrivée est un événement important : On nous attendait pour l'inauguration de nouveaux bassins ; nous sommes donc reçus avec enthousiasme.

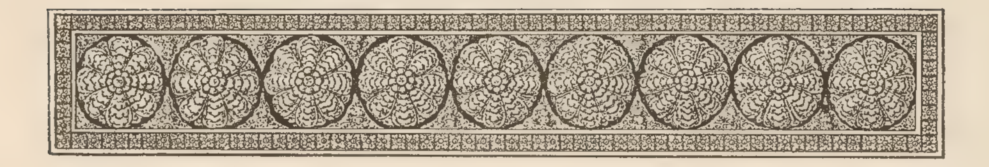
« Les vents d'Est ont pris assez fort et nous n'avons pu sortir des bassins ; maintenant il n'y a plus assez d'eau et il nous faut attendre que les marées reviennent. Je vois se renouveler pour moi le beau temps d'Halifax. Sans parler des dîners, lunchs qu'on nous offre de tous côtés, nous avons encore eu le plaisir d'assister à un fort beau bal donné en notre honneur avec bateaux à vapeur à nos ordres, d'aller par trains spéciaux visiter Newcastle, la ville de Durham où l'on a célébré dans la belle cathédrale un office exprès pour nous ; puis de passer la journée dans un splendide château appartenant à lord Boyle. Les théâtres nous donnent des repré-

sentations spéciales ; les musiques, des sérénades ; on nous fait visiter en chemin de fer des mines de charbon. Nous sommes tous fatigués au dernier point ; nous prenons du repos à tour de rôle et du plaisir en quantité. Nous ne cessons d'entendre des « *God save the Queen* » et des « *Partant pour la Syrie* », et nous buvons sans cesse (pour moi je fais souvent semblant) à l'alliance de la France et de l'Angleterre. »

« *Cherbourg, 19 décembre 1864.*

« Nous voici arrivés. Nous sommes partis de Sunderland au milieu des fêtes et des ovations générales, mais ces journées seront vite oubliées et je ferais peu de cas de tous les Sunderland du monde si j'étais sûr d'avoir une permission de plusieurs mois. »

Cette campagne, après un séjour prolongé dans le port, se termine en effet par un congé qu'il ira passer dans son pays natal ; et c'est avec bonheur qu'il retrouve les douces joies de la famille. Mais de nouveau l'inconnu l'attire : il a foi en l'avenir. Il ne se trompe pas : bientôt arrive un ordre le désignant pour faire partie d'une escadre envoyée en Indochine.



CHAPITRE III

Arrivée en Indochine (1). La Mission du Mékong s'organise.

Le *Rhône*, à bord duquel Louis Delaporte s'est embarqué, quitte Toulon le 25 mai 1866 et mouille deux mois plus tard dans les eaux de la rivière de Saïgon. C'est l'époque de l'année la plus pénible en Indochine à cause des pluies abondantes qui accompagnent la recrudescence de la chaleur. La température,

(1) Les peuples qui composaient notre future Indochine : Khmers au Cambodge, Thaï au Laos, Annamites dans l'empire d'Annam et la Cochinchine, étaient alors sous des régimes politiques différents et d'humeur fort variée à notre égard. L'empire d'Annam, encore très puissant, a l'attitude d'un ancien ennemi vaincu en quête d'une revanche qui lui rendrait la Cochinchine. Le Cambodge, dont le roi vient d'accepter notre protectorat, est encore complètement désorganisé par ses récentes divisions intérieures et par les attaques incessantes des Siamois et des Annamites. De son apathie et de sa pusillanimité de peuple déchu, on ne pouvait lui tenir rigueur tant il fut loyal dans son abandon à la France. Le Laos, au nord du Cambodge, devait mettre plus de temps à se rapprocher de nous. Il le fera quand il nous connaîtra mieux, grâce à la mission Doudart de Lagrée et, plus tard, à la mission Pavie. Il était à cette époque divisé en une infinité de petits royaumes sous la suzeraineté du Siam. Malgré un glorieux passé, une organisation sociale et religieuse autrefois coordonnées, les Laotiens étaient tenus par leurs voisins pour des demi-sauvages. Grands, de teint clair, de formes élégantes, ils offrent le type de l'Indochinois le plus agréable.

accablante dès l'aube, devient d'heure en heure plus étouffante. Au milieu du jour le ciel se charge de nuages plombés, précurseurs de l'orage quotidien ; de véritables trombes d'eau, avec éclairs et coups de tonnerre, s'abattent sur le sol et le transforment en une boue rouge et spongieuse. Puis tout s'apaise ; le soleil flamboie, embrasé comme auparavant ; seule, la senteur pénétrante de la végétation, aussi prompte à se flétrir qu'à s'épanouir, rappelle l'inondation de l'heure passée. Saïgon donne à notre jeune Enseigne une impression peu agréable : « Ce n'est que le squelette d'une ville sans aucun attrait. Ses environs et toute la Basse-Cochinchine forment une large plaine à peine au-dessus de l'eau. »

Il n'y séjourne d'ailleurs que peu de temps ; il est bientôt envoyé comme second de la *Mitraille* au Cambodge et au Siam. Bangkok, en revanche, le charme par la « multitude de ses pyramides, de ses flèches dorées qui rivalisent de grâce et de légèreté avec les tiges élancées des palmiers ». « Bangkok, écrit-il, est une ville d'environ sept cent mille habitants, partie flottante, partie bâtie sur pilotis. Le fleuve dont elle couvre les rives — sur une étendue de plus de deux lieues — est à la fois large et profond. Sur tout son parcours règne un mouvement considérable qui donne à cette capitale, la « Venise de l'Orient », une originalité fort amusante. Les Chinois y sont très nombreux ; on y voit toutes sortes de choses curieuses, entre autres le grand éléphant blanc qui, suivant la croyance populaire, contient l'âme du plus grand roi de Siam. Quand on le promène, les jours de fête, chacun se prosterne sur son passage. S'il est malade, il y a désolation dans tout le royaume.

« Je pense que nous aurons bientôt l'occasion d'assister à quelque chasse aux tigres. Certaines parties de la Cochinchine en sont infestées, et ce sont des tigres de la plus belle venue.

« En attendant, nous avons eu le plaisir d'être conviés à une émouvante battue par un mandarin possesseur d'éléphants parfaitement dressés. Il s'agissait d'attaquer tout un troupeau de buffles en rase campagne... La colonne offensive se composait d'une dizaine de chasseurs, armés les uns d'un fusil, les autres de flèches empoisonnées ; tous montés sur des éléphants conduits par leur cornac. Nous fouillions la plaine lentement et en silence. Nous rencontrâmes d'abord deux buffles isolés qui s'enfuirent à notre approche. Redoublant de précautions à mesure que le soleil, montant sur l'horizon, rendait la chaleur plus intense et les émanations plus pénétrantes, nous atteignîmes enfin un marais couvert de hautes herbes où nos énormes montures disparaissaient tout entières. Soudain un bruit de fortes aspirations fit frissonner nos éléphants. A quinze pas de nous, un troupeau de buffles sommeillait à demi dans une mare vaseuse ; leurs mufles et leurs cornes arquées émergeaient seuls au-dessus de l'eau. Surpris à notre approche, ils se levèrent brusquement. La lutte promettait d'être chaude. Les éléphants, de leur côté, en apercevant l'ennemi debout, s'étaient rangés d'eux-mêmes en lignes serrées les uns contre les autres, immobiles comme une muraille et regardant leurs adversaires. Après un instant d'hésitation, les buffles faisant rejaillir d'immenses gerbes liquides se ruèrent contre nous. Toutes les armes partirent à la fois ; trois buffles étaient atteints. Tandis que les autres, effrayés, détalaient au galop, les blessés se jetèrent sur les éléphants et la mêlée s'engagea. Nos gros pachydermes, quoiqu'ayant l'avance du nombre, n'osaient trop prendre l'offensive et se contentaient de parer le choc avec leurs défenses et leur trompe. Déjà deux d'entre eux, touchés par les cornes des redoutables bêtes, poussaient des cris déchirants. Nous avions, de notre côté, fortement rechargé

nos fusils, et nous saisissions tous les moments favorables pour foudroyer à bout portant les buffles dont le courage eût vraiment mérité un sort meilleur. Enfin le combat eut l'issue qu'il devait avoir avec des chances à ce point inégales. Les bœufs sauvages, frappés à mort, chancelèrent les uns après les autres. A mesure qu'ils tombaient, les éléphants les écrasaient sous leurs pieds et d'un seul coup de défense, leur lacéraient les entrailles. Maîtres du champ de bataille, les chasseurs sautèrent sur leurs victimes et se mirent à les dépecer, ayant grand soin d'extraire les balles qui s'étaient logées dans leur corps, afin de les faire servir à nouveau dans une autre circonstance.

« La veille de notre départ, le roi nous fit l'honneur de nous inviter à collationner avec lui. Nous arrivâmes au palais dans des civières, musique en tête. Les princes, marchant à quatre pattes, se mirent à nous servir. Les enfants préférés du roi (il en a trois cent cinquante de quatre-vingts femmes qu'il a successivement épousées à partir de soixante-deux ans, âge auquel il cessa d'être bonze) assistaient à notre goûter. Certaines de ces femmes ont de jolis yeux, mais elles manquent de nez. Le roi les achète ou les revend sans leur demander leur avis.

« J'ai beaucoup à faire, je suis fatigué. Le pays est une fournaise ; j'étouffe dans ma chambre grande comme un étui. »

Il payait, en effet, son tribut au climat et sentait les atteintes de la fièvre.

Or, tandis qu'il faisait cette excursion dans le Siam, la mission du Mékong s'organisait en Cochinchine sous le patronage de son gouverneur l'amiral de la Grandière : périlleuse reconnaissance dont les résultats devaient être aussi fructueux pour la métropole que pour l'Indochine elle-même.



Louis Delaporte
(Enseigne de Vaisseau)

Le but de l'expédition était de découvrir les sources du Mékong, un des plus grands fleuves du monde, qui, sorti du Tibet, traverse la Chine du Sud-Ouest, le Yunnan, le Laos, le Cambodge, pour se terminer en Cochinchine en une embouchure qui est un vrai bras de mer ; de l'explorer au point de vue de sa navigabilité, des possibilités de transactions commerciales entre la Chine et notre colonie. Jusqu'ici on ne connaissait que le cours inférieur du fleuve et une faible partie de son cours moyen ; les cartes n'en donnaient qu'un tracé de fantaisie.

A son retour à Saïgon, notre jeune marin est appelé auprès de l'amiral de la Grandière et nous le laissons conter à ses parents le résultat de cette entrevue :

« J'ai à vous annoncer aujourd'hui une grande nouvelle. Vous avez sans doute remarqué dans les discours de la Chambre que l'on parlait de faire un voyage d'exploration dans le Mékong. Ce voyage va se faire et nous partons dans huit jours. Je dis : « nous », car je fais partie des voyageurs. Dès que je fus introduit auprès de l'amiral il me proposa de m'attacher à la mission du Mékong. J'acceptai aussitôt, et avec joie. Mais le lendemain, apprenant que le commandant de Lagrée, le chef de l'expédition, avait pour ainsi dire fait choix d'un autre officier — et que le nombre des officiers était limité — je voulus me retirer. On tint cependant à me présenter à lui. Il me parla avec beaucoup de bienveillance et m'engagea. J'étais très content... Ayant été un peu malade dernièrement sur un arroyo et ayant toutes sortes de préparatifs à faire, je n'ai guère de temps à moi. Nous remonterons le Mékong aussi loin que nous le pourrons. Pour que notre expédition fût complète il nous faudrait, en approchant du Tibet, pouvoir passer du Mékong

dans le fleuve Yang-Tsé-Kiang que nous redescendrions en passant par Nanking et Shanghaï, mais ce résultat est très problématique. Dans tous les cas nous irons aussi loin que nous le pourrons. Nous emporterons de l'argent, de l'or, des cadeaux de toutes sortes. Il y aura toujours possibilité de renvoyer en Cochinchine les gens qui seraient malades. Nous comptons avoir des relations suivies avec la Cochinchine pendant trois ou quatre mois ; après, nous n'en aurons plus. Notre voyage peut avoir une très longue durée. Nous prenons nos précautions pour deux ans. Je ne dois mon choix qu'à mon goût pour le dessin, et à mes amis qui m'ont désigné pendant que la *Mitraille*, mon navire, était absent de Saïgon. Tout le monde est pour moi d'une prévenance parfaite. Vous avez dû voir qu'il y a deux docteurs dans l'expédition.

« Bien que ce voyage nous sépare pendant longtemps encore, j'espère que vous me le verrez entreprendre avec plaisir. Il me plaît et, s'il doit y avoir quelques moments pénibles, il y en aura de très agréables. »

Cette expédition, qu'un grand savant anglais, Murchison, a appelée la plus heureuse et la plus importante du XIXe siècle, n'apparaissait pas, à ceux qui allaient l'entreprendre, aussi simple que le jeune Enseigne voulait le faire croire à sa famille ; ils n'en ignoraient ni les dangers, ni les difficultés, peut-être insurmontables.

Il fallait compter avec les crues périodiques du fleuve, ses tourbillons et barrages rocheux, avec le climat malsain, les animaux redoutables. Point d'itinéraire réglé puisqu'on ne savait où l'on irait ; ravitaillement incertain puisqu'il était impossible d'emporter beaucoup de provisions.



Ct de Lagrée, Louis Delaporte, Dr Joubert, Dr Thorel, Francis Garnier, Louis de Carné.

Il y avait à craindre, en outre, la défection de l'escorte indigène, des complications politiques ; il fallait s'attendre à recevoir peu de secours de la métropole, trop loin pour bien comprendre la portée de l'entreprise, ignorant tout de l'Indochine dont le futur développement économique lui apparaissait bien douteux.

On pouvait redouter aussi des ordres contradictoires devant quelque incident diplomatique et enfin, peut-être, l'abandon... Mais ces hommes bien trempés avaient pour eux le goût de l'aventure, une forte énergie, un patriotisme ardent aiguillonné par des bruits inquiétants. On n'ignorait pas, en effet, que les Anglais cherchaient aussi, à travers la Birmanie, une voie fluviale pour entrer en Chine. Il fallait les devancer.

A la tête de la mission était le commandant Doudart de Lagrée à qui Louis Delaporte gardera toujours un sentiment de vive admiration et d'affectueux respect. En lui les qualités morales égalaient les facultés intellectuelles. Son énergie peu commune, son intelligence lucide et profonde, sa droiture en imposaient à tous sans excepter les indigènes. Issu d'une noble famille bretonne établie depuis le XVIe siècle en Dauphiné, il avait affirmé, dès ses plus jeunes années, son amour pour la France. Son éducation avait été confiée aux Jésuites de Chambéry dont il devint un si brillant élève que l'évêque de cette ville voulut le garder à l'Église et à la Savoie, alors italienne. Il lui fit pressentir dans cette double voie le plus brillant avenir. « Monseigneur, avait répondu cet adolescent de quatorze ans, la France est mon pays ; je préférerais y être simple savetier que grand seigneur à l'étranger. » Quelques années après il devenait marin et explorateur comme le fut plus tard Louis Delaporte, l'un traçant la voie à l'autre, et tous deux comptant aujourd'hui parmi les noms les plus respectés de la Marine française au XIXe siècle.

Il se fit remarquer en Crimée, navigua dans presque toutes les parties du monde, s'intéressant en même temps aux études historiques et archéologiques. Il alla plusieurs fois en Indochine. Nommé représentant de la France à la cour du roi du Cambodge Norodom, il prit bientôt sur celui-ci un grand ascendant et l'amena à accepter le protectorat français, l'affranchissant ainsi de la vassalité siamoise. Depuis cette époque, il n'avait cessé de préparer à l'influence française les moyens de s'étendre. Le voyage d'exploration qu'il allait diriger ne semblait être que la suite naturelle de cette mission. Il était alors âgé de quarante-quatre ans. L'amiral de la Grandière ne pouvait faire un choix plus heureux.

De Lagrée s'entoure d'un personnel d'élite. A ses côtés se dresse la figure héroïque et brillante de Francis Garnier qui devait prendre la direction de la mission après la mort du Commandant. Puis vient Louis Delaporte qui s'attire vite la sympathie de son chef par sa nature généreuse, par sa modestie accompagnant sa belle intelligence. Deux médecins de valeur complètent l'expédition : l'un, l'excellent docteur Thorel, chirurgien de la Marine et botaniste, « infatigable coureur de forêts et d'arroyos dès qu'il s'agit de découvrir une plante nouvelle »; car son œuvre propre était de relever la flore indochinoise, encore inconnue en Europe ; l'autre, le docteur Joubert, dont l'humeur vive et optimiste sera aussi salutaire à la santé morale de ses compagnons que ses soins expérimentés à leur santé physique. Il les aidera de façon toute spéciale à gagner la sympathie des indigènes par quelques guérisons heureuses qui le feront passer pour un sorcier de haute puissance et de grande bonté. Habitué à la chaleur par un long séjour au Sénégal, passionné chasseur, il fera souvent de longues randonnées en compagnie de Louis Delaporte. A ces futurs explorateurs

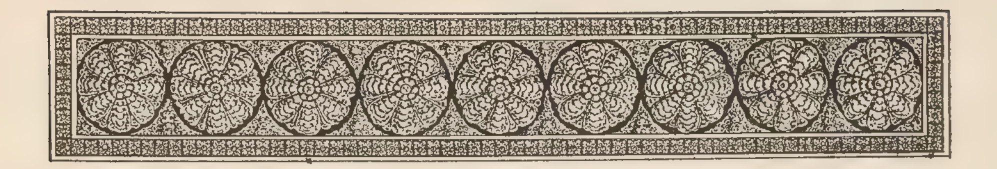
le ministre des Affaires étrangères avait adjoint un jeune diplomate, M. de Carné, neveu de l'amiral de la Grandière, que sa distinction et son humeur aimable feront aimer et apprécier de ses camarades (1).

Cette petite troupe d'hommes, d'âges très différents — notre jeune Enseigne avait vingt-quatre ans — et de tempéraments si divers, mais si bien faits pour se compléter, s'embarque le 5 juin 1866 en rade de Saïgon vers l'inconnu, la gloire, peut-être la mort.

---

(1) Louis Delaporte dira plus tard en rappelant son souvenir : « Cet ami regretté n'a revu le sol de France que pour y souffrir pendant de longs mois, et succomber enfin à une maladie causée par les fatigues et les souffrances de notre long voyage. »


INDO-CHINE
ET
CHINE MÉRIDIONALE
1874
Échelle
0 100 200 300 400 500 600 Km.
Itinéraire de la Mission
Doudart de Lagrée et Fr. Garnier en 1866-1868
TIBET
EMPIRE CHINOIS
INDES ANGLAISES
BENGALE
NÉPAL
BHOUTAN
SIKKIM
ASSAM
Lhassa
Calcutta
Mandalay
Ava
Rangoun
Bangkok
Ajuthia
Korat
Luang-Prabang
Kecho (Hanoï)
Hué
Tourane
Saïgon
Phnom-Penh
Angkor
TONKIN
EMPIRE D'ANNAM
ROYAUME DE SIAM
COCHINCHINE FRANÇAISE
CAMBODGE
Hai-Nan
Golfe du Tonkin
MER DE CHINE
MER DE CHINE ORIENTALE
OCÉAN PACIFIQUE
MER DU BENGALE
MER DU PÉGOU
MER DU SIAM
Golfe de Martaban
Iles Andaman
Formose
JAPON
Iles Liou-Kiou
Détroit de Fou-Kien
Tropique du Cancer
YUN-NAN
SE-TCHOUEN
KOUEI-TCHÉOU
KOUANG-SI
KOUANG-TOUNG
HOU-NAN
HOU-PÉ
NGAN-HOEÏ
KIANG-SI
TCHE-KIANG
FOU-KIEN
Tchin-Kiang-Fou
Nanking
Shang-Hai
Hang-Tchéou
Ning-Po
Han-Kéou
Ngan-King
Tchang-Tcha
Fou-Tchéou
Canton
Hong-Kong
Yun-Nan
Ta-Li
Tong-Tchouen
Kouei-Yang
Kouei-Liu
Tcheng-Tou
Xieng-Tong
Xieng-Hong
Xieng-Khong
Oubon
Bassac
Khong
Stung-Treng
Kratieh
Pnom-Penh
Battambang
Siem-Reap
Poulo-Condor
C. St Jacques
C. Padaran
C. Varella
Pte Camao
ANGLETERRE
MANCHE
MER DU NORD
BELGIQUE
ALLEMAGNE
SUISSE
ITALIE
ESPAGNE
OCÉAN ATLANTIQUE
MÉDITERRANÉE
Paris
Cherbourg
Brest
Orléans
Tours
Rochefort
Toulon
Même échelle que la carte principale



CHAPITRE IV

De Saïgon a Angkor.
Premier contact avec Angkor.

Saïgon fuit lentement à l'horizon pour réapparaître encore à chaque méandre du Donaï. Avec la blancheur aveuglante de ses premiers édifices, la régularité un peu sèche de ses rues nouvellement tracées, elle sera la dernière vision occidentale de ceux qui, pendant de longs mois, vont errer dans l'inconnu. Quelle qu'ait pu être à ce moment la mélancolie de leurs pensées, ils sont vite captivés par le pittoresque du spectacle qui les entoure.

Entre les berges bordées de palétuviers se pressent, sur les rapides courants de la rivière, les longues barques cambodgiennes et les jonques chinoises chargées de riz et de saumure. Aux cris aigus de la sirène des canonnières, elles se heurtent et se lancent dans le lacis des joncs et des palmiers d'eau, et les exclamations discordantes des bateliers annamites contrastent étrangement avec les douces modulations des rameurs malais.

Après un court arrêt dans la fertile Mytho dont on aperçoit les habitations derrière un rideau de cocotiers, les voyageurs font

enfin connaissance avec le Mékong ; mais, avant de commencer à l'explorer, en attendant de Bangkok de l'argent et des passeports siamois, le commandant de Lagrée veut faire connaître à ses compagnons les ruines d'Angkor, grandioses vestiges de l'antique splendeur des Khmers. Et cette exploration sera pour Louis Delaporte une révélation. Elle l'orientera pour toute sa vie vers un idéal atteint plus tard au prix des plus grands risques et d'un labeur énorme.

De Mytho à Angkor la mission suit d'abord le cours tumultueux du Mékong, puis celui de son affluent plus paisible, le Tonlé-Sap. Bientôt de vastes marais s'étendent à perte de vue : c'est la « Plaine des Joncs » infestée de moustiques et d'où émergent de place en place quelques terrains habitables.

A cette terre ingrate succèdent les rizières cambodgiennes débordantes de vie : de loin en loin surgit de l'ombrage des palmiers sacrés le faîte élégamment recourbé d'une pagode ; une multitude d'enfants jouent sur la rive — beaucoup d'entre eux fument déjà, tout en prenant encore le sein de leur mère ; — les corps bronzés des hommes reluisent au soleil ; les femmes sont vêtues de couleurs éclatantes à la mode siamoise. Tour à tour se dessinent à l'horizon Pnom-Penh avec ses escaliers ornés de lions en grès, élancée et légère dans son fourmillement de toits et de flèches ; puis Oudong, la cité royale, avec ses paillotes à demi cachées sous les ouatiers. Enfin ils voguent sur le Grand Lac, vaste réservoir des eaux du Tonlé-Sap.

Le lac, suivant les saisons, est d'un aspect tout différent. Alors qu'à cette époque, en pleine période de pluies, il semble une vraie petite mer intérieure parfois houleuse et agitée, il redevient en temps de sécheresse une plaine fertile où le soleil d'Extrême-Orient accomplit son œuvre fécondante : Une rizière y mûrit en deux mois ; roseaux, arbustes se hâtent de verdoyer et, pour exploiter



Dès l'abord, nous sommes émerveillés de la splendide sauvagerie du paysage. (Page 57.)

les richesses du Tonlé-Sap, des pêcheurs élèvent d'éphémères demeures qui seront noyées par l'inondation prochaine. C'est donc au milieu du silence et de la solitude que le Grand Lac se présente aux voyageurs.

« Dès l'abord, dit Louis Delaporte, nous sommes émerveillés de la splendide sauvagerie du paysage. La végétation est d'une puissance extraordinaire : les arbres sont surchargés d'orchidées, de plantes grimpantes retombant en festons jusque dans le courant qui les entraîne ; une multitude de lianes étrangement contournées s'élancent en vibrant d'un fût à l'autre ; de place en place un banian colossal domine fièrement l'immense massif ; ailleurs un grand tronc mort élève tristement ses bras décharnés comme pour protester contre cette exubérance de vie. Rien ne rappelle la présence de l'homme et pourtant quelle incroyable animation ! Des myriades d'oiseaux : pélicans, canards, sarcelles, cormorans, couvrent la surface du lac ; diverses variétés de hérons, des aigrettes, des ibis perchent dans le feuillage ou se cachent au milieu des joncs ; des caïmans flottent immobiles sur les eaux, tandis que des troupes de dauphins et d'autres poissons plus gros encore viennent bruyamment respirer autour de nous, ou frôler la carène de notre navire, en luttant de vitesse avec lui. »

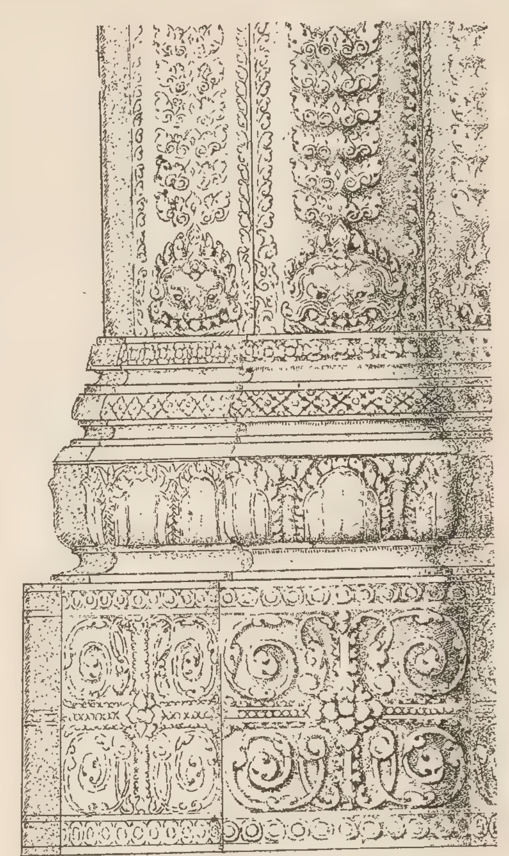
Après une courte étape à Siem-Réap, l'Angkor moderne, gros village à quelques lieues de l'ancienne cité, ils quittent leur précaire embarcation pour gagner les ruines à dos d'éléphant, monture quelquefois récalcitrante à en juger par celle de Garnier qui, prise d'un galop à toute allure, brise sa cage d'osier, blesse légèrement son cavalier et ne s'assagit que matée par les deux pouces de fer recourbé que lui enfonce dans le crâne un habile cornac. Revenue à une allure plus posée la petite caravane atteint bientôt

Angkor-Vat. « Vaste plaine lacustre peuplée jadis de millions d'hommes, aujourd'hui changée en une solitude où s'égrènent silencieusement les ruines d'une ancienne capitale et de ses soixante temples. A travers le voile des forêts on devine, ici aux reflets mats du soleil sur le sommet d'une tour, là aux scintillements argentés d'un bassin d'azur, la place occupée par chacun de ces vénérables édifices ; débris de plus en plus chancelants d'une civilisation disparue. Les arbres embrassent tout de leurs racines ; leurs troncs percent les voûtes, passent par les fissures, disjoignent les pierres, les font tomber successivement et meurent pour laisser à d'autres le soin d'achever leur œuvre de destruction. Le crayon seul de l'artiste pourrait rendre l'effet pittoresque qu'offrent ces beaux débris au milieu de la luxuriante végétation dont ils sont recouverts... Des vignes sauvages d'un rouge éclatant serpentent de toutes parts ; des lianes innombrables s'y enroulent avec une telle régularité qu'on croirait que la main de l'homme en a dirigé les festonnements ; un fouillis cache entièrement la terre ; sur l'ensemble s'étend, comme un dais mystérieux, l'opulente frondaison des banians dont les racines grimpantes, à force d'enserrer colonnes et statues, les ont ou renversées ou soulevées du sol ; si bien qu'il n'est pas rare d'apercevoir d'énormes linteaux, des fragments de balustrades à plusieurs mètres au-dessus de leur emplacement primitif. Les figuiers atteignent ici des dimensions prodigieuses ; leurs énormes branches, qui rayonnent horizontalement en tous sens, ont abattu murailles et tours : elles se seraient rompues par leur propre poids sans l'étançonnement des racines aériennes qui en descendent et qui, d'abord minces comme des fils, se solidifient en robustes troncs, faisant ainsi d'un seul arbre une véritable forêt. »



Leurs racines grimpantes, à force d'enserrer colonnes et statues, les ont ou renversées ou soulevées du sol. (Page 58.)

« Réalité qui surpasse le plus beau rêve », tel est le cri enthousiaste de Louis Delaporte lorsqu'ils franchissent au pas solennel de leurs éléphants la chaussée monumentale d'Angkor-Vat, « la Pagode Royale ».


Base de colonne (Angkor-Vat).

« Devant nous, au premier plan, une esplanade avec dragons à neuf têtes et lions fantastiques ; puis une vaste nappe d'eau limitée par des quais ; un pont flanqué de colonnades interrompues au milieu par de larges escaliers descendant jusqu'au bassin. Comme fond, une galerie à colonnes s'allongeant sur le bord du Sra (1), avec trois entrées centrales surmontées de tours, et deux grands porches pour le passage des chars et des éléphants ; dans le lointain s'élève le groupe des cinq plus hautes préasats (2), presque perdues au milieu d'innombrables cimes de palmiers. Tel est le spectacle imposant

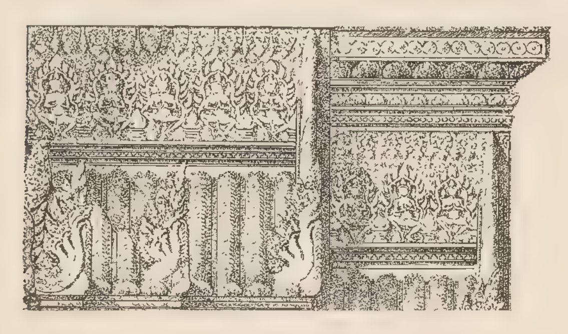
---

(1) Immense pièce d'eau rectangulaire, véritable lac artificiel d'une dimension à peu près égale à celle de l'enceinte ou « Ponteay », dont il fait comme le pendant.

(2) Préasat : sanctuaire en forme de tour.

qui surgit soudain comme par un coup de baguette magique quand, débouchant de la voie tracée sous les sombres voûtes forestières, on atteint la ligne du fossé qui marque la lisière de la grande futaie.

« Le pont a quatre-vingts mètres de longueur. Nous le franchissons ainsi que la grande porte et le passage voûté. Ici apparaît le deuxième tableau de la féerie. A un demi-kilomètre au bout d'une avenue spacieuse se développe l'ensemble du temple. Sa masse pyramidale, d'un gris luisant, tranche sur la verdure sombre qui l'enveloppe ; le monument sort pour ainsi dire du sein des eaux. La nappe azurée des Sras s'allonge en avant du temple ; au-dessus, brille l'aire sableuse d'une esplanade bordée d'une assise de grès sculptée ; au milieu, une terrasse en croix précède l'entrée principale et fait partie d'un premier soubassement. Il n'y a pas un décimètre de ce soubassement qui ne soit finement fouillé : rinceaux, feuilles d'acanthes, gueules de dragons, fleurs épanouies, disposées en losange, en ellipse, arabesques encadrant de petites figures, et mille autres ciselures ont ici transformé la pierre en une véritable dentelle. »



Fragment de la Tour Centrale (Angkor-Vat).

Pour mieux pouvoir se livrer à leurs excursions, car on peut appeler ainsi les visites à un monument qui s'étend sur des kilomètres, les membres de la mission élisent domicile dans une case en bambou près des logements des bonzes.



Angkor Vat : l'une des entrées de la galerie des bas-reliefs.

Chacun, selon la tâche qui lui incombe, se met en route dans une direction différente. Notre Enseigne, tout à la joie de découvrir de telles merveilles, se dépense avec une infatigable curiosité. « Pendant ces quelques journées j'avais tellement couru pour tout voir, gravissant les collines au sommet desquelles il y a presque toujours une ruine, escaladant les murailles, me hissant avec peine sur les pierres branlantes, sur les escaliers raides, déjeunant de quelque oiseau tiré à coup de fusil que je faisais rôtir dans une case en paille de Cambodgien... que j'étais un peu fatigué. »

D'ailleurs la saison des pluies va reprendre avec son influence déprimante. Chaque jour, à mesure que le soleil se fait plus accablant, de gros nuages déversent de vraies trombes d'eau. Les éclairs illuminent les sombres galeries et des rafales de pluie les balayent, chassant un peu l'odeur insupportable des chauves-souris. Déjà le Dr Thorel paye son tribut à la chaleur par une brutale crise de dysenterie. Delaporte est jusqu'ici épargné, ce qui lui permet de prendre des croquis, de lever des plans et surtout d'admirer. Ses impressions sont d'autant plus vives qu'il sait être un des premiers à les avoir éprouvées.

Ces gigantesques ensembles architecturaux « nés dans le pays de l'imagination et du rêve » avaient été de tout temps soustraits à l'admiration par l'intempérie, la végétation, les invasions. Au cours du temps il fut bien quelques voyageurs espagnols et portugais (des religieux pour la plupart) pour vanter les restes d'une antique cité que quelques-uns disent avoir été construite par les Romains ou Alexandre le Grand. Au XVIIe siècle un missionnaire français, le P. Chevreul, mentionnera Angkor qu'il appellera : « l'Église Saint-Pierre de tous les Hindous ». Puis le silence enveloppera de

nouveau Angkor jusqu'au jour où le naturaliste français Henri Mouhot (1858) fera éclater en des pages émues un vif enthousiasme pour ces « Michel-Ange de l'Orient » dont le génie accomplit de telles merveilles.

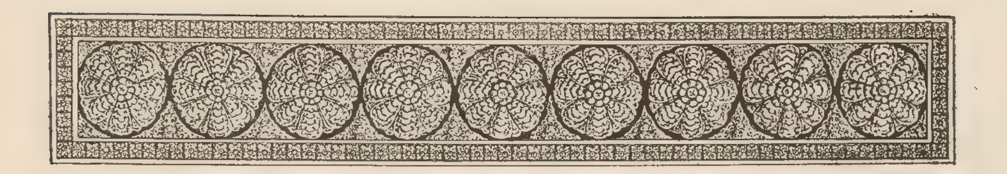
Mais seul Louis Delaporte, à la suite du chef qui l'y avait amené, ressentit non seulement toute la beauté et l'originalité de l'art khmer, mais encore conçut le vaste dessein de le faire connaître à l'Europe.

« La vue de ces ruines étranges, écrira-t-il plus tard, me frappa d'un vif étonnement : je n'admirais pas moins la conception hardie et grandiose de ces monuments que l'harmonie parfaite de toutes leurs parties. Fantastique mais correct, l'art khmer, issu du mélange de l'Inde et de la Chine, épuré, ennobli par des artistes que l'on pourrait appeler les Athéniens de l'Extrême-Orient, est resté comme la plus belle expression du génie humain dans cette vaste partie de l'Asie qui s'étend de l'Indus au Pacifique. Il s'écarte, il est vrai, de ces grandes œuvres classiques du bassin de la Méditerranée qui pendant longtemps ont seules captivé notre admiration. Ce ne sont plus ces colonnades majestueuses, ces grandes surfaces calmes de la Grèce ou de l'Égypte ; ce sont, au contraire, des formes laborieuses, complexes, tourmentées : superpositions, retraits, labyrinthes, galeries à jour, tours dentelées, pyramides à étages, à flèches innombrables ; une profusion extrême d'ornements et de sculptures, des effets constants de clair et de sombre qui enrichissent les ensembles sans en altérer la majesté, et s'harmonisent merveilleusement avec la lumière intense et la végétation luxuriante des régions tropicales ; c'est, en un mot, une autre forme du beau. Je ne pouvais contempler ces monuments d'un grand art trop longtemps ignoré, sans éprouver le

vif désir de les faire connaître à l'Europe et d'enrichir nos musées d'une collection d'antiquités khmères dont la place était toute marquée à côté de celles de l'Égypte et de l'Assyrie. En quittant la terre du Cambodge, je ne lui disais point adieu. »

C'est dans ces dispositions d'esprit que, le 1er juillet, l'Enseigne Delaporte prit avec ses compagnons le chemin du retour afin de poursuivre le but même de leur exploration, le Mékong.

« Au bout de dix jours, écrit-il à sa famille, il fallut quitter ces belles choses. Nous remontâmes sur nos éléphants et après une journée de marche, soit sur nos montures, soit en barques, au milieu des bancs de sable, nous aperçûmes avec un plaisir général le mât de notre canonnière où nous allions retrouver pour quelque temps encore un peu de repos et nos anciennes habitudes de vie civilisée. C'est là le début de notre voyage, qui diffère un peu des voyages ordinaires. »



CHAPITRE V

D'Angkor a Bassac.
Un séjour chez le roi de Bassac.

Après ces dix journées « qu'on achèterait bien cher », les premières étapes avant d'atteindre les rapides du Mékong paraissent d'abord un peu monotones. Mais les voyageurs gagnent bientôt Pnom-Penh où Doudart de Lagrée doit présenter son successeur à Norodom, roi du Cambodge.

Préa Norodom, l'auguste Norodom, « le Maître de la terre et des eaux », « Les Pieds Sacrés », roi de la race solaire, descendant d'une des lignées les plus illustres de l'Asie, arrière-petit-neveu du dieu Indra, leur fait un accueil chaleureux et il assure le commandant de Lagrée « le grand Général », selon l'expression d'admiratif respect des Cambodgiens, de sa plus reconnaissante amitié.

Le commandant de Lagrée et ses compagnons sont tout d'abord frappés du mélange de rusticité et d'apparat oriental que présente la cour. Tandis que le roi, qui tient cependant à les honorer, les reçoit dans un pauvre hangar fait de rotin et de bambou, lui ne sort qu'environné de toute une suite, à l'abri d'un haut parasol doré à sept étages, et selon les rites d'un cérémonial compliqué auxquels sont astreints jusqu'aux plus jeunes de ses enfants.

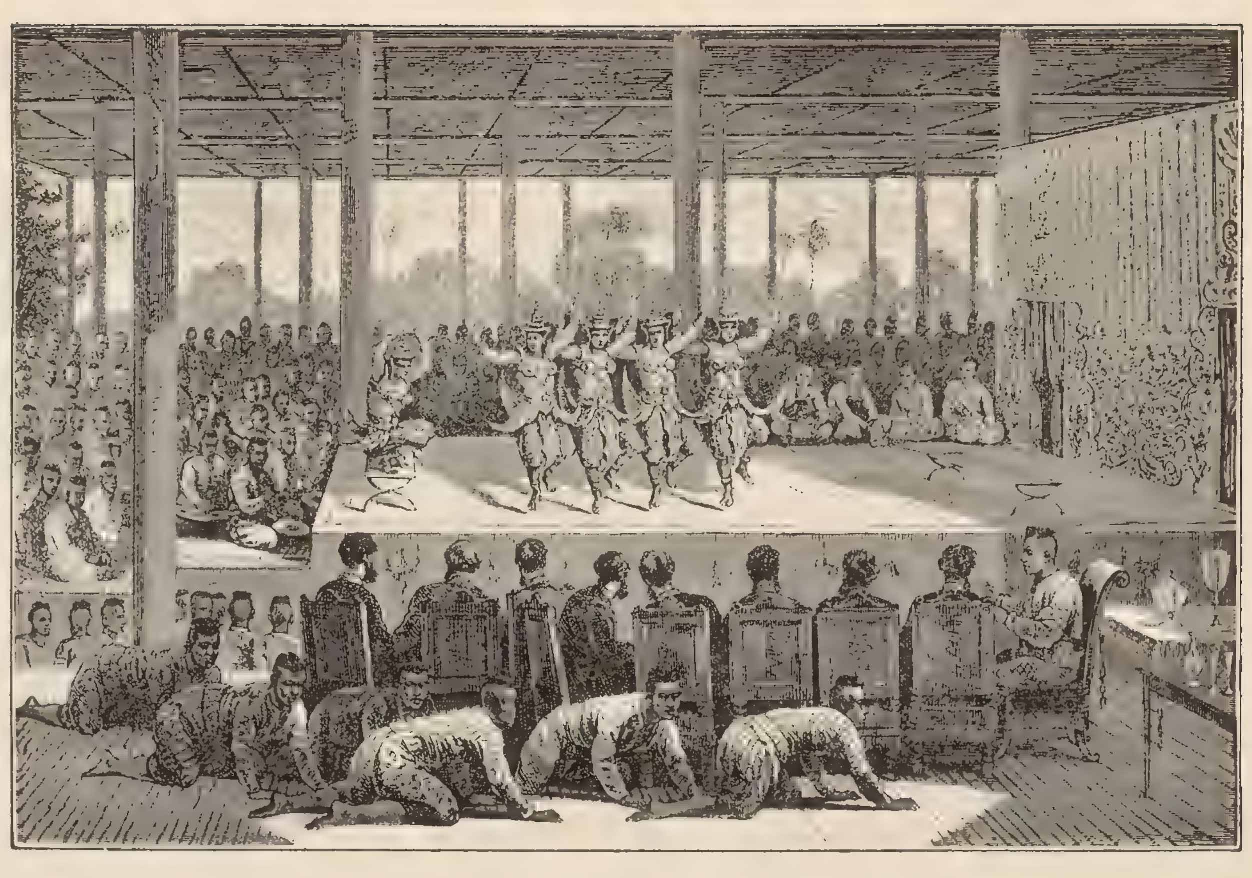
« Mais, écrit Delaporte, si nous avions pu au premier aspect du logis nous croire dans la hutte de quelque chef de sauvages, l'accueil que nous y rencontrions, la noblesse et la dignité des mandarins, les mœurs de tous ceux qui nous entouraient témoignaient d'un degré de civilisation inattendu, et reportaient notre pensée vers les cours les plus illustres de l'Asie. Il nous offrit un ballet donné par le corps entier de ses danseuses, suivi d'une collation à la française. Quel plaisir de voir évoluer, suivant une ordonnance comparable à celle de la chorégraphie antique, ces femmes aux attitudes hiératiques, au visage empreint d'une pensée mystérieuse et lointaine, vêtues de soies brochées aux brillantes couleurs, la tête couronnée d'une tiare d'or dont la pointe aiguë rappelle le stoûpa (1) des pagodes.

« Jusqu'au départ, le monarque ne cessa de nous combler. Il voulait même offrir au commandant de Lagrée une barre d'or comme preuve de sa gratitude, et le refus de ce dernier ne laissa de l'étonner.

« Cependant, si affable qu'il soit avec ses hôtes, le roi Norodom n'en demeure pas moins un autocrate asiatique capable parfois de représailles cruelles : Un jour dans la conversation, il demanda quelques détails sur la manière dont on fusillait en Europe. Sans y attacher plus d'importance, nous satisfîmes à la curiosité du monarque. Deux heures après, quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre que quatre jeunes femmes du harem avaient été passées par les armes à l'européenne... et notre horreur, en voyant pendues aux abords du palais leurs têtes ensanglantées. »

---

(1) Stoûpa : mot indien, tombeau en forme de flèche.



Il nous offrit un ballet donné par le corps entier de ses danseuses. (Page 70.)

Le 7 juillet, le matériel de l'expédition étant réuni, l'heure du départ sonne, plus émouvante encore qu'à Saïgon car la terre du Cambodge reste pour eux le dernier point où le nom de France soit connu et aimé.

La canonnière du nouveau gouverneur les accompagne durant quelques heures, puis les pavillons s'abaissent en signe d'adieu et c'est aux cris de : « Vive l'Empereur ! » « Vive le commandant de Lagrée ! » qu'ils se séparent. Quelques instants plus tard ils voguaient seuls sur l'immense fleuve.

Leur canonnière remonte le Mékong jusqu'à Kratié et là elle les abandonne aussi car les eaux se font de plus en plus tumultueuses et recèlent sous leurs bouillonnements d'infranchissables obstacles. Ils auront donc recours aux barques indigènes faites de longs troncs d'arbres creusés, de quinze à vingt-cinq mètres de longueur, et couvertes d'un toit demi-circulaire en rotin et en nattes. La canonnière emportera le courrier à destination de France et Louis Delaporte clôt le long journal adressé à ses parents, qui sera pendant des mois le seul aliment de leurs cœurs inquiets.

« *11 juillet 1866.* — Demain la canonnière qui nous a amenés repartira pour Saïgon et nous serons livrés à nos propres moyens. Quand nous aurons gagné un point plus élevé sur le fleuve, dans un mois environ, nous nous fixerons pendant la saison des pluies et en novembre nous partirons définitivement. Il faut nous attendre à ne plus rien recevoir d'Europe d'ici la fin de notre voyage qui probablement n'est pas proche. Nous emporterons beaucoup de bagages, des lingots d'or, quantité d'objets d'échange pour remplacer l'argent, car nous ne tarderons pas à arriver dans un pays

où l'on ne connaît pas l'usage de la monnaie. Nous nous avancerons lentement, tant que nous le pourrons. Je pense que quand cette lettre, qui sera peut-être la dernière d'ici longtemps, vous arrivera, tout le monde sera réuni à la maison pour les vacances. Inutile de vous dire que ce qui me privera le plus pendant ce voyage sera



Bientôt ils naviguent en pleine forêt. (Page 77.)

de n'avoir aucune nouvelle de vous. Si nous parvenons au but de cette expédition, c'est-à-dire parcourir tout le bassin du Mékong, peut-être reviendrons-nous par ce grand fleuve qui, suppose-t-on, prend sa source près de *Mékong* et sans doute traverse toute la Chine. »

Mais les huit barques mises à la disposition des voyageurs nécessitaient une installation particulière en vue du fort courant qu'il y aurait à remonter. Les bateliers leur appliquèrent donc un soufflage en bambou qui, à l'avant et à l'arrière, les prolongeait et les élargissait. Ce travail dura plusieurs jours. Quand il fut terminé, les officiers procédèrent à l'embarquement du matériel puis du personnel — quatre-vingts hommes — et le pavillon français fut arboré sur la pirogue qui portait le chef de l'expédition.



Le soir, lorsque nous nous arrêtons, nous avons comme compagnons une multitude de singes. (P. 77.)

Le pénible halage commença le long de la rive du fleuve ; les piqueurs étaient armés de longs bambous avec croc ou petite fourche, suivant la manœuvre à faire.

Ils entrent maintenant dans un pays isolé, saturé d'humidité chaude et vont faire connaissance avec les dures vicissitudes de la vie d'explorateur. Dès l'aube le soleil est brûlant et les pirogues n'avancent qu'avec une lenteur désespérante ; d'énormes blocs de grès barrent à chaque instant le cours du fleuve. A mesure que vient la saison des pluies les orages redoublent de violence et le Mékong prend l'aspect d'un immense torrent qui mesurerait jusqu'à quatre kilomètres de large. Ils ont les plus grandes peines à trouver un refuge pour leurs barques ; les crues subites des petites rivières à l'embouchure desquelles ils cherchent un abri, les exposent souvent à être emportés pendant leur sommeil et jetés au milieu du courant ; ou, s'ils couchent à terre dans leurs mauvais campements, ils cherchent en vain le sommeil au milieu de myriades de sangsues et de moustiques. Ils n'y sont à l'abri d'aucune surprise : « Je me suis réveillé dernièrement avec un gros serpent enroulé autour de mon cou. L'espèce n'en était pas des plus venimeuses, mais son voisinage si immédiat n'en a pas été moins impressionnant. » Bientôt ils naviguent en pleine forêt, au milieu des essences les plus précieuses, dans une région qui leur donne un avant-goût de la jungle qu'ils côtoient, et où la faune est aussi abondante que variée.

« Le soir, lorsque nous nous arrêtons, nous avons pour compagnons une multitude de singes qui viennent à notre rencontre et se livrent à toutes sortes d'acrobaties. Ils sautent d'arbre en arbre, se balancent avec leur queue aux branches élevées : on croirait qu'ils tiennent à nous donner quelque désopilante représentation.

Nous prenons notre repas, rapidement servi, sur de larges feuilles de bananiers sauvages ; des racines tortueuses nous servent de sièges et s'il pleut, nous nous abritons sous quelque énorme banian ; puis nous allumons nos feux pour écarter les bêtes féroces que nous entendons au loin ; nous nous couchons dans les barques et repartons le lendemain. Dans nos excursions sur les bords du fleuve, très pénibles à cause des bambous épais, des profonds ravins, nous croisons souvent des troupes d'éléphants sauvages. Ces animaux voyageant en grand nombre forment une telle masse que leur rencontre est très impressionnante. Parfois l'un d'eux pousse un cri semblable à celui que pourrait produire une vingtaine de cors de chasse sonnant à la fois la même note. Entendent-ils un bruit qui les effraye, ils passent comme une trombe et font trembler la terre sous leur poids. »

A Stung-Treng, chef-lieu de la province laotienne, la mission se heurte aux premières difficultés politiques qui, plus tard, entraveront si souvent sa marche en avant. Le gouverneur de la province, Laotien d'origine, mais soumis aux autorités siamoises, se montre plein de défiance lorsqu'on lui demande de remplacer les rameurs cambodgiens, rappelés chez eux pour le repiquage du riz ; le commandant de Lagrée, avec sa douceur et sa fermeté habituelles, a vite fait de s'imposer. Le gouverneur les installe même dans une sala (1) et, bientôt gagné par la courtoisie des officiers français, il leur envoie des présents et facilite leurs approvisionnements. C'est à Stung-Treng que Francis Garnier tomba malade du typhus auquel il put heureusement résister grâce à sa forte constitution et aux soins si dévoués de ses docteurs. Pendant

(1) Sala : Maison commune.



Nous croisons souvent des troupes d'éléphants sauvages. (Page 78.)

sa maladie, comme plus tard pendant ses absences, Louis Delaporte tiendra le journal du bord. D'ailleurs, tous alors sont plus ou moins éprouvés par le climat meurtrier. Une nourriture grossière, la faim, la soif (ils ne peuvent résister un certain jour à se désaltérer de l'eau d'une petite mare nauséabonde dans laquelle venaient de s'ébattre longuement une troupe d'éléphants) ont favorisé l'éclosion des maladies coloniales. Cependant ils se remettent en route ; une des barques transporte Garnier sans connaissance, — son état donnait alors les plus graves inquiétudes ; — ils traversent la Sé-Khong en face de Stung-Treng ; ils remontent maintenant la rive gauche du Mékong et, peu à peu, la santé générale s'améliore.

Durant les journées qui suivirent le ciel fut presque toujours plombé et menaçant ; le léger toit de feuilles qui recouvrait leurs barques était souvent traversé par les pluies et ne servait guère qu'à les garantir du soleil dont les rayons étaient brûlants dès qu'ils perçaient les nuages. Un soir, vaincus par la fatigue, et malgré l'orage qui se préparait ils commençaient à trouver enfin quelque repos dans le sommeil lorsqu'ils furent réveillés par une pluie torrentielle qui remplissait leurs barques. Au milieu de la furie des éléments un bruit sourd arriva à leurs oreilles ; l'eau s'agita avec fracas et ils virent s'avancer une grande ligne d'écume. En quelques secondes, elle se rua sur eux. Pendant les premiers instants le désordre fut extrême. Des cris de détresse se faisaient entendre, les pirogues s'entre-choquaient et se heurtaient contre les troncs d'arbres. Par bonheur le danger passa vite et, au point du jour, ils purent constater que si leur matériel avait subi de graves avaries, leur personnel du moins était sain et sauf. Pendant cette période de la maladie de Garnier, le Dr Joubert avait remplacé Delaporte dans la tâche importante de surveiller barques et bagages, chargé

qu'était celui-ci du soin des chronomètres et du tracé du cours du fleuve. Et ce matin-là, il fallait voir le bon docteur, debout sur le haut de la rive, donnant des ordres comme un général à la troupe des indigènes qui obéissaient en courant, tant sa belle prestance leur inspirait de crainte et de respect. On sait, en effet, que chez les Orientaux l'embonpoint et la taille sont regardés comme des faveurs des dieux, et à l'homme qui possède ces précieux avantages, chacun se soumet comme par instinct.

Une alerte d'un autre genre les attendait quelques jours plus tard ; spectacle grandiose qu'offrent seuls les pays tropicaux. Au milieu de la nuit ils furent réveillés par un grand bruit et, ouvrant les yeux, aperçurent la forêt en feu. (Leurs bateliers, par leur imprudence, n'y avaient pas été étrangers.) Les broussailles formaient près de terre une immense fournaise dans laquelle venaient s'effondrer des palmiers brûlés par le feu ; et tandis que les bambous échauffés éclataient comme le bruit d'une fusillade, les lianes desséchées portaient leurs flammes jusqu'au sommet des plus grands arbres.

Le 17 août, à la halte du soir, tandis qu'ils admiraient les feux du soleil couchant, les bateliers appelèrent leur attention sur un grondement lointain qui se confondait avec le murmure du vent dans la forêt. C'était le bruit des cataractes du Mékong, « l'une des merveilles les plus grandioses qu'il soit donné au voyageur de contempler, et l'objectif de nos désirs depuis plusieurs mois ».

Le lendemain ils découvrent une magnifique nappe d'eau s'étendant jusqu'à un massif rocheux qui arrête le fleuve, et le force à détourner quelque temps son cours pour venir surmonter l'obstacle au point où les rochers sont le moins élevés ; ils approchent

et, à chaque instant, se fait entendre plus violemment le bruit de mille chutes qui embrassent une étendue d'environ dix kilomètres. Ils traversent les cinq ou six bras du fleuve séparés par des îles, faisant elles-mêmes partie de l'immense barrage. A chaque passage, la barque quittant le bord, se lance à toute vitesse pour



Famille de rhinocéros dans le voisinage du campement.

franchir diagonalement le courant et aller aborder à quelques centaines de mètres plus bas sur la rive opposée. Presque partout la profondeur est considérable. Ils s'engagent enfin dans un étroit torrent et bientôt abordent à l'île de Khong qui donne son nom à toute la cataracte. Une fois de plus ils ont constaté le peu de navigabilité du fleuve. Mais la nature est si belle, la petite ville de Khong si fraîche avec ses bouquets de cocotiers, d'aréquiers,

de borassus, son gouverneur si accueillant, qu'ils retrouvent vite leur belle humeur, et bientôt leurs forces si rudement éprouvées par leurs récents efforts. C'est là seulement que Francis Garnier reprend complètement connaissance et qu'il est déclaré hors de danger. « Au milieu de cette splendide nature, sous les flots du soleil ardent tempérés par l'ombre des grands arbres et la fraîcheur des eaux, de tous côtés retombant en poussière, il y avait plaisir à voir notre compagnon renaître à la vie, regarder, surpris, toutes ces beautés qu'il craignait n'être qu'un rêve. »

Ils s'arrêtent quelques jours dans ce cadre splendide ; ils s'y reposeront tout en faisant œuvre de colonisation. Car ici, comme ailleurs, ils chercheront à se faire connaître et aimer des indigènes. De plus, le commandant de Lagrée étudiera en détail cet important passage, et notre jeune Enseigne, toujours heureux de donner libre cours à ses goûts d'aventures, sera chargé de relever un plan des environs. Mais sa tâche sera rendue difficile, non seulement par la méfiance et la superstition des indigènes — ils redoutent les grands phénomènes de la nature ainsi que les ruines abandonnées — mais encore par le fléau que sont ici les insectes de toutes sortes, et particulièrement les sangsues. « Elles fourmillent sur le sol, écrivait-il au retour d'une de ses premières excursions. A notre approche elles se levaient, se dressaient sur chaque feuille morte, sur chaque brin d'herbe, et de tous côtés bondissaient pour ainsi dire jusqu'à nous. En quelques instants j'étais devenu la proie de ces animaux qui montaient à qui mieux mieux sur mes jambes et me faisaient de fortes saignées. Impossible de m'arrêter pour m'en débarrasser ; pour une sangsue que je faisais tomber il m'en venait dix nouvelles. J'avisai un grand arbre aux environs, je pris ma course, je grimpai rapidement et, lorsque je fus hors

de l'atteinte de ces maudites bêtes, je songeai à me délivrer de celles qui me faisaient subir leurs douloureuses piqûres ; je quittai mes vêtements et j'arrachai mes sangsues une à une. J'avais peine à leur faire lâcher prise ; ma ceinture ne les avait pas arrêtées dans leur ascension. »

Il se fait bientôt conduire sur le chemin de la grande chute



Tantôt à la nage, tantôt s'aidant de la ligne de sonde, il franchit bien des obstacles.
(Page 85.)

de Salaphé, la plus importante de toutes et qu'on disait inabordable. A la suite de son guide, tantôt à la nage, tantôt s'aidant de la ligne de sonde et de la végétation, il franchit bien des obstacles, traverse des torrents et arrive en face de la cataracte. « A perte de vue, une prodigieuse masse d'eau se précipitait écumante, suivait en mugissant les contours des rochers ; les lames en s'y brisant y déposaient des troncs d'arbres, des cadavres de caïmans, ou de gros poissons qui s'étaient imprudemment laissé emporter par le courant ; et sous le soleil brûlant chaque goutte de la

cascade, chaque feuille humide étincelait. » Or, pendant qu'il admirait, son guide tout ému se rapprocha de lui et lui montra à terre de fraîches traces de tigres, tandis que plus loin, dans le fourré, ils aperçurent des yeux perçants et inquiets qui lançaient des éclairs. Les fauves, repus sans doute, venaient de s'écarter à leur approche... Ces audacieux animaux voyagent par terre et par eau sans redouter aucun danger. Ils viennent ainsi surprendre dans les îles du fleuve le gibier qui n'a que bien peu de chances de leur échapper.

Ce brave guide, un Annamite, devait quelques heures plus tard faire preuve d'un grand dévouement à l'égard de son maître. Tous deux retournaient au campement et ils marchaient à quelque distance l'un de l'autre lorsque Delaporte, traversant un terrain détrempé, s'y enlisa. La fange lui recouvrait déjà les épaules quand il arriva à se faire entendre de son compagnon qui, grâce à son courage et à son adresse, parvint à le sauver d'une mort certaine.

La mission quitte l'île de Khong, et après cinq jours de navigation parvient à Bassac, l'une des capitales des royaumes de Laos. Le commandant de Lagrée y établit ses quartiers d'hiver ; les voyageurs y jouiront de la clémence du climat et y obtiendront des renseignements sur le haut pays. Ici encore ils sont bien accueillis. « Les habitants sont doux et affables, et le roi est plein de courtoisie à l'égard de notre chef. »

Bien que vassal du Siam, ce prince recherche en effet l'appui des Français. Il invite officiellement la mission et son escorte armée à la « Fête des Bateaux » ; il est très sensible aux honneurs que lui rendent les marins français au moment de la « bénédiction des eaux » et de la prestation du serment de suzeraineté au roi de Siam. Cette solennité est suivie de festins, d'offrandes aux pagodes, de régates sur le Mékong. Les pirogues défilent devant



Jeux funèbres. (Page 89.)

le roi. L'une d'elles est montée par des sauvages dont le costume se compose d'une ceinture de trois doigts de large par devant, d'un fil par derrière et d'un diadème fait dans une feuille de bananier. Dans chaque pirogue il y a des instruments de musique : tam-tam, gong, tout cela fort joli mais très assourdissant.

Les voyageurs sont établis dans une case en bambou où ils reçoivent de fréquentes visites. « On venait nous y voir dormir, prendre nos repas : Ces bons Laotiens sont d'ailleurs plutôt curieux qu'indiscrets et il est facile de les congédier au besoin. Ils ont peine à s'accoutumer à nos barbes qui, au premier abord, leur paraissent effrayantes ou comiques. Ils nous font relever nos manches de chemise, ou découvrir notre poitrine pour s'assurer que là aussi nous sommes blancs : ils n'ont jamais vu d'Européens. En revanche, ils mettent toute leur bonne volonté à se faire connaître, et nous nous faisons aimer d'eux. »

Dès que le temps le permet, car des pluies diluviennes les avaient au début tenus enfermés dans leur sala, les membres de la mission s'en vont par petits groupes explorer la région. Francis Garnier et le Dr Thorel remontent le Dong ; le commandant de Lagrée, M. de Carné et le Dr Joubert vont reconnaître le cours de la Sé-Khong, ainsi que toute la région montagneuse et inexplorée qui sert de frontière entre l'Annam et le Cambodge. Mais Louis Delaporte ne quitte pas Bassac ; il est chargé de relever plans et croquis dans les belles ruines environnantes de Vat-Phou, et de poursuivre ses études sur la race paisible qui leur donne si cordialement l'hospitalité. Presque tous ses amis sont de jeunes oisifs appartenant aux meilleures familles du pays. On l'invite tantôt à des jeux, à des luttes ; tantôt à un mariage, à un convoi funèbre — cérémonie bruyante, car ce n'est que grâce à un tapage assourdissant

que sont mis en déroute les malins esprits qui rôdent la nuit autour de l'âme du défunt ; — tantôt aussi à quelque soirée en compagnie de buveurs et de musiciens. Parmi les familles qu'il fréquente, l'une d'elles caresse l'espoir de donner sa fille en mariage au sympathique « Falang ». Mais celui-ci, plus intéressé par ses études sur la vie domestique que par les charmes de la jeune personne, se contente de demander la permission de faire son portrait. « La demoiselle bien peignée, bien lavée, pose de la meilleure grâce du monde et en est récompensée par beaucoup de petits cadeaux : une demi-douzaine d'aiguilles, une charmante petite cravate en soie écarlate, quelques perles fausses, un magnifique saphir de Ceylan... qui la rendent la plus heureuse des filles. » Souvent aussi il est reçu au palais. Il initie le roi à divers de nos usages et confectionne un fauteuil pour Sa Majesté qui « désire s'asseoir « à l'européenne ».

Ses heures de liberté étaient encore employées à faire de la musique ; c'était d'ailleurs un moyen d'entrer plus avant dans l'intimité de ses nouveaux amis. « Durant les belles soirées j'avais l'habitude de m'asseoir au pied d'un tamarinier tout près de notre campement, et d'y jouer sur mon violon, ce fidèle compagnon de mes voyages, des airs qui me rappelaient la patrie absente. Chaque fois j'étais entouré d'un cercle d'auditeurs attentifs qui essayaient, après m'avoir entendu, de reproduire les airs qui leur plaisaient le mieux (travail souvent impossible à cause de l'imperfection de leurs instruments). Ce n'étaient pas les morceaux vifs et légers qui les frappaient le plus : *Orphée aux Enfers*, *La Belle Hélène* les laissaient froids, tandis que les motifs lents et mélancoliques les impressionnaient parfois vivement. Moi-même je notai quelques airs laotiens : thèmes et variations de ces airs présentent, on peut



Moi-même, je notai quelques airs laotiens. (Page 90.)

le voir, un même caractère de tristesse un peu plaintive et monotone ; on y sent l'expression d'une race encore enfant, douce mais apathique, sans grandes joies comme sans grandes douleurs. Plus tard cependant, dans le cours de notre voyage, tandis que j'accom-



Des compagnies de superbes paons s'y tenaient durant la grande chaleur. (Page 93.)

pagnais au violon la belle voix du Dr Joubert, nous vîmes les yeux des femmes d'un roi du Laos se remplir de larmes, tandis qu'elles écoutaient le *Miserere* du *Trouvère* ou les airs les plus émouvants de la *Norma.* »

Avant de quitter Bassac, les explorateurs firent quelques grandes chasses, passant des journées entières à courir ou à ramper dans les marais desséchés, à l'ombre des plantes les plus variées. Des compagnies de superbes paons s'y tenaient durant

la grande chaleur, et aussi des chacals, des jaguars et autres animaux féroces. Au cours d'une de ces chasses, ils rencontrèrent un serpent boa d'une taille extraordinaire : ils marchaient à la file, et par hasard Louis Delaporte se trouvait à la tête de la petite colonne, le fusil en mains, prêt à tirer un coq sauvage. D'un regard rapide il aperçut, étendu en travers du sentier, une sorte de tronc d'arbre qu'il enjamba sans plus de précaution ; un de leurs indigènes allait le suivre lorsqu'il poussa un cri étranglé : immobile, la jambe encore en l'air et la figure toute bouleversée, le malheureux désignait un énorme boa qui relevait lentement ses anneaux jaunâtres et se dirigeait vers eux. Les voyageurs avaient été si brusquement surpris que le monstre eut le temps de disparaître dans les broussailles avant qu'ils n'aient tenté de tirer sur lui.

Le séjour de la mission à Bassac leur a semblé jusqu'ici une oasis, mais le temps qu'ils y passent se prolonge au delà de leurs prévisions ; à leur première impression succèdent les plus vives inquiétudes : ils ne voient pas revenir Garnier envoyé à Stung-Treng au-devant du courrier de Saïgon et qui doit leur apporter, en même temps que des lettres particulières, des instruments indispensables et les passeports de Pékin et de la cour d'Ava. Il les leur faut, en effet, pour l'exploration du Mékong supérieur qui les mettra en contact avec les Birmans et les Chinois. Mais Garnier a été arrêté au Cambodge, obligé de rebrousser chemin par suite du mouvement insurrectionnel de l'agitateur cambodgien Pou-Kombo qui cherche à renverser le roi du Cambodge. Durs moments à passer ; la mission ressent vivement son isolement ! Faut-il désespérer de recevoir le meilleur encouragement dans leur solitude : des nouvelles de France, et aussi l'appui du Gouvernement qui



Le Docteur Joubert donnant des consultations. (Page 98.)

semble mettre en pratique le mot favori de la marine : « Qu'ils se débrouillent ». Ils sont abandonnés à eux-mêmes avec très peu d'argent, de médiocres moyens de transport, une escorte d'hommes recrutée hâtivement dont la mauvaise conduite menace de leur attirer de graves difficultés et de compromettre le bon renom de la France. Delaporte cependant essaye de garder foi dans l'efficacité de l'exploration et confiance dans le bon vouloir de la colonie. « Quand nous aurons quitté Bassac, écrit-il, nous pousserons en avant le plus possible ; nous comptons nous partager souvent, les uns allant par eau, les autres par terre ou à éléphants, pour voir plus de pays et trouver plus facilement des moyens de transport. D'ici trois ou quatre mois nous serons à Luang-Prabang, ville marquée sur les cartes et où le voyageur français Mouhot est arrivé de Siam. Là, au dire des indigènes, la température s'abaisse et les conditions seront, nous le croyons, bonnes pour continuer le voyage. Combien de temps durera-t-il ? Tant que nous nous porterons bien et que nous serons plus forts que les événements. Il est impossible de rien préciser. Nous n'aurons plus pour envoyer nos lettres que la ressource de quelques marchands qui pourraient se rendre à Siam ; mais il n'y faut pas compter. Jusqu'à présent je n'ai pas à me repentir d'avoir entrepris ce voyage. Nous avons vu déjà de fort belles choses ; nous pourrons en voir de plus curieuses encore. Notre chef est excellent. Nous avons tous le moral assez ferme pour supporter, s'il le faut, bien des ennuis et surmonter bien des difficultés. Allons donc de l'avant. Recevez mes souhaits de bonne année cette fois encore. Soyez sûrs que je penserai bien souvent à vous et que ma seule privation, pendant cette longue absence, sera de n'avoir pas de vos nouvelles. Soignez bien ma grand'mère. »

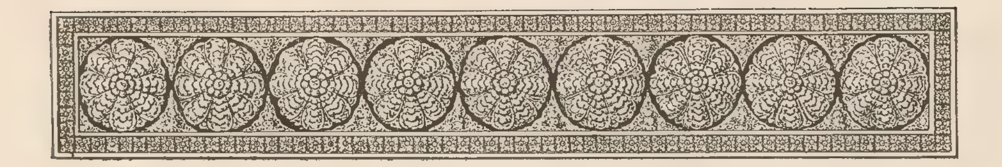
Donc, résolus à aboutir et à poursuivre leur route vers le Nord, ils font appel à leur courage et se sépareront après avoir quitté Bassac. Francis Garnier, revenu sans les passeports, repartira une deuxième fois au-devant du courrier de Saïgon. Le commandant de Lagrée et les autres membres regagneront Oubôn, d'où Delaporte se détachera pour remonter le cours du Sé-Moun, affluent du Mékong, et faire par voie d'eau la route jusqu'à Kemmarat, tandis que ses compagnons s'y achemineront à dos d'éléphants. De Bassac il adresse un dernier adieu à ses parents et leur laisse entrevoir les multiples préoccupations qui assaillent la mission à l'idée de traverser, sans appui, un pays inconnu et actuellement en pleine guerre civile. « Nous savons bien vaguement qu'après Luang-Prabang il y a sur le cours du Mékong de cinquante à cent lieues de pays peuplé par des populations aux trois quarts sauvages, et qu'après vient la Chine. Ces sauvages nous laisseront-ils passer ? D'un autre côté nous n'avons pas encore reçu la lettre de l'empereur de Chine ; nous ne sommes ni assurés de la recevoir, ni même sûrs de pouvoir circuler avec cette lettre, car le côté par lequel nous aborderons la Chine est bien loin de Pékin et on n'y a pas encore vu d'Européens. Si nous pouvons passer, nous irons le plus vite et le plus loin possible et nous reviendrons quand nous ne pourrons plus avancer. »

Ils quittent Bassac le jour de Noël 1866 pour un inconnu sombre et inquiétant. Seul l'adieu attendrissant des Laotiens leur apporte un léger réconfort.

Les médecins de la mission sont l'objet d'une reconnaissance toute particulière ; les bonzes eux-mêmes, dont ils ont usurpé le rôle, s'inclinent devant la science européenne et ses représentants.



Dès le matin les barques sont déchargées. (Page 101.)



CHAPITRE VI

Exploration de la Se-Moun.

Les ruines de Peunom. — Une halte a Lakhon.

De Bassac à Oubon la navigation est encore très pénible. Les voyageurs, partis le 31 décembre 1866, passent la nuit sur des blocs de grès en plein lit du Mékong, et c'est au milieu des plus grandes fatigues qu'ils entrent dans l'année nouvelle. Dès le matin les barques sont déchargées, passées à force de bras par-dessus les rochers et halées dans un petit chenal, tandis que les bagages sont transportés à dos jusqu'à l'endroit où le fleuve redevient navigable. Tout le monde s'y emploie avec entrain ; et les Laotiens ne laissent pas que d'être surpris du concours actif et entendu qu'ils reçoivent de l'escorte et des officiers mêmes. Ils songent à l'aide qu'ils eussent pu attendre de leurs mandarins en semblables circonstances... Un énorme bloc de grès se dresse sur la rive ; l'un des hommes y grave la date européenne pour prendre possession scientifique de ces parages. Au-dessus du dernier rapide, le Mékong coule magnifique sur une largeur de plus de deux mille mètres, dans une

plaine immense, riche terrain d'alluvions couvert de la végétation la plus puissante. Au delà, vers l'Ouest, la plaine est sans limites. Ils se trouvent alors sur le vaste plateau qu'arrosent le Sé-Moun et ses affluents et qui s'étend au Nord jusqu'à Vien-Chang. Ils sont pour quelque temps hors de la forêt ; « les grands arbres, les lianes sans nombre, ornées de fleurs aux mille couleurs, ont disparu ».

A leur arrivée à Oubon la ville est en effervescence : on va célébrer la consécration du nouveau roi. Les Laotiens arrivent en foule, attirés par la cérémonie et plus encore par la curiosité de regarder le campement des « Falangs ». Ceux-ci assistent en grande tenue aux rites de l'intronisation. Au milieu du bruit des gongs, des tambours, et instruments de toutes sortes, le roi, escorté par quelques-uns des principaux de sa cour, s'avance sur une sorte d'estrade et, tandis que les bonzes psalmodient, il se dévêt et se ceint d'une pièce d'étoffe blanche ; puis il vient se placer au-dessous du grand dragon pour recevoir la douche sacrée, l'aspersion de l'eau lustrale, tandis que quelque haut personnage rend la liberté à deux tourterelles captives. Cette cérémonie terminée, les membres de la mission sont conviés par le prince à une collation qui sera le prélude de longues réjouissances, et ils acceptent avec empressement.

« Nous prenons place, assis ou couchés, sur le plancher, autour d'une nappe où le couvert est dressé : grands bols de riz d'une blancheur éclatante, quantité d'autres plus petits remplis de piments, vers de bambous, pastèques, œufs couvés, viande de porc hachée ou coupée en petits morceaux. Mais nous avions négligé ce jour-là une utile précaution, celle d'apporter cuillères et fourchettes... Pendant que timidement nous nous hasardions à rouler entre nos



Le roi convie à une collation les membres de la mission. (Page 102.)

doigts nos boulettes de riz et, tels que la cigogne de la Fable, à essayer de prendre dans les bols, avec nos longues baguettes, les aliments qui nous répugnaient le moins, nous entendions les rires et les plaisanteries des dames de la cour qui soulévaient curieusement le coin d'un rideau et s'égayaient de notre gaucherie. Quant à nous, nous ne pouvions qu'admirer les gestes élégants et rapides de nos hôtes qui, tenant entre leurs doigts leurs baguettes magiques sortes d'aiguilles à tricoter, faisaient sauter des bols à leur bouche les différents mets du festin. »

Louis Delaporte et le Dr Joubert quittèrent bientôt Oubon (16 janvier 1867) pour aller explorer le cours de la Sé-Moun et remonter le Mékong jusqu'à Kemmarat.

Depuis quelques heures ils y voguaient à la dérive lorsqu'ils aperçurent au delà d'une pointe de rocher une pirogue qui se dirigeait vers eux. Attirés par les gémissements étouffés qui s'échappaient du fond de cette barque, ils se hâtèrent de la rejoindre. Une pauvre femme y était étendue, pâle et à demi morte. Son mari leur raconta que se trouvant près de là, occupé à couper du bois dans la forêt pendant que sa compagne gardait la pirogue sur la rive, un jeune tigre s'était doucement glissé jusqu'à elle et la saisissait déjà lorsqu'elle poussa un grand cri. A la hâte il était accouru. L'animal effrayé à son approche avait heureusement lâché sa proie et s'était retiré lentement dans le fourré tandis que le malheureux Laotien portait au fond de sa pirogue sa femme sans connaissance.

A partir de Pakmoun la colonne se dirige vers l'inconnu pour reprendre l'exploration d'une des parties les plus extraordinaires et les plus dangereuses du grand fleuve. Le Mékong, en effet, redevient brusquement sauvage et terrible. « Ce n'est plus qu'écume, lames qui s'entrechoquent, courants vertigineux et tourbillons

énormes qui se creusent, s'engouffrent et disparaissent avec fracas. C'est là un des plus dangereux kengs (1). Quelle peine eussions-nous eue pour faire passer par là toute notre expédition... Le commandant de Lagrée avait donc sagement agi en faisant prendre à nos compagnons la route de terre. »

Ils purent enfin aborder sur la rive opposée, où un bras du fleuve coulait paisible dans un lit d'une grande profondeur. « Cette paix, au sortir du chaos, avait un charme infini. La nuit était splendide ; la lune se réfléchissait sur la calme surface des eaux ; des forêts voisines sortaient une foule de bruits étranges ; en haut des grands arbres, des paons poussaient des cris discordants ; les cerfs bramaient sur les collines. Tout à coup retentit au-dessus de nos têtes un bruit éclatant, suivi d'un grondement semblable au roulement du tonnerre ; et près de nous, nous apercevions les formes noirâtres de quelques éléphants qui se mouvaient sur les rochers. De temps en temps un caïman dérangé dans son sommeil plongeait lentement dans le fleuve ; parfois on entendait le rugissement sinistre du tigre qui glaçait d'effroi les autres habitants de la forêt. »

A de telles admirables nuits succède dès l'aurore une chaleur accablante ; chaque fois qu'ils rencontraient quelque mare ou quelque bassin creusé par les eaux dans un rocher, nos voyageurs se hâtaient de s'y plonger ; et sous leur large chapeau de paille laotien, ils maintenaient un linge humide autour de leur tête. C'est alors qu'ils se désaltéraient avec délices du lait des cocos, breuvage exquis qui reste toujours d'une fraîcheur extrême. Après une longue étape Delaporte écrit : « Nous avancions péniblement, chargés des abondants produits de notre chasse ; les grosses

(1) Keng, rapide.



Descente du fleuve pendant la nuit. (Page 106.)

perdrix grises se levaient encore sous nos pas ; à peine avais-je le courage de leur envoyer quelques grains de plomb. Les paons étaient rentrés sous les grands arbres. Mais voilà dans le lointain des cocotiers, des palmiers aux tiges élancées. C'est notre village ; nous y parvenons, nous le traversons en relevant un peu la tête.

« A peine entrés dans la petite cabane qui nous est destinée nous nous laissons tomber sur une natte, harassés de fatigue et de faim, satisfaits de notre journée mais non moins heureux de la voir terminée. Bientôt on nous annonce le chef du village, un beau vieillard qui vient nous offrir des fruits : goyaves, mangues, mangoustans, pamplemousses à chair rose. Désirant de mon côté être aimable avec mon hôte, qui devait par ailleurs nous fournir une barque pour le lendemain, je lui donnai une large part de mon gibier. J'avais apporté entre autres pièces un jeune paon que je destinais à notre repas du soir. En un clin d'œil l'oiseau fut dépouillé de sa brillante parure par les jeunes filles du village accourues pour voir l'étranger. Elles s'en disputaient les plus jolies plumes et les entrelaçaient gracieusement dans leurs cheveux. Mon interprète surveillait la cuisine et moi, couché sur une natte, je contemplais ce charmant tableau en respirant avec un certain plaisir le fumet qui s'exhalait du paon embroché dans une baguette de bois, et grillant au-dessus d'un grand feu à la porte de ma cabane. »

Au point du jour il se rembarque ; sa pirogue longue et légère est montée par huit pagayeurs. Il arrive le premier à Kemmarat, point de rencontre avec la mission, et s'installe dans la sala qui lui est destinée. Il avait alors fort à faire pour mettre en ordre ses notes hydrographiques recueillies depuis Pakmoun au milieu d'accidents de toutes sortes ; cependant il est bientôt impatient de voir arriver ses compagnons.

Enfin un matin, le 30 janvier, tandis qu'il faisait ses observations astronomiques, on le prévint que les « Falangs » approchaient et presque aussitôt il aperçut le lourd cortège des éléphants. Les cornacs, assis sur leurs têtes puissantes, les excitaient en les frappant avec une sorte de crochet de fer. Le Dr Joubert ouvrait la marche, portant dans ses bras son pauvre fox faible et triste. Puis venaient le Dr Thorel, M. de Carné, le fusil sur l'épaule ; derrière eux, les trois malades couchés dans des cages d'éléphants, enfin le commandant de Lagrée. Ils échangèrent de cordiales poignées de mains et se racontèrent rapidement les péripéties de leurs différents voyages.

A Kemmarat, il fut encore chargé d'étudier les mœurs laotiennes et il y reçut le même accueil qu'à Bassac. Ici il fréquenta surtout la société des joueurs de khen et des chanteurs qui, dès qu'ils l'apercevaient, s'empressaient autour de lui, le faisaient asseoir à la meilleure place. Quelques-uns tenaient dans leurs mains de grosses torches qui projetaient une lueur rougeâtre sur la peau cuivrée des assistants. Le chanteur levait les bras en l'air et agitait ses mains en cadence ; de temps à autre, il récitait un proverbe : « Un orphelin, c'est un violon qui n'a plus de cordes » ; « Un garçon qui a femme, c'est une barque qui a un gouvernail. » Ou il s'adressait à l'un des assistants et improvisait quelque plaisanterie qui excitait les rires de l'assemblée.

L'une de ces séances récréatives s'étant prolongée fort avant dans la nuit, Louis Delaporte ne put regagner le campement et chercha un abri dans la pagode voisine. « Ce n'était pas la première fois que je couchais dans une pagode ; et dans la suite, que de nuits et de jours passés sous des toits semblables ! Au cours de notre long voyage nous avons demandé l'hospitalité dans plus de



Louis Delaporte reçoit le Commandant de Lagrée et le reste de l'expédition à leur arrivée à Kemmarat.
(Page 110.)

cent pagodes : que nous fussions seuls ou nombreux, bien portants ou malades, que nous séjournions une ou plusieurs nuits, toujours nous trouvions même accueil, même bienveillance, même empressement. Les bonzes ne s'inquiétaient jamais ni de notre nationalité, ni de notre religion, ni de notre position sociale. »

Cette hospitalité si tolérante offerte au nom et pour ainsi dire à la place du Bouddha lui-même, ne laissa pas d'impressionner profondément le jeune officier. Il se souviendra toujours de ces sentiments de charité si sincère et si désintéressée.

En reprenant sa route le lendemain, ses regards furent bientôt attirés par une charmante petite hutte laotienne « véritable nid d'oiseau supporté par quelques piquets et perdue au milieu d'arbres fruitiers : manguiers, tamariniers, bananiers en fleurs, palmiers à sucre, coryphas aux feuilles immenses, aréquiers se mêlant à de longues tiges de bétel. Des plantes grimpantes s'étalaient sur le toit et couvraient un hangar à l'abri duquel une famille travaillait à confectionner de petits engins pour pêcher dans les rizières. » Il s'approcha et lia conversation avec les habitants de la cabane qui lui eurent bientôt conté leur histoire : esclaves affranchis, transformés en propriétaires laotiens, ils vivaient heureux maintenant dans leur petite demeure. Ils avaient conservé le type des sauvages des montagnes de la rive gauche du Mékong d'où ils étaient originaires. Après de longues années de fidèles services, leur maître leur avait rendu leur liberté et fait cadeau du petit coin de terre sur laquelle je voyais leur case construite et dont le produit, joint à celui de leur chasse, suffisait à tous leurs besoins. »

Qu'elle était différente, cette histoire, des tristes scènes d'esclavage qui avaient si vivement ému Delaporte à Stung-Treng et dans le Cambodge, barques chargées de malheureuses créatures

humaines enchaînées que des marchands venaient d'acheter dans les montagnes des bords du Sékhong et emmenaient au marché de Phnom-Penh en les accablant de mauvais traitements... Jamais il ne vit rien de semblable pendant son long séjour au Laos.

Les voyageurs ne tardent pas à repartir avec six grandes pirogues pour franchir la dernière ligne des rochers qui barrent le fleuve à une lieue en amont de la ville. Les rocs couverts d'écume sont inabordables. Impossible de trouver un seul passage qui leur permît de remonter le courant dans ces barques ; mais ils sont rompus à la manœuvre du déchargement et du halage et le pittoresque qui l'entoure arrache à Louis Delaporte ce cri enthousiaste :

« Quelle vie, quelle lumière dans cette nature tropicale ! que nous tournions nos regards sur l'eau du fleuve qui scintille, sur le sable enflammé du rivage, ou sur la végétation inondée de soleil, nous sommes éblouis... Qui n'a vu ces merveilleux effets de lumière ne peut se les figurer. Les couleurs les plus vives, les plus tranchantes s'harmonisent en ces splendides paysages. Les luxuriants tableaux de la nature sont encore plus brillants et complets lorsque, aux jours de fête, les indigènes se promènent dans la campagne vêtus de pièces de soie aux nuances éclatantes et variées. »

Ils passent par Peunom, puis ils font une nouvelle halte à Lakhôn où leur sala est vite encombrée de curieux. « Tout ce que le beau sexe avait de plus distingué s'y était donné rendez-vous, nous apportant fruits et légumes pour les échanger contre quelques parures européennes. Ces dames ne paraissaient pas sauvages, mais fort surprises qu'à un âge aussi avancé — nos barbes nous donnaient, paraît-il, environ quatre-vingt-dix ans — nous ayons pu entreprendre un semblable voyage. »

Le séjour dans cette ville fut intéressant pour tous, et pour les hommes de l'escorte, une utile diversion. Ils avaient quitté leur pays depuis dix mois ; il n'était pas facile de leur conserver un moral assez solide pour résister aux fatigues, aux privations et aux ennuis d'une route si prolongée. Parmi eux il y avait heureusement un jeune homme vif, gai, plein d'imagination et d'entrain, s'ingéniant sans cesse à trouver un amusement inattendu ou un nouveau tour pour distraire ses compagnons. Tiao, tel était son nom, avait déjà parcouru différents degrés de l'échelle sociale ; il avait même été acteur au théâtre annamite de Saïgon. Aussi ses chefs ne furent-ils qu'à moitié surpris lorsqu'un jour ils le virent tirer de son sac de voyage un certain nombre de petites figures de sa façon avec lesquelles il se mit aussitôt à donner à ses amis une vraie représentation de théâtre de marionnettes. On invita les dames du pays, et bientôt le spectacle obtint un tel succès qu'on s'y rendait de plusieurs lieues à la ronde. Le théâtre était dressé au pied d'un banian au tronc énorme, aux branches retombantes, assez étendues pour couvrir de leur ombre spectateurs et acteurs qui y faisaient preuve d'une verve inépuisable. Les assistants riaient jusqu'aux larmes. Et tandis que les hommes s'amusaient si bien, les officiers admiraient dans cette région, plus que partout ailleurs peut-être, une flore particulièrement belle et rare. « Il y avait surtout, dit notre jeune Enseigne qui, pour mieux se les rappeler, s'essayait timidement à les reproduire à l'aquarelle, de merveilleuses variétés d'orchidées. Certaines ressemblaient à un groupe de pensées géantes d'un beau violet clair mêlé de nuances fauves ; d'autres rappelaient par la forme les grappes de fleurs de l'ébénier des Alpes, mais elles étaient plus longues et de couleurs variées. » Quelle joie pour le Dr Thorel qui en cueillait souvent au péril de sa vie...

C'est au cours d'une de leurs excursions que Louis Delaporte et le Dr Joubert furent amenés à demander encore l'hospitalité dans une pagode. Ils y furent reçus avec la même bonne grâce, et le séjour un peu long qu'ils y firent leur donna l'occasion d'étudier de plus près la vie monacale des bonzes, vie si pure et si empreinte de spiritualité élevée. « Ils nous invitèrent à nous installer dans un coin de leur pagode garnie de nattes assez confortables. Nous étions littéralement harassés ; ils s'en aperçurent et dès qu'ils nous virent commodément installés, ils se retirèrent dans leurs cases, nous laissant paisibles maîtres du logis. Nous ne tardâmes pas à nous endormir d'un profond sommeil sous l'œil protecteur du Bouddha. Le lendemain, au point du jour, nous étions encore dans un demi-sommeil lorsque les bonzes firent doucement leur apparition dans le saint lieu. Ils venaient récolter sur les plateaux placés aux entrées de l'enceinte les boules de riz apportées par les fidèles avant le lever du soleil.

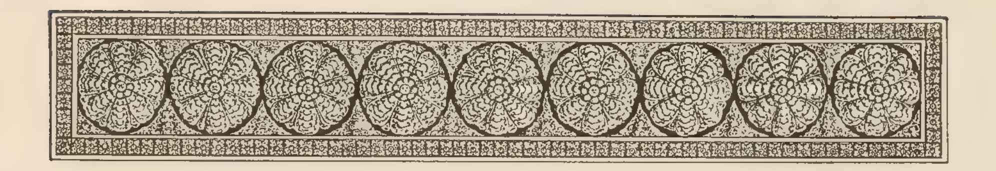
« L'un d'eux alla consacrer sur l'autel une partie de ces pieuses offrandes tandis que d'autres en distribuaient le reste aux cigognes et aux grues domestiques consacrées au Bouddha. Les oiseaux du voisinage, habitués à ces largesses quotidiennes, venaient hardiment en prendre leur part. Puis un jeune homme armé d'un pilon de bois se mit à frapper à coups redoublés sur un tronc d'arbre creux suspendu comme une cloche dans la cour de la pagode. En même temps nous entendîmes un bruit confus de voix enfantines : c'était la classe faite par les bonzes aux jeunes novices. Nous restâmes tranquillement étendus sur notre natte, curieux d'observer ce qui se passerait pendant la matinée. Les bonzes allaient et venaient sans avoir l'air de nous apercevoir. Ils firent aux fidèles une lecture dans des livres sacrés, puis s'agenouillèrent devant l'autel. Le plus



Théâtre des marionnettes. (Page 115.)

âgé d'entre eux adressait au Bouddha une prière à laquelle les autres répondaient par une sorte de psalmodie semblable à des litanies. La prière fut courte. Chacun des bonzes prit ensuite sa boîte et son éventail, et ils se mirent en route pour faire leur collecte habituelle ; et ainsi tous les matins ils vont processionnellement par les rues des villes et des villages, marchant à la file, les plus vieux en tête, appuyés sur de grands bâtons. D'une main ils soutiennent leur boîte suspendue à leur épaule ; de l'autre, ils portent un large éventail destiné d'abord à les préserver de la vue des femmes, mais aussi à leur cacher la figure et les dons des fidèles. Le Bouddha ne veut recevoir d'autres dons que ceux qui lui sont librement offerts. Il y a dans cet usage de l'éventail une pensée pleine de grandeur et qui rappelle la maxime du christianisme qui veut que la main droite ignore ce que donne la main gauche. Tantôt les bonzes reçoivent les offrandes de la main des fidèles, tantôt ils les recueillent eux-mêmes sur de petites meubles où les fidèles les ont déposées d'avance près des cases, près des pagodes, à l'embranchement des chemins. Une heure après les bonzes rentrèrent, et sur-le-champ ils adressèrent au Bouddha une prière d'action de grâces. La collecte avait été bonne. Ils nous offrirent des fruits et je proposai au doyen de lui faire son portrait, ce qu'il accepta avec empressement. »

Quelques jours de marche durs et pénibles, puis la mission arrive à Outhen où bientôt elle a la joie d'être rejointe par Garnier, porteur des indispensables passeports, du courrier de France si impatiemment attendu et d'une nouvelle, celle de l'écrasement de l'Autriche par la Prusse à Sadowa. Les explorateurs l'accueillirent avec une certaine indifférence sans se douter qu'elle sonnait déjà le glas de notre prépondérance en Europe et nous annonçait Sedan.



CHAPITRE VII

Au bon pays du Laos.

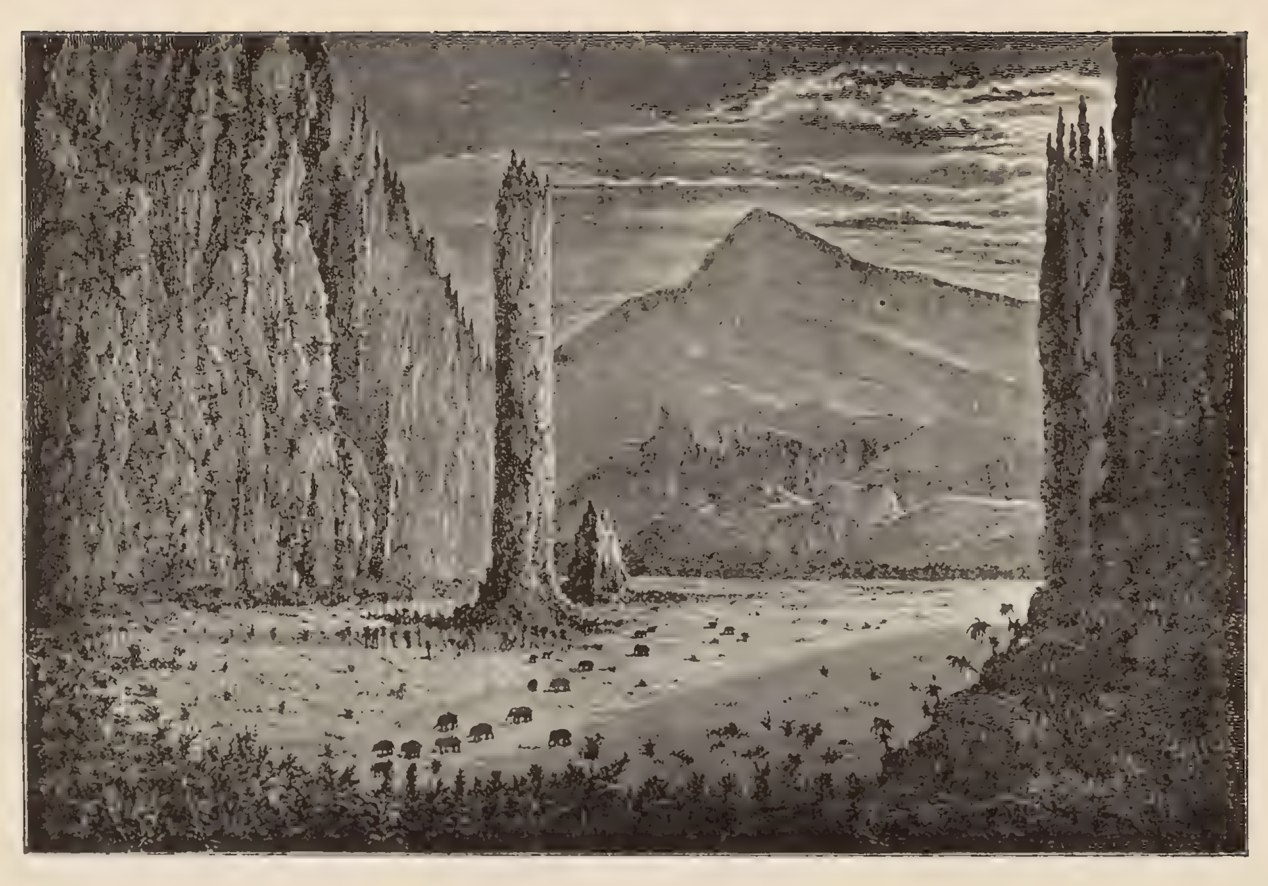
C'est avec un véritable soulagement que Doudart de Lagrée reçut des mains de Francis Garnier les passeports de Chine, talisman indispensable pour traverser un pays inconnu, hostile aux étrangers et en proie aux guerres civiles.

L'hiver passé à Bassac, les nouvelles de France enfin reçues ont redonné aux explorateurs santé et courage. Louis Delaporte témoignera de cet heureux état d'esprit dans sa réponse au volumineux et inquiet courrier de ses parents.

« *Nong-Khay, 1er avril 1867.*

« Je profite d'une occasion qui n'est ni bien sûre ni bien rapide pour vous donner de mes nouvelles. Nous avons enfin reçu notre courrier qu'était allé chercher l'un de nous, M. Francis Garnier. Vos lettres, bien que très vieilles, m'ont fait le plus grand plaisir. En ce moment notre voyage, qui a été bien allongé par la guerre du Cambodge, est en très bonne voie, nous montons lentement vers le Nord ; le pays est plus montagneux et par suite moins chaud. Les santés sont bonnes, nous travaillons tous avec ardeur : voyages

en barques, courses à terre, installations, renseignements à obtenir, recherches de provisions, emploient tout notre temps. Par insouciance de l'amiral nous n'avons pas reçu les instruments nombreux demandés en France à notre départ et qui doivent être à Saïgon depuis longtemps. Les ayant, nous aurions fait une carte parfaite sans peine ; tandis qu'il faut s'en donner énormément pour n'obtenir que des résultats médiocres. Nous sommes si mal montés que personne ne voudrait le croire ; nous n'avons pas un bon baromètre, pas un thermomètre. Nous gardons un dernier espoir cependant ; peut-être recevrons-nous tout cela à Luang-Prabang. Cette ville dont je vous ai déjà parlé est située par 21° de latitude Nord. Nous y arriverons dans un mois et demi environ. Nous nous y arrêterons quelques mois probablement, pour reprendre dans la suite notre route vers le Nord. Nous espérons revenir par la Chine en redescendant le cours d'un fleuve, ce qui serait rapide et intéressant. Dans tous les cas, nous ne sommes pas encore à la moitié de notre voyage ; et nous avons toujours lieu de croire que nous monterons assez haut. Mais nous ne voulons conserver avec nous que des hommes fidèles. Nous renvoyons demain à Saïgon notre interprète français. Il nous jouait de vilains tours et détruisait en partie, par sa mauvaise conduite, la bonne impression que nous nous efforçons de laisser à ces populations qui voient des Français pour la première fois. Nous nous sommes déjà débarrassés de trois hommes aussi malfaisants que celui-ci, et nous sommes à peu près assez forts en langue laotienne pour nous passer d'un interprète. Après avoir fait la carte et tenu le journal pendant les deux mois qu'a duré l'absence de M. Francis Garnier, je me suis remis à mon dessin et j'ai repris mes autres fonctions. Je rapporterai des croquis de tout ce que nous avons vu d'intéressant jusqu'ici.



Grand cirque dans les montagnes de Lakon.

Quant à mon violon, j'en joue quelquefois : par temps sec, il me donne des sons supportables, mais dès que le temps est humide, c'est atroce. Tel qu'il est, je suis content de l'avoir.

« Le grand fleuve du Mékong est déjà singulièrement diminué ; il n'a plus guère que sept cents mètres de large aux hautes eaux. Nous avons dépassé les embouchures de plusieurs de ses affluents. Les habitants sont toujours assez doux ; les femmes se coiffent d'une singulière façon : elles hérissent leurs cheveux sur la tête et les coupent en rond à une certaine hauteur, ce qui leur donne l'air de têtes de loups.

« Demain nous nous remettons en route, mais quelles difficultés de transport ! »

Leur marche, en effet, est constamment ralentie par des changements d'embarcations ; retards imputables à l'insuffisance de leurs crédits qui les oblige à ménager avec une trop stricte économie leur petit trésor. Faute de pouvoir louer au mois les moyens de transport et les hommes pour les assurer, Doudart de Lagrée doit multiplier les étapes, en établir trois de Houten à Nong-Khay, perdant en démarches auprès des chefs de villages un temps qui aurait pu être employé en recherches et en travaux scientifiques.

Nong-Khay n'intéresse nos voyageurs que par la proximité des ruines de l'ancienne capitale du Laos, Vieng-Chang, mise à feu et à sang quelques années auparavant, en 1827, par une brutale invasion du Siam.

Le 4 avril ils quittent Vieng-Chang et pendant près d'un mois reprennent leur vie errante sur le Mékong, dans une contrée absolument inconnue des Européens, puisque Mouhot lui-même n'avait rejoint le fleuve qu'à Paklay. Ils naviguent à nouveau dans une zone de rapides. Le Mékong, encaissé entre deux rangées de

collines boisées et sauvages, devient étroit, profond, extrêmement sinueux ; ses eaux bouillonnantes se déchirent à chaque pas dans un labyrinthe de roches.

Rebutés par la multiplicité des écueils, les bateliers se refusent à piloter les embarcations et les chefs des villages voisins ne veulent pas fournir de guides, prétendant qu'à cette époque de l'année on ne remonte plus le fleuve... A force d'énergie la mission poursuit cependant sa route ; encore on hale les barques, on porte les bagages à dos et à cause du courant de foudre, nos voyageurs cheminent le long des berges, parmi les sentiers qu'ont tracés les troupeaux de cerfs altérés. Sentant leurs forces les abandonner, ils diminuent le nombre de leurs bagages, se débarrassant peu à peu de tout ce qui n'est pas indispensable, d'une partie de leurs vêtements, sauf les vêtements de grande tenue. Il fallait en effet les conserver jusqu'au bout pour garder leur prestige à la cour de ces rois à demi sauvages mais chez qui l'étiquette et le décorum, vestiges d'une civilisation passée, étaient encore rigoureusement observés.

Depuis plusieurs mois, et ce sera ainsi jusqu'à la fin de l'expédition, ils n'ont plus de souliers ; ils vont pieds nus. Il ne leur reste que leurs chaussures de cérémonie. A chaque pas, les hautes herbes leur déchirent les jambes ; les pierres chauffées par le soleil leur brûlent la plante des pieds et leur arrachent de véritables cris de douleur ; les moustiques, les sangsues achèvent de les affaiblir.

A Ban-Louklao les transbordements endommagent fortement leur matériel scientifique déjà si restreint. Un baromètre marin à mercure, lourd et incommode, est cassé par les indigènes ; ils n'en possèdent plus d'autre car Saïgon a négligé de leur envoyer le baromètre Fortin si instamment réclamé. Harassés, déprimés, ils sentent chaque jour peser plus lourdement sur eux l'impression

d'isolement. Et voici que brusquement une nouvelle angoissante — heureusement bientôt démentie — vient les frapper comme un coup de massue : Quarante officiers anglais, disait-on, descendaient le Mékong en sens inverse de la mission. Ils se crurent devancés par une expédition scientifique rivale et ils sentirent leur courage faillir... Mais ils se ressaisirent vite sous l'énergique impulsion de leur chef : « Les Anglais n'ont pu reconnaître bien haut le fleuve du côté du Tibet, leur dit de Lagrée, puisque, partis sans doute de Birmanie, ils se rabattent déjà vers le Sud ; s'ils en ont reconnu avant nous quelque partie médiane nous prendrons notre revanche dans le Nord ; nous remonterons jusqu'aux sources, s'il le faut ; et plus bas, là d'où nous venons, ce ne sera qu'après nous qu'ils auront passé. »

Et ils se hâtent de mettre au point leurs relevés de cartes et leurs notes afin que partout où ils auront été les premiers à explorer, les preuves en restent claires et incontestables. Or ces quarante officiers, issus de l'imagination laotienne, n'étaient autres qu'un unique Européen, géographe du roi de Siam, que nos voyageurs devaient bientôt rencontrer sur le fleuve.

Louis Delaporte signale cette nouvelle à ses parents, sans laisser soupçonner l'inquiétude qu'elle leur cause.

« *Pakloï, 16 avril 1867.*

« Nous apprenons que nous allons rencontrer des Anglais qui, partis du Siam comme l'avait déjà fait le voyageur Mouhot, sont arrivés comme lui à Luang-Prabang et vont redescendre une partie du fleuve que nous venons de remonter. Nous-mêmes ne sommes

qu'à quinze jours de Luang-Prabang et sur le point d'arriver à Paklay, village par où Mouhot est passé. Pendant ces deux derniers mois nous avons marché rapidement, tantôt en barques, tantôt à pied, au milieu des rochers, de l'eau, du sable, de la vase. Nous ne serons pas fâchés de prendre du repos à Luang-Prabang. Nous aurons du reste beaucoup de notes à mettre en ordre. Nous nous pressons d'autant plus que les pluies vont arriver. Le lit du fleuve qui nous sert de route est actuellement encaissé entre deux petites montagnes très boisées où les cerfs, les tigres et les éléphants abondent. Souvent il nous est arrivé de faire figurer sur notre table quelque cerf entamé par son royal ennemi. » Et plus tard il ajoutera : « Nous devons même l'avouer, le gros gibier que nous avons mangé dans ces parages était plus souvent abattu par le tigre que par nous-mêmes. Nous n'avions pas l'attirail nécessaire à des chasseurs de profession. Tout animal qui n'était pas tué sur le coup était perdu ; comment l'atteindre sans chiens, dans ces grands bois pleins de fourrés impénétrables et dont on ne voyait jamais la fin ? Notre voyage, en effet, se passa pour ainsi dire dans une seule et interminable forêt ; nous y sommes entrés dans le Cambodge et n'en sommes sortis qu'en mettant le pied sur la terre de Chine, dix-huit mois plus tard : Plaines, collines, montagnes étaient partout couvertes d'une végétation tropicale. »

Cependant l'approvisionnement se fait de plus en plus difficile. Le commandant de Lagrée, qui toujours paiera largement ses porteurs, n'a plus à certains moments de quoi ravitailler sa petite troupe. Ils en arrivent à se nourrir exclusivement de riz et de fruits ; ils essayent en vain d'imiter les indigènes qui mangent volontiers les œufs du caïman ; et Louis Delaporte, chef de gamelle, est donc



Notre voyage se passa pour ainsi dire dans une seule et interminable forêt. (Page 128.)

deux fois heureux quand il peut rapporter un paon ou, hasard rare, quelque gros poisson qui, coupé en tranches et séché au soleil, garnira le garde-manger pour plusieurs jours.

A mesure qu'ils s'approchent de Luang-Prabang, le fleuve s'élargit pour brusquement découvrir l'entrée du vaste bief autour duquel la cité s'étend mollement. A l'horizon se dresse une colline dominée par le haut stoûpa d'une pagode et aux flancs de laquelle grimpent une multitude de cases d'un rouge éclatant. Le long des berges une centaine de bateaux annoncent l'activité de la capitale laotienne.

La mission veut frapper l'imagination indigène par le bon ordre de son escorte et par la noble allure de ses officiers : Elle veut donner au Laos une haute idée de cette France dont il pourrait, plus tard, souhaiter la protection. Des caisses transportées à grand' peine sortent une fois encore les uniformes respectés ; et, pour faire la haie devant leurs chefs, Tagals et Annamites ont fourbi leurs armes et revêtu des costumes d'une blancheur éblouissante sur laquelle tranchent les grands cols bleus de nos matelots, et sur le ruban de leur chapeau brille en lettres d'or le mot « Mékong ». Mais les autorités, venues attendre au port Doudart de Lagrée et ses compagnons, semblent saisies d'inquiétude. La nationalité des arrivants est inconnue ; leur mission, dont le but scientifique échappe, a une apparence mystérieuse. Après une longue journée de pourparlers, le roi consent toutefois à les recevoir, et suivant le cérémonial fixé par de Lagrée : le roi se lèvera à leur arrivée ; il laissera entrer leur escorte jusque dans l'intérieur du palais, et les membres de la commission resteront assis pendant l'audience. Le programme fut exécuté de point en point ; mais la séance fut bientôt levée : il fallait compter sur le temps pour arriver à établir des rapports meilleurs.

Le temps marcha vite... Car dès les premiers jours, les explorateurs avaient gagné la confiance et l'amitié de leurs hôtes, du monde officiel même. Louis Delaporte pouvait lever des plans, mesurer au cordeau les principales rues de la ville, ses travaux n'excitaient plus la moindre défiance et le roi leur délivrait des passeports pour toute l'étendue de son territoire. Enfin chaque jour les princesses de la famille royale et les femmes des premiers mandarins ne dédaignaient pas de venir les voir travailler, acceptant sans se faire prier quelques-uns des objets de pacotille dont ils étaient munis. Les plus recherchés de ces cadeaux étaient les parfums ; mieux encore les savons de toilette. « Pour satisfaire à toutes les demandes, nous en étions arrivés à les débiter en tranches imperceptibles. Les belles Laotiennes étaient convaincues que ces savons avaient le secret de la blancheur de notre teint. »

Cet attachement si spontané du Laos et de son roi pour les membres de la mission fut plus durable encore qu'ils n'auraient osé l'espérer : Quand vingt ans après, Pavie, digne continuateur de Doudart de Lagrée et de ses compagnons, vint achever leur œuvre en unissant le Laos à la France, il trouva établie près du tombeau de Mouhot toute une petite colonie d'anciens porteurs de la mission du Mékong. Après la mort de de Lagrée ils étaient venus remettre au roi en dépôt des bagages à eux confiés par l'illustre explorateur, et le roi, en mémoire de de Lagrée et par reconnaissance pour les services que toute l'expédition lui avait rendus, avait permis à ces indigènes de s'établir sur une des terres voisines du tombeau de Mouhot. Il leur avait même donné toutes les rizières qu'ils pouvaient désirer pour les cultiver et pour assurer leur existence.

Mais le premier soin de Doudart de Lagrée en arrivant à Luang-Prabang avait été de faire élever un tombeau durable à



Le roi consent à les recevoir, et suivant le cérémonial fixé par de Lagrée (page 131.)

Mouhot, « le bon voyageur qui au Laos fit le premier aimer le nom français. » Il en avait chargé son jeune Enseigne qui, avec une pieuse sollicitude, et une grande simplicité de conception, érigea en briques, dans un cadre de verdure, le monument que devait restaurer plus tard Auguste Pavie.

Vers la fin de mai une grave question se pose : quel itinéraire adoptera-t-on pour aller plus avant dans le Nord ? Le problème est compliqué, des guerres civiles ravagent cette région en tous sens; au Yunnan, les mahométans révoltés mettent le pays au pillage ; au Nord, Birmans et Siamois se disputent une zone vassale et neutre. En outre, les explorateurs attendent toujours les passeports de la cour d'Ava qui doivent leur ouvrir l'accès des territoires birmans. Doudart de Lagrée, malgré tous les obstacles qu'il pressent, malgré les observations que peut lui faire son second, le lieutenant Garnier, se refuse à abandonner le cours du fleuve pour passer directement par le Yunnan : il veut s'attacher au strict accomplissement de sa mission : l'exploration du Mékong.

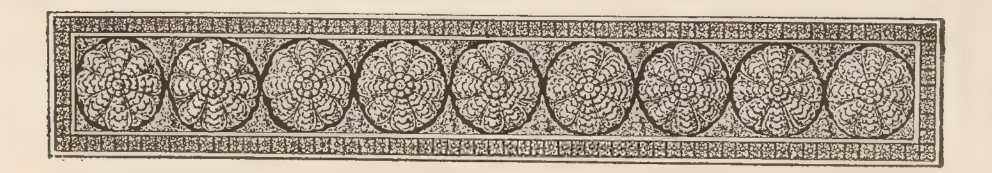
Louis Delaporte adresse de Luang-Prabang une lettre à sa famille qui trahit l'incertitude qui les étreint, mais aussi le profond et discipliné respect qu'il professe à l'égard de tous les plans de son chef.

« *Luang-Prabang, 24 mai 1867.*

« C'est une jolie petite ville d'une dizaine de mille habitants, très pittoresque avec ses nombreuses pagodes qui nous servent d'abri. Nous partons demain ; le roi nous fournit les moyens de transport pour remonter encore quinze jours. Là il nous faudra, pour avancer, la permission du roi de ce nouveau royaume qui ne dépend plus du Siam. On nous assure ici que nous n'obtiendrons

pas cette permission. Si nous l'obtenons, nous marcherons probablement par terre pendant quinze jours encore. Nous changerons alors encore une fois de pays, d'où de nouvelles difficultés. Si nous passons, nous arriverons peut-être à une partie du fleuve complètement déserte et impraticable, nous obliquerions alors à droite et tâcherions d'atteindre quelque rivière de Chine. Reviendrons-nous à Luang-Prabang ou essaierons-nous de revenir par le Tonkin ? Nous sommes réduits à seize personnes et à trente petites caisses. Nous marchons toujours pieds nus, gardant jusqu'au bout les souliers des circonstances exceptionnelles. Si notre voyage se continue sans revenir ici, il est à peu près sûr que vous resterez longtemps sans rien recevoir. Nous profitons pour envoyer ce courrier d'une dernière occasion que nous offre le roi. Si nous ne sommes pas revenus à Luang-Prabang dans six mois, le roi enverra à Bangkok nos caisses de cartes, plans, plantes, dessins, échantillons géologiques, etc., que nous retrouverons à Saïgon à notre arrivée. Nous laissons aussi quelques objets moins précieux que les habitants se partageront s'ils ne nous voient pas d'ici un an. Depuis trois jours, la population nous encombre apportant cocos, mangues, mangoustans, toutes espèces de fruits pour nous remercier des mille objets que nous avons distribués : vieux habits, vieux boutons, papier blanc, verroterie, clinquants... Si nous revenons ici, les habitants sont capables de nous porter en triomphe. Nous préférerions n'y pas revenir. »

Ces braves gens s'affublaient des redingotes et des pantalons qui ne pouvaient plus trouver place dans les caisses de la mission. Pendant les derniers jours, leur manie de travestissement était telle, que les explorateurs pouvaient avoir l'illusion d'un gai carnaval. Mais, de leur part, la gaîté de ces adieux n'était qu'apparente : l'avenir leur apparaissait sombre...



CHAPITRE VIII

Aux confins de la Chine.
Le Yunnan en guerre. — Mort du Commandant de Lagrée.
Fin de la mission du Mékong.

Les voyageurs vont vivre maintenant les jours les plus pénibles de l'exploration. Ils avaient jusqu'ici circulé librement grâce aux passeports de Bangkok ; mais à partir de Luang-Prabang ils se trouvent livrés à leurs propres forces et aux seules ressources de leur diplomatie qui sera souvent à rude épreuve. A mesure qu'ils remontent vers le Nord, ils se heurtent à des populations pleines de haine contre les Anglais dont elles redoutent le joug et en tout Européen elles croient voir un représentant de la race ennemie. Déjà à Xieng-Khong, dernière étape siamoise, le gouverneur tout en leur faisant bon accueil hésite à leur laisser franchir les frontières de la province. Il se refuse à leur fournir des moyens de transport pour gagner les pays birmans. De Lagrée est donc obligé d'annoncer sa venue prochaine au roi de Xieng-Tong, le prince laotien de qui relève l'État voisin, pour lui demander l'entrée dans son royaume et l'aide de ses gouverneurs. Il convient de ne pas

s'attarder, surtout en cette saison particulièrement pernicieuse avec ses alternatives de pluies et de soleil torride. Le Dr Thorel et Garnier sont frappés d'accès de fièvre accompagnés de délire et de vomissements. La marche en avant devient difficile. Le



Chez ces peuplades superstitieuses un blessé ou un malade est un objet de terreur. (Page 139.)

Mékong, plein de récifs et de tourbillons, n'est plus navigable ; il faut l'abandonner pour cheminer dans un pays d'une sauvagerie splendide mais affreusement raviné et où les ascensions sont très pénibles, malgré les bagages réduits au strict minimum. La chaleur écrasante les accable ; ils arrivent à Muong-Moun et la maladie continue de décimer leurs rangs. Louis Delaporte malgré son endurance doit s'aliter, les pieds couverts d'ulcérations que la boue et les morsures des sangsues ont encore envenimées. Il souffre au point de ne pouvoir monter à cheval :

seul le hamac lui reste tolérable. Or, pour ces populations superstitieuses et peu accessibles à la pitié, un blessé, un malade est considéré comme un présage de malheur. Notre jeune explorateur en fait la triste expérience ; certains jours, on ne peut lui obtenir l'accès de villages que sous la menace du revolver et des fusils.

Des mécomptes matériels viennent ajouter au découragement et à la dépression morale des voyageurs. L'absence de protection gouvernementale les livre sans défense à la cupidité et à la malhonnêteté birmanes. Dans ces contrées soumises aux usages chinois, il n'y a pas de système monétaire ; on échange une marchandise contre une autre ou contre des parcelles de lingots d'or. La mission a un lingot dont est chargé Louis Delaporte. Au fur et à mesure des besoins, il l'entame avec un couteau et les morceaux sont déposés sur la balance birmane, qui trop souvent manque de justesse...

Doudart de Lagrée reçoit enfin la permission de poursuivre sa route jusqu'au royaume de Xieng-Hong, état limitrophe du Yunnan. Ils parcourent à grand'peine une contrée toujours marécageuse, avec des porteurs avides et instables qui leur jouent les tours les plus pendables. Il faut à chaque halte renouveler ces porteurs et les chargements soulèvent d'interminables marchandages. Ils récriminent contre le poids, contre la composition des paquets. Un colis est abandonné parce qu'on y a attaché une paire de souliers, sous prétexte qu'il est malséant de porter près de la tête un objet destiné à loger les pieds. De jour en jour le lingot d'or diminue. Pour réduire les frais de locomotion chaque officier se charge de ses armes, abandonne le petit matelas qui jusqu'ici l'avait préservé la nuit du contact de la terre nue. Ils souffrent de la faim, et pour

se procurer quelques aliments de renfort, échangent « une redingote contre un poulet, un pantalon contre un canard, un gilet de flanelle contre un concombre ».

La situation pitoyable dans laquelle se débat la mission est admirablement rendue par Francis Garnier, l'un des plus résistants pendant cette période. « L'état de santé de l'expédition était déplorable ; nos dernières marches, au milieu des rizières, dont le sol détrempé exhalait des miasmes dangereux et recélait des myriades de sangsues, nous avaient ramené de forts accès de fièvre et des ulcères aux pieds qui retenaient couché la moitié de notre personnel. L'âpreté des habitants à exploiter notre situation, la mauvaise volonté des autorités locales, l'isolement, les souffrances physiques, — maintes raisons de douter de notre réussite — assombrissaient nos esprits et ébranlaient notre moral. La maladie nous frappait moins quand nous en étions victimes que lorsque nous assistions à ses progrès chez nos camarades. Nous écoutions silencieux et navrés les paroles délirantes de celui d'entre nous qui payait son tribut aux miasmes pernicieux de la jungle ; et n'osant interrompre son délire en action, nous nous contentions de le faire suivre par les hommes de l'escorte quand il allait vaguer au dehors. » (Garnier.)

On leur réclamait encore le théâtre de marionnettes de leurs Annamites dont la réputation les précédait presque partout ; mais les joyeux lazzis et les dialogues pleins d'entrain avaient fait leur temps ; il y avait plus de larmes que de rires dans les plaisanteries des poupées, et leurs propriétaires les brûlèrent bientôt pour n'être plus obligés de grimacer une gaîté absente.

La perspective de gagner enfin la Chine et d'y goûter un peu de bien-être leur était un puissant aiguillon : « Il y avait là, nous

disait-on, de larges routes pavées en pierres, des ponts en fer, des hôtelleries à toutes les étapes... L'idée de routes confortables nous faisait pâmer d'aise. » (Garnier.)

Mais avant d'arriver à Xieng-Tong une cruelle déception les attend. Le roi, qui les avait invités à passer par ses États, leur donne brusquement l'ordre de se présenter à lui. Il obéissait en cela aux avis des mandarins birmans. Le commandant de Lagrée quitte aussitôt le campement pour se rendre auprès de l'autocratique et défiant monarque. Il laisse derrière lui ses compagnons en proie à la fièvre et presque découragés. Faudra-t-il renoncer à aller plus loin ? Est-ce en vain que tant de fatigues et de souffrances ont été patiemment endurées dans l'espoir de donner quelques parcelles de gloire à la patrie ?... Une fois encore l'horizon s'éclaircit : leur chef a su contrebalancer l'influence birmane, et il leur donne l'ordre de venir le rejoindre. Ils se mettent en route et arrivent à Muong-You. Ici, à la cour, l'atmosphère est plus raffinée que dans les autres cours laotiennes. Le roi les reçut dans une grande salle où le jour ne pénétrait qu'au travers d'étroites fenêtres cachées par des tentures de soie. « C'était un adolescent à la figure distinguée et infiniment gracieuse. Il était vêtu de satin vert à fleurs rouges ; les feux des rubis qu'il portait aux oreilles éclairaient les soyeux reflets de son riche costume. Il était assis sur des coussins brodés d'or ; autour de lui étaient rangés dans une attitude respectueuse les mandarins du palais ; à ses pieds étaient disposés le sabre et les vases en or richement ciselés, indices de la dignité royale. » Le voyageurs s'assirent et on plaça devant chacun d'eux un plateau contenant les boîtes dont se servent les Laotiens pour enfermer les diverses compositions de la chique. Plateaux et boîtes étaient en argent repoussé. Ce luxe oriental les eût éblouis davantage si, aux ustensiles

indigènes, riches et de forme très décorative, n'étaient venus se joindre quelques objets européens, fort vulgaires à leurs yeux, mais prisés au Laos ; tels que des chapelets de bouteilles vides suspendues de la façon la plus apparente aux colonnes de la salle. »

Ils arrivent à Xieng-Tong à la fin de juillet et, sur leur route, ils aperçoivent dans de courtes échappées le Mékong charriant dans son écume des arbres énormes.

Le 7 octobre, après un séjour d'une semaine à Sieng-Hong, dont le roi toujours influencé par les Birmans veut s'opposer d'abord à leur passage, ils traversent sur un radeau le noble fleuve qu'ils ne devaient plus revoir et atteignent l'État voisin de la Chine. Et, à mesure qu'ils s'en approchent, grandit leur joie de revoir un pays civilisé. Des décors, des impressions nouvelles les attendent. C'est avec un vif plaisir qu'ils retrouvent des bancs, des chaises, des étagères, et ces mille ustensiles de la vie domestique qu'il leur avait fallu chaque jour s'ingénier à remplacer. Peu à peu, au lieu du riz ils rencontrent du maïs, puis des champs de pois, des pruniers, des pêchers, des poiriers. Les scènes champêtres auxquelles ils assistent évoquent les souvenirs de la patrie. Ils ne songent pas à regretter l'aspect pittoresque et les mœurs étranges des pays qu'ils ont laissés derrière eux. « Nous en sommes arrivés à ce point du voyage où le nouveau, pour nous, est ce qui ressemble le plus à l'Europe et à la France. »

Dans leur contentement ils oublient la guerre civile et religieuse, le choléra qui ravage en ce moment la partie de la Chine dans laquelle ils vont entrer : autant d'entraves cependant qui devront ralentir, ou peut-être empêcher, leur marche en avant. Laissant le Mékong à leur droite, ils se dirigent vers le Nord-Ouest

et le 18 octobre 1867, l'expédition fait son entrée en Chine, profondément émue et fière d'être les premiers Européens qui aient atteint le Céleste Empire sous cette latitude. Mais dans quel équipage... Épuisés par la fièvre, à peine vêtus, toujours pieds nus ; pourtant avec le prestige de la nation qu'ils représentent. Si les Chinois se jugent d'une race supérieure à la nôtre par l'ancienneté de leur civilisation, ils considèrent avec un mélange de curiosité et de crainte ces « Barbares d'Occident » qui ont fait en quelques siècles une si rapide et si complète évolution. L'étonnement que la vue de la mission provoque à chaque pas serait comique s'il ne devait pas souvent en compromettre la sécurité. A Sé-Mao, la première ville chinoise qu'ils rencontrent, un mandarin, malgré la sévère étiquette qui régit leurs moindres gestes, ne s'avise-t-il pas un jour de soulever le chapeau du commandant de Lagrée pour s'assurer de l'existence de ce troisième œil que les Européens possèdent, dit-on, derrière la tête, et à l'aide duquel ils découvrent les trésors cachés dans la terre... La réception du gouverneur est cordiale. Il met ses hôtes en garde contre les maladies, les voleurs, les mahométans, etc. C'est alors que l'interprète Alévy, prévenu des dangers qui allaient se multiplier, juge prudent de se retirer. Il est remplacé par un interprète connaissant à peine la langue : nouveau sujet de graves préoccupations pour Doudart de Lagrée. Les voyageurs repartent, et après de longues courses sur des hauteurs arides, ils aperçoivent à leurs pieds la ville de Tong-Haï. La courtoisie des autorités semble croître à mesure qu'ils avancent dans l'Empire chinois ; à Tong-Haï, comme à Xen-Kiang, les mandarins en grande tenue viennent les attendre aux portes de la ville : soldats et porteurs de bannières forment la haie sur leur passage. Mais la foule, d'une curiosité toujours

méfiante, est ici particulièrement brutale et elle met la vie de Delaporte en danger : tandis qu'installé au pied d'un arbre il veut peindre un joli lac, il se voit tout à coup environné de curieux si avides de se rapprocher de lui que des rixes éclatent, puis des luttes sanglantes. Des combattants sont projetés sur la pente rapide qui s'étend aux pieds du dessinateur ; celui-ci, menacé par les plus hardis, essaye de les intimider avec son revolver ; il ne doit son salut qu'à l'intervention de ses compagnons de Carné et Joubert qui, avec toutes les peines du monde, parviennent à le dégager de cette bande furieuse.

Les explorateurs continuent leur route ; bientôt d'un col élevé, au milieu d'un panorama splendide, ils auront une échappée sur le Yunnan ; le froid sévit, la neige tombe, et ils sont peu vêtus. Les pauvres Annamites, gelés, refusent tout service. Ces dures journées compteront parmi les plus terribles du voyage. A chaque nouvelle étape ils apprennent les progrès de l'armée mahométane ; sur toute la plaine, des cercueils posés sur le sol attendent une sépulture, tandis que dans maints endroits des têtes humaines se dressent à l'extrémité des bambous. Et depuis quelque temps de nouvelles difficultés viennent s'ajouter aux autres. La mission est dans l'incertitude du nouvel itinéraire à adopter... Ils ont déjà exploré le Mékong sur plus de deux mille kilomètres et constaté son peu de navigabilité. Vont-ils continuer à le remonter jusqu'à ses très lointaines sources, dans une contrée au climat rigoureux, aux populations farouchement hostiles, le Tibet, pour aboutir à de problématiques résultats géographiques ?... Doudart de Lagrée cette fois se refuse à le tenter, plein de sagesse et aussi d'une remarquable prescience économique qui le pousse à abandonner désormais le Mékong pour s'efforcer d'atteindre à



Menacé par les plus hardis, il essaye de les intimider avec son révolver. (Page 144.)

travers le Yunnan le Song-Cai, le grand fleuve du Tonkin, et d'établir par cette nouvelle artère les moyens de communication tant recherchés entre la Chine et la Cochinchine. Ce renoncement volontaire au but de leur exploration n'est pas admis sans regret ni même sans opposition par ses collaborateurs, en particulier par Garnier. Louis Delaporte explique simplement à ses parents la cause de leur désillusion, mais on le sent déjà gagné par les projets du chef aimé.

« *Yunnan, 6 janvier 1868.*

« Je vous écrivais, il y a plus de deux mois, en quittant la première ville chinoise que nous avons rencontrée pour nous rendre à Yunnan. Nous avions à traverser un pays ruiné par les dernières guerres civiles et désolé en ce moment même par de nombreuses bandes de soldats et de voleurs. Nous avons été plusieurs fois témoins de leurs méfaits ; il va sans dire que notre nombre, nos armes, notre réputation nous ont tenus à l'abri de leurs attaques : soldats et brigands étant d'une lâcheté parfaite. Les dangers que nous avions à courir dans les villes ont une tout autre cause : la curiosité des Chinois était telle que rien ne pouvait les arrêter, portes, fenêtres, murailles même. Ils démolissaient tout pour venir jusqu'à nous. Les mandarins nous donnaient partout pour nous garder des soldats qui n'y pouvaient réussir. Dans plusieurs villes la population, furieuse de se voir mettre à la porte des pagodes où nous logions, s'en vengeait en lançant dans notre cour une grêle de pierres. Il est même arrivé une fois que la colère des habitants se joignant à certains griefs précédents contre les soldats qui nous gardaient, nous avons eu à supporter pendant plus de dix jours

un véritable siège. Les portes étaient défoncées, les Chinois montaient les uns sur les autres, arrivaient en foule par les toits qui sont plats et bas. Nos soldats se décidèrent à faire usage de leurs longues lances ; nous-mêmes, armés de fusils et de revolvers, nous avançâmes dans une attitude formidable. Et, grâce à un renfort de soldats, nous pûmes nous débarrasser de nos acharnés et défiants visiteurs. Mais le pays est infesté de brigands qui se livrent au pillage. A Yunnan, où nous sommes depuis douze jours, nos excellentes relations avec les autorités civiles et militaires nous mettent à l'abri du danger. La province est tombée en grande partie aux mains des musulmans ; pour les éviter nous avons été obligés de faire de grands détours qui ont allongé notre route.

« Nous avons rencontré ici deux missionnaires qui nous voient partir à regret. Nous fîmes la connaissance de l'un d'eux d'une façon assez pittoresque : je revenais un jour d'une promenade solitaire, et pour atteindre mon campement j'avais été amené à traverser à cheval, sur une branche trop mince et mal équilibrée, un large torrent impétueux et profond. Mon émotion avait été grande... Arrivé enfin de l'autre côté du torrent, j'aperçois à une certaine distance un missionnaire qui me crie : « Vous n'aviez rien à craindre, vous auriez pu tomber : je vous avais donné l'absolution... »

« Nous allons donc quitter Yunnan et après dix-neuf mois de voyage nous lancer encore vers l'inconnu. Voyez Yunnan sur une carte de Chine : tout près de cette ville passe le grand fleuve Bleu ou Yang-Tse-Kiang. Nous allons d'abord le rejoindre en faisant un grand détour vers l'Est pour éviter les révoltés. Arrivés au fleuve, qui semble complètement inconnu dans cette région, nous le remonterons jusqu'à un endroit où il se divise, dit-on, en deux bras. De là nous ferons une trentaine de lieues vers l'Ouest ;



Sur toute la plaine des cercueils posés sur le sol attendent une sépulture. (Page 144.)

et une fois entrés en relation avec les musulmans, nous continuerons notre route à l'Ouest ou au Nord-Ouest autant que nous le pourrons. Si tout va bien et que le moral de nos hommes se conserve passable, nous espérons faire une centaine de lieues dans cette dernière direction. Le trajet doit nous conduire tout près de la frontière du Tibet et nous permettre de voir encore une fois notre grand fleuve de Cochinchine, le Mékong, que nous avons quitté deux cents lieues plus bas et qui, d'après tous les renseignements, doit se trouver encore très large à cette latitude, courant au Nord, parallèlement [illegible] ; les deux fleuves séparés par une étroite ch [illegible]

« Tel qu' [illegible] fique et semble extraordinaire [illegible] r, d'autant plus que le Laos a très mauvaise répu[illegible]ait encore bien plus beau si nous pouvions atteindre un point élevé du Mékong ou au moins avoir des données certaines sur ce fleuve, ce qui résoudrait un grand et important problème géographique. De plus, et pour moi, je l'apprécierais beaucoup, nous aurions la satisfaction de voir de près ces Tibétains si peu connus et qui, même ici, assez près d'eux, donnent lieu à une foule de fables et de récits merveilleux. Mais un pareil résultat est bien difficile à atteindre : pour moi qui suis en ce moment, grâce au climat, débarrassé en partie de mes fièvres et d'autres misères, mon désir serait d'aller de l'avant ; mais nous ne sommes pas tous dans le même état ; notre chef est déprimé physiquement et doit avoir la tête bien solide pour combiner, diriger, faire de la politique avec les différentes autorités du pays, passer par-dessus les mille lenteurs, faire tomber les obstacles insurmontables... Notre escorte perd courage ; certains sont incapables de nous suivre plus longtemps. Si nous allons

aussi loin que nous le désirons, — ce qui peut fort bien arriver, — nous ne pouvons pas compter sur moins de cinq mois pour aller et venir de Tchéou-Fou. De là à Shang-Haï, deux mois. Les lettres que nous écrivons vont mettre fort longtemps pour arriver en France ; elles vont passer par Pékin que le vice-roi du Yunnan informe de notre arrivée, et où nous sommes obligés d'écrire nous-mêmes pour expliquer notre passage sur le territoire des musulmans révoltés. Car les lettres de Chine dont nous sommes porteurs nous ont jusqu'à présent valu partout une réception excessivement honorable et nous devons éviter de mécontenter la Chine par où nous repasserons à notre retour. Maintenant, chers parents, ne vous attendez pas à des lettres avant notre retour à Saïgon. Mais je vous assure que si ce n'était la peine d'être privé pendant si longtemps de la vue et même des nouvelles de ma famille, je ne me considérerais comme à plaindre en aucune façon.

« *P.-S.* — Le vice-roi du Yunnan désirant savoir ce que nous faisions ici, le P. Fenoul, missionnaire, lui avait dit que nous écrivions tout ce que nous voyions et, qu'à notre retour en France, nous le ferions imprimer avec de belles images. Désirant paraître dans le grand livre, il vint nous faire visite et exposa sa noble ambition. J'allai aussitôt chez lui. Il fut très longtemps à trouver la pose qui lui seyait le mieux ; puis exprima sa reconnaissance par force gâteaux et politesses. »

Après avoir visité le Yunnan, fait une enquête sérieuse sur ses richesses souterraines aussi bien qu'agricoles, repéré le 20 novembre le Ho-ti-Kiang, rivière principale d'où sort le Song-Caï, Doudart de Lagrée veut tenter avec ses plus vaillants collaborateurs une dernière reconnaissance du Mékong. Mais auparavant,



Aspect du fleuve Bleu en aval de Koui-Tchéou-Fou.

à Tong-Tchouen, la mission se séparera afin que les malades puissent regagner en ligne droite Tuchéou-Fou (sur le Yang-Tse-Kiang) où ils seront rejoints vers la fin d'avril par leurs compagnons ; et de là, Shang-Haï.

Celui qui combinait tous ces plans avec un sens si sûr et un si grand souci de la vie de son personnel, devait être le premier à succomber. En effet, Doudart de Lagrée, miné par une laryngite chronique et par une dysenterie qui pendant dix-huit mois l'a affaibli sans trêve, est atteint pendant le parcours de Lin-Ngam à Tong-Tchouen d'une très douloureuse tumeur au foie. C'est à travers des montagnes à roches rouges et désolées, battues par un vent glacial, que l'expédition convoie dans un palanquin son chef vers l'ultime étape. Jusqu'à la fin il dirige le départ des braves qui doivent lui succéder dans sa tâche et, avec une magnifique énergie, essaye de leur cacher son agonie. De Tong-Tchouen il envoie, en effet, Louis Delaporte et quelques-uns de ses compagnons faire à sa place la reconnaissance qu'il avait projetée pour essayer de retrouver le Mékong. Et eux le quittent sans inquiétude sérieuse.

Cette reconnaissance fut extrêmement pénible. La route à suivre était une succession de montées atteignant souvent trois mille mètres, et de descentes à pic par des sentiers glissants couverts de neige. Il fallait pourtant se hâter. Il leur arriva de marcher pendant onze jours consécutifs presque sans arrêt. Ils franchirent différentes lignes de partage des eaux, firent la connaissance du Kin-Cha-Kiang, du Ya-Long-Kiang et traversèrent plusieurs fois le fleuve Bleu. Chemin faisant un jésuite, le P. Leguilcher, avait voulu les dissuader de continuer. Mais, devant leur volonté d'obéir aux ordres de leur chef, il s'était décidé à les accompagner

pour les aider et pour leur servir d'interprète. Au cours de leur excursion, Louis Delaporte écrit une de ses dernières lettres.

« Partis de Tong-Tchouen le 30 janvier, nous sommes arrivés après un mois d'une marche rapide et souvent très pénible à la ville de Tali (marquée sur la carte) ; cette ville est située sur la rive d'un beau lac, dans un admirable site au pied de hautes montagnes ; elle est la capitale du territoire actuellement possédé par les musulmans révoltés et n'est qu'à quatre jours du Mékong que nous désirions tant revoir. Le roi de Tali nous envoya le jour de notre arrivée des mandarins chargés de nous souhaiter la bienvenue et de nous offrir une audience royale. Nous nous félicitions déjà de la bonne réception qui allait nous être faite, lorsque le lendemain matin, revirement complet : on profère des menaces contre les Européens venus sans doute dans le but d'étudier le pays pour le prendre plus tard. Par ailleurs nous avions puni d'un soufflet l'insolence d'un soldat qui avait arraché la coiffure de l'un des nôtres. Le sultan nous donna l'ordre d'évacuer et en même temps il disait au P. Leguilcher : « Qu'ils se hâtent de s'en retourner. Ils ont pu dessiner mes montagnes et mesurer la profondeur de mes eaux, ils ne parviendront pas à les conquérir. Ne sais-tu pas qu'il y a quelques jours j'ai fait mettre à mort trois Malais ? » Et le Père, connaissant ces musulmans barbares et perfides, ne nous cachait pas son inquiétude. Nous passâmes une nuit pénible au chevet de nos lits, armes à la ceinture, entendant les menaces de la foule, qu'accompagnèrent aux premières lueurs du jour les gestes les plus significatifs... Nos têtes devaient-elles aller rejoindre celles des trois Malais, pour sécher aussi sur les poteaux du marché, comme nous en avions été maintes fois menacés ?



DOUDART DE LAGRÉE. « *Il était un chef.* » (Page 159.)

Cependant notre renom d'Européens et nos lettres officielles nous ont protégés. Nous avons quitté Tali et nous allons revenir chez les vrais Chinois. »

C'est seulement au retour de cette excursion qu'ils apprennent la mort de leur admirable chef.

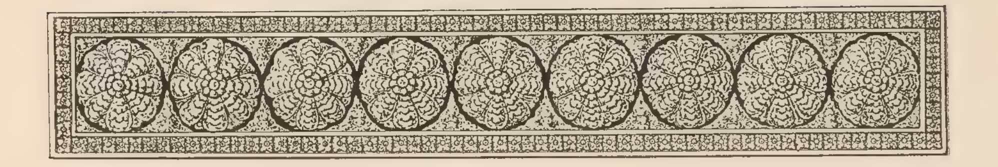
« Une affreuse nouvelle nous attendait qui nous plonge dans la plus grande douleur : Notre commandant, que nous avions laissé déjà gravement atteint, avait succombé à une maladie de foie dont il souffrait depuis longtemps. A tous les points de vue cette perte est irréparable. C'était un homme d'une bonté rare et d'une grande valeur. Il s'était acquis notre affection à tous, Français et indigènes. Sa sollicitude constante n'avait cessé de veiller sur chacun de nous, tandis que sa fermeté inébranlable avait réussi à faire plier les plus grandes résistances et à nous conduire là où tant d'autres auraient échoué. Il était un chef. Dans l'état déplorable du pays que nous venons de traverser nous n'avons pu laisser les restes de notre malheureux commandant derrière nous, exposés à une profanation presque certaine avec les ravages que les musulmans, les rebelles, les sauvages ou les Chinois eux-mêmes ne manqueront pas d'exercer dans le pays. M. Francis Garnier qui a pris la direction de la mission s'est décidé à les transporter à Saïgon. »

Le 7 avril on exhuma le corps de Doudart de Lagrée qui pendant l'absence de ses compagnons avait été déposé dans un tombeau par les soins du Dr Joubert ; et l'expédition, à bout de forces, quitta Tong-Tchouen pour prendre le chemin du retour. Jusqu'à Siu-Tchéou-Fou le trajet fut d'autant plus pénible que les cercueils chinois sont d'un poids énorme. Mais à partir de Siu-Tchéou-Fou, au confluent du fleuve Bleu et du Min-Kiang, le

voyage jusqu'au bout devait se faire par eau. Ils traversèrent Tchoung-Kin-Fou, Fou-Tchéou, villes importantes, et à Hankéou quittèrent la lourde jonque sur laquelle ils venaient de parcourir plus de onze cents kilomètres.

Deux jours après ils étaient en rade de Shang-Haï.

Un accueil enthousiaste et émouvant attendait à Saïgon la mission encadrant le corps de son chef (29 juin 1868). Les autorités locales, les colons, fêtèrent, pleins d'une respectueuse admiration, la petite troupe hâve et épuisée des explorateurs. Ils sentaient obscurément que ceux-là, par deux années de souffrances et d'efforts, venaient de jeter les fondements de la grande Indochine. Mais eux, les voyageurs, profondément émus, ne pouvaient à ce moment que pleurer celui qui les avait menés à l'honneur, et au fond de leur cœur ils faisaient à sa mémoire l'hommage de l'accueil dont ils étaient l'objet.



CHAPITRE IX

Vers les splendeurs d'Angkor.
La seconde mission 1873.

Après avoir vécu les heures d'épopée de la mission du Mékong Delaporte est renvoyé en France où, malgré la douce atmosphère du pays natal, il sent vite venir la nostalgie des grandes et belles choses qu'il n'a fait qu'entrevoir. Angkor, la « Cité merveilleuse », l'attire, et il voudrait la faire connaître autrement que par des dessins ; il voudrait rapporter des pièces originales et des moulages des morceaux d'architecture les plus remarquables, afin de reconstituer des ensembles. Vaste projet si l'on considère l'état de délabrement de ces ruines et l'envahissement de la végétation qui les enveloppe.

Mais la réalisation de ce rêve ne peut qu'être lointaine. Il lui faut d'abord travailler activement avec Francis Garnier à la publication officielle de leur récit de voyage ; publication qui paraîtra dans le *Tour du Monde* sous le nom de « Mission du Mékong » (1).

(1) Cette publication fut faite sous les auspices du Ministère de la Marine.

A la relation même de l'exploration, faite par Francis Garnier — sauf quelques chapitres signés par Louis Delaporte pendant la maladie et les absences de son compagnon — sont joints de très beaux atlas in-folio où son crayon alerte fait revivre, non seulement toutes les scènes de la vie quotidienne de la mission, les paysages, les tableaux de mœurs, mais encore et surtout quelques-unes des fameuses ruines khmères. Avec une exactitude remarquable, il en multiplie les plans, les coupes, les vues d'ensemble et de détail, en tente d'admirables et hardies reconstitutions.

Or nous sommes arrivés à l'année 1870. La guerre vient d'éclater et elle fait taire toutes autres préoccupations. Louis Delaporte, lieutenant de vaisseau et chevalier de la Légion d'honneur depuis son retour de Cochinchine, est chargé de la surveillance de nos côtes dans le Nord. Il est distingué par ses chefs, et avant trente ans. en 1872, il reçoit la croix d'officier de la Légion d'honneur. Aussitôt la guerre terminée il avait repris ses travaux de publication.

Cependant les cœurs sont assombris par la défaite. et notre prestige national est amoindri. Nos vaillants officiers ont hâte de prendre une revanche dans le domaine colonial.

Le commandant de Lagrée et ses compagnons avaient reconnu l'impossibilité de se rendre de Saïgon en Chine en suivant le Mékong, mais tout faisait supposer que le Yang-Tse-Kiang pourrait être ce trait d'union entre l'Indochine et la Chine.

Delaporte, grâce à l'aide financière de la Société de Géographie, demande à aller établir scientifiquement la navigation du grand fleuve tonkinois, le Son-Cai, de son delta jusqu'au Yunnan. Il est nommé en 1873 chef de l'exploration au Tonkin. En même temps il caresse le projet de se rendre aux ruines khmères pour y



Louis Delaporte
(Lieutenant de Vaisseau)

recueillir la moisson archéologique rêvée. Il obtient cette seconde mission des ministères de la Marine et des Beaux-Arts.

En quittant la France et en arrivant en Cochinchine, il devra laisser passer la saison des pluies avant d'entreprendre l'expédition du Tonkin. Cette période est malsaine, mais il en peut disposer et il l'emploiera à aller aux ruines.

Pour collaborateurs on lui adjoint un personnel formé en grande partie d'hommes jeunes, distingués, officiers ou civils, déjà familiarisés avec les colonies, et tous volontaires. Il gardera, dans la suite, avec eux les meilleures relations de camaraderie. Ils sont au nombre de cinq : Bouillet, brillant polytechnicien, ingénieur hydrographe, et qui est déjà, et restera toute sa vie, un ami profondément estimé et aimé ; le Dr Harmand, futur ambassadeur au Japon ; le Dr Julien, délégué du Muséum ; M. Ratte, ingénieur civil ; enfin M. Faraut, conducteur des Ponts et Chaussées au Cambodge, dont l'intelligente et dévouée collaboration lui sera toujours extrêmement précieuse.

Malgré ce personnel d'élite, malgré les encouragements de la métropole et de la colonie, la tâche sera rude. Sans parler du climat, des marais infestés de moustiques, des difficultés extrêmes que leur imposeront la lutte contre la végétation et le transport des pièces recueillies, ils auront encore le souci constant de se hâter, car il faudra être revenus au jour fixé pour le départ vers le Tonkin.

Loin de pouvoir vivre de la vie des coloniaux qui, pendant les heures accablantes du jour fuient le soleil, ils travailleront sans relâche sous peine de ne pas arriver au but. D'autre part les ouvriers indigènes seront inexpérimentés, et leurs chefs aussi, quand il s'agira de prendre des moulages ; enfin leurs moyens

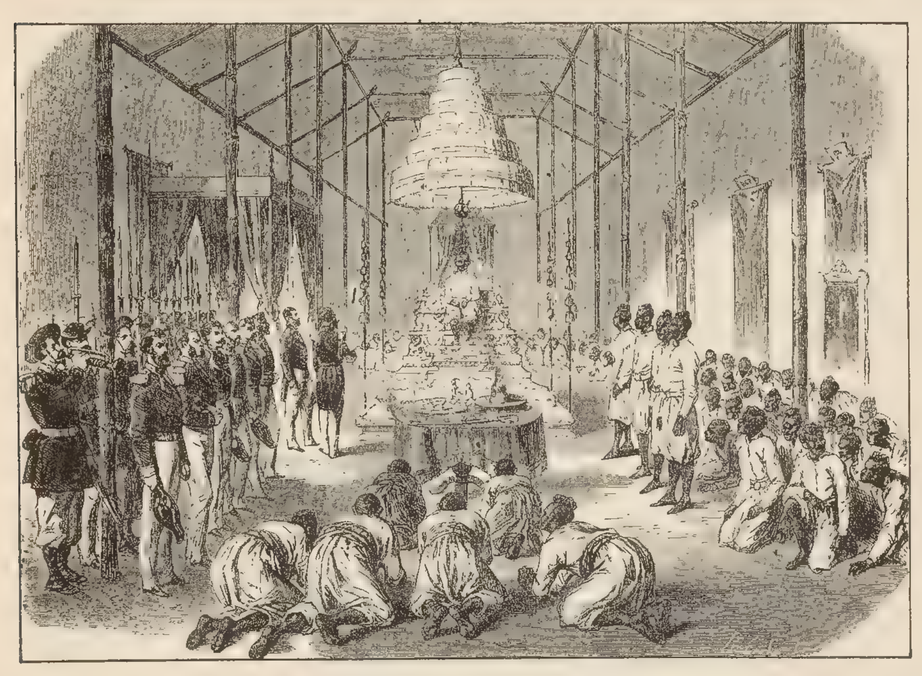
d'investigation sont encore bien rudimentaires : que de tâtonnements, de longues et pénibles manipulations avec des appareils photographiques encore bien imparfaits, dépourvus du chargement et de la pose rapide des modèles actuels. Il fallait alors préparer soi-même les plaques au collodion ; mettre au point, la tête emprisonnée sous une étoffe noire qui absorbait trop bien les rayons du soleil.

Le 18 mai 1873, notre jeune officier dit encore adieu à la France et, à son arrivée à Saïgon qu'il avait quitté cinq ans auparavant, il a la surprise de trouver cette ville prodigieusement développée, avec ses rues maintenant ombreuses, avec ses riches et spacieuses demeures, ses élégants bâtiments administratifs et surtout ses docks prospères. On sent déjà en la capitale de la Cochinchine le germe de la puissante métropole coloniale actuelle. Il y arrive plein de confiance. « J'ai vu l'amiral et dîné avec lui ; il a le plus grand désir de me voir réussir. La saison n'étant pas encore favorable pour le Tonkin je ne m'y rendrai pas avant deux mois et demi. D'ici là, j'organise le voyage d'Angkor ; nous partirons le plus tôt possible. J'ai retrouvé ici beaucoup d'amis. Plusieurs volontaires se sont déjà présentés pour nous accompagner. Tout le monde me dit : « Vous êtes bien heureux. »

Le 23 juillet une canonnière, *La Javeline*, et une chaloupe à vapeur embarquent avec Delaporte et ses compagnons, cinquante hommes d'équipage, « le matériel ordinaire de campagne, tous les instruments nécessaires pour dégager les monuments, faire des fouilles, transporter de lourds fardeaux, estamper et mouler les inscriptions et les sculptures ».

Il va aborder l'immense cité des ruines par Préah-Khan, centre d'où il sait pouvoir convoyer par eau jusqu'au Grand Lac et Saïgon les sculptures les plus lourdes.

Dès son entrée au Cambodge, sa mission lui est facilitée auprès du roi Norodom par le représentant de la France, Moura, et par Aymonier (1) qui administrait alors la colonie. Et Norodom, reconnaissant des présents que lui a apportés de France le jeune explora-



Le roi Norodom, dans une audience solennelle, promet tout son appui au jeune explorateur. (Page 165.)

teur, le reçoit dans une audience solennelle où il lui promet tout son appui.

Pnom-Penh a suivi l'exemple de Saïgon.

Depuis dix ans qu'elle est devenue la capitale du Cambodge, le siège de la résidence royale et celui du protectorat français,

(1) Aymonier se distinguera plus tard par de remarquables dons linguistiques qui le rendront maître d'une partie de l'histoire khmère.

Pnom-Penh a pris une extension remarquable et présente même déjà un caractère presque européen. Une notable partie des cases en bambou ont été remplacées par des maisons en briques construites des deniers de Norodom et louées par lui à ses sujets. La résidence royale est à elle seule une cité. Dans son enceinte logent plusieurs milliers de femmes, toutes attachées au service du roi. C'est le quartier du harem interdit aux profanes.

Après un court arrêt dans cette ville, la mission se dirige vers la région du Grand Lac. A Compong-Thom elle se sépare en deux groupes ; l'un s'avance avec M. Bouillet sur le Tonlé-Sap, tandis que l'autre traverse les marais en chars à buffles pour gagner les ruines. « Nous coupons en ligne droite à travers les hautes herbes dans plusieurs pieds d'eau. Les buffles qui traînent nos véhicules sont là dans leur élément favori. C'est plaisir de les voir barboter dans la vase, parfois jusqu'à mi-corps, puis, au plus épais du fourré, écarter les joncs avec leurs longues cornes arquées et, le cou tendu, reniflant avec bruit comme pour s'exciter à l'effort, se frayer victorieusement un passage. Une rivière vient-elle leur barrer le chemin, les guides halent d'une rive à l'autre les véhicules et aussi les buffles d'attelage qui attachés derrière les chars nagent sans péril à leur suite. » Hommes et bêtes sortent enfin du marécage et prennent pied sur la terre ferme. Puis ils poursuivent lentement leur marche sous le couvert de la grande forêt. Delaporte rencontre, comme au cours de son premier voyage, une multitude de singes qui viennent gambader autour d'eux. Les uns, les Sennopithèques, au poil sombre avec une longue queue blanche ; d'autres, plus petits, aux couleurs bizarres, avec tête noire et longue barbe blanche allant d'une oreille à l'autre. Ce spectacle n'est pas nouveau pour lui mais lui semble



Les buffles sont là dans leur élément favori. (Page 166.)

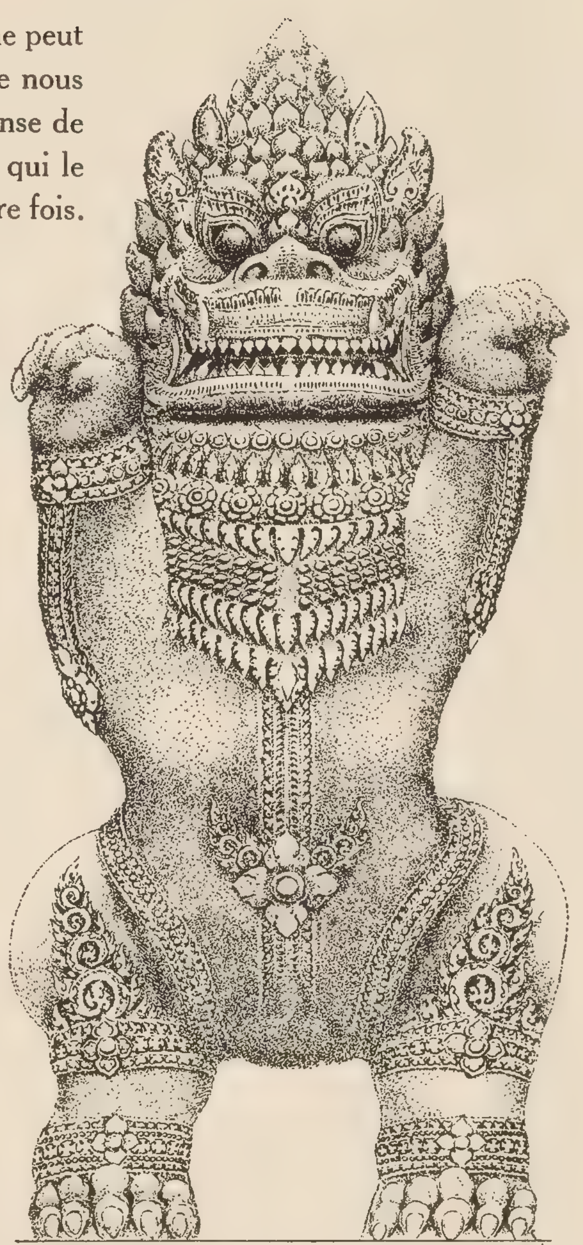


Les buffles d'attelage, attachés par derrière les chars, nagent à leur suite. (Page 166.)

toujours très amusant. Il ne peut se garder, par ailleurs, de nous conter encore la vie intense de la zone qu'il parcourt et qui le charme comme la première fois.

« La végétation qui obstruait le cours du fleuve, le Stung, était couverte de myriades d'insectes, quelquefois même de serpents qui se laissaient tomber avec les feuilles et les fleurs. Pour peu que la canonnière frôlât au passage un de ces rameaux, le pont était immédiatement jonché de bêtes et de plantes, si bien que nos naturalistes pouvaient, sans plus de dérangement, herboriser à souhait et enrichir leurs collections entomologiques.

« Combien parmi nos savants paieraient cher une moisson aussi facile...



Lion dressé. — Terrasse orientale de Préah-Khan.

« Les échassiers n'abondent plus ici comme sur les bords du Grand Lac ; à peine voyons-nous encore des hérons, des ibis et des aigrettes ; quelques oiseaux pêcheurs se tiennent dans les endroits les plus calmes ou plongent dans l'onde autour de nous. »

Après Compong-Thom ils gagnent Stung-Treng et, laissant alors leur chaloupe sous la garde de l'équipage, ils vont s'acheminer vers les ruines au travers de marais, de forêts, de rizières inondées. Le soir ils font halte près de quelque mare afin que leurs bêtes — bœufs et éléphants — puissent se désaltérer. Ils couchent à la belle étoile, chacun veillant à son tour, et entretenant les feux qui éloignent les bêtes féroces, comme autrefois pendant le grand voyage. « A notre cinquième journée de marche, nous sommes arrêtés par une sorte de chaussée de quelques mètres de hauteur, et devant nous se dresse un bouquet de borassus, ces grands palmiers avant-garde des lieux habités ou tout au moins d'anciens centres de civilisation. Nous touchons en effet aux ruines de Ponteay-Préahkhan. A cinq cents mètres de là, l'horizon s'entr'ouvre brusquement et nous apercevons, en travers d'une large nappe d'eau, un pont massif que flanquent des rangées fuyantes d'immenses cariatides. Puis un amas de constructions étincellent magnifiquement sous les feux de l'ardent soleil, tandis qu'autour de nous, dans l'ombre projetée par les bambous, gisent pêle-mêle des pierres brisées, des statues, des stèles, des colonnes, des monstres à demi enfouis dans les herbes. Nous nous engageons sur la chaussée et mes compagnons, pour qui ce spectacle est tout nouveau, ne peuvent retenir des cris d'admiration. »

Cependant les explorateurs se mettent aussitôt au travail et, pour mieux comprendre le plan général, ils rayonnent dans toute la région au grand effroi de leurs guides qui toujours tentaient de



Dans les ruines de Ponteay-Préahkhan. (Page 170.)



La partie la plus difficile de leur tâche fut l'enlèvement, puis le transport des pièces. (Page 175).

les détourner des ruines « hantées » en leur contant maintes légendes terrifiantes.

Or des ennemis véritables, plus terribles à leurs yeux que ceux des légendes, ralentissaient leurs travaux, les obligeaient à une surveillance incessante. Dans ces ruines l'affluence des serpents était telle qu'ils ne pouvaient s'y aventurer qu'à la suite d'une avant-garde d'indigènes chargés de mettre en fuite ces dangereux reptiles. M. Bouillet qui comme ingénieur avait mission de lever des plans, de diriger les dessinateurs, en rencontrait jusque dans les coins les plus obscurs. Il aperçut un jour deux énormes pythons, l'un suspendu à la voûte, l'autre enlaçant des statues brisées.

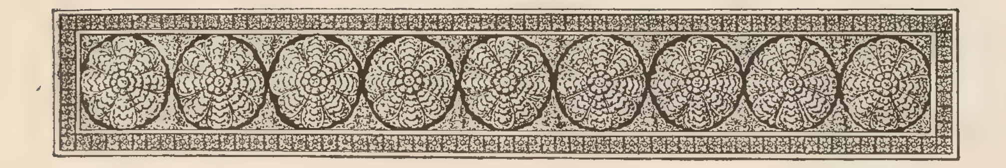
Par ailleurs l'eau qui se répandait dans les excavations les contraignait parfois d'arrêter leurs recherches ; les chauves-souris leur étaient une autre gêne. A la lumière des torches elles s'envolaient laissant derrière elles une odeur insupportable et une couche de guano qui depuis des siècles remplissait l'intérieur des obscures galeries et en interceptait l'accès. Mais la partie la plus difficile, la plus délicate de leur tâche fut l'enlèvement, puis le transport des pièces, souvent très volumineuses. Fort heureusement, à quelques kilomètres des ruines, passe un affluent de la rivière Stung. Ce cours d'eau leur fut un précieux auxiliaire. Voici au reste de quelle façon, avec l'aide des indigènes que les mandarins leur avaient donnés, il était procédé au déménagement des trouvailles archéologiques : « Notre escouade d'hommes au nombre d'une centaine environ, cambodgiens et sauvages, était employée d'abord à dégager, par des abatis, l'accès des ruines. L'objet une fois déterré on commençait à le soulever à l'aide de palans fixés aux arbres. Nous construisions ensuite par-dessous, avec des traverses formées de troncs et de branches d'arbres, des espèces de cadres

sur lesquels la masse de pierre était solidement assujettie par des lianes. Nos hommes hissaient ces châssis sur leurs épaules ou dans des chars, et le cortège s'ébranlait lentement à travers l'épaisse végétation ; une quinzaine de bûcherons le précédaient, frayant le passage avec le grand couteau cambodgien.

« Les taons nous étaient ici des ennemis redoutables. Nos conducteurs se contentaient de les écraser silencieusement au fur et à mesure qu'ils sentaient leurs piqûres ; mais nos bœufs, moins patients, dévorés souvent jusqu'au sang, entraient alors dans des accès de rage folle qui se traduisaient par des courses à fond de train contre les arbres, les rochers et les chars voisins. Aussi avions-nous à chaque instant de grosses avaries à réparer, trop heureux lorsque ces accidents n'entraînaient pas la perte de quelque pierre particulièrement précieuse. Nous arrivions ainsi auprès du torrent et nous construisions de grands radeaux avec des bambous qu'il fallait aller chercher assez loin ; les petites pirogues du pays, à peine capables de supporter le poids de trois ou quatre hommes, ne pouvaient nous servir de véhicules. On y plaçait les sculptures, et quand les eaux devenaient assez hautes les radeaux commençaient à descendre au milieu des rochers et des rapides. »



Quand les eaux devenaient assez hautes, les radeaux commençaient à descendre au milieu des rochers et des rapides. (Page 176.)



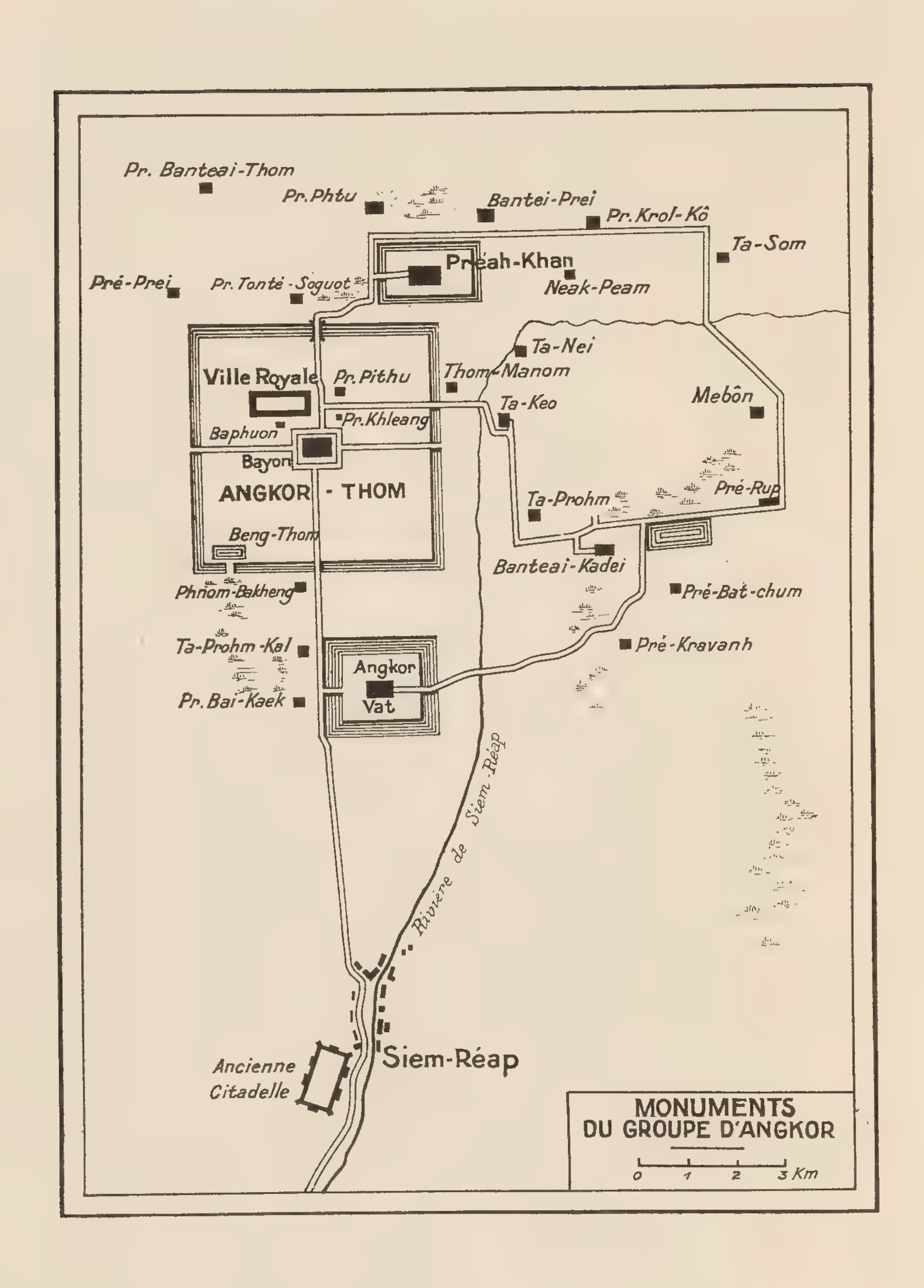
CHAPITRE X

PREMIÈRE TENTATIVE D'UNE RÉSURRECTION D'ANGKOR.

Malgré sa hâte d'atteindre Angkor dont il espère rapporter un si précieux butin, Louis Delaporte veut d'abord avoir une vue d'ensemble des ruines environnantes : Beng-Méléa, Pnom-Bok, Siem-Réap. Mais tel est l'état de délabrement de ces grandioses groupements d'édifices, « tout y branle et y craque si fort » qu'il y a péril à les visiter et ce fut à grand'peine que les travailleurs parvinrent à recueillir, parmi ces débris, les fragments auxquels ils tenaient le plus.

De Siem-Réap, leurs travaux terminés, ils s'acheminent vers une zone de marécages fétides où ils souffrent des premières atteintes de la fièvre, et où seuls les animaux s'aventurent en cette saison ; rencontres toujours à redouter vu les faibles moyens dont ils disposent pour se défendre.

« Littéralement épuisés nous nous laissions un jour traîner paresseusement dans nos chars quand, soudain, à la sortie d'un épais fourré, un bruit de souffles puissants arrête court notre équipage. Hommes et bêtes demeurent glacés d'effroi en apercevant les têtes menaçantes d'une troupe de buffles sauvages qui nous regar-


Pr. Banteai-Thom
Pr. Phtu
Bantei-Prei
Pr. Krol-Kô
Ta-Som
Préah-Khan
Neak-Peam
Pré-Prei
Pr. Tonté-Soguot
Ta-Nei
Ville Royale
Pr. Pithu
Thom-Manom
Mebôn
Ta-Keo
Pr. Khleang
Baphuon
Bayon
ANGKOR - THOM
Ta-Prohm
Pré-Rup
Beng-Thom
Banteai-Kadei
Phnom-Bakheng
Pré-Bat-chum
Ta-Prohm-Kal
Pré-Kravanh
Angkor
Vat
Pr. Bai-Kaek
Rivière de Siem-Réap
Siem-Réap
Ancienne
Citadelle
MONUMENTS
DU GROUPE D'ANGKOR
0 1 2 3 Km

daient fixement tout prêts à fondre sur nous. Nous épaulâmes vite nos fusils, mais déjà nos conducteurs s'étaient jetés en bas de leurs chars et avaient détourné les bœufs en les poussant dans les broussailles. En un clin d'œil toute notre caravane disparut au milieu du fourré. Nous n'étions pas équipés de manière à donner la chasse à ces terribles animaux. »

Quelques efforts encore et, dans le cadre grandiose qui les entoure, ils aperçoivent Angkor-Thom, dépouillée de sa splendeur d'antan et mystérieuse dans l'amoncellement de ses ruines. Là, où naguère la pompe religieuse s'alliait à la fastuosité d'une puissante cour orientale, règne un morne silence. Seuls, les bas-reliefs épargnés par le temps évoqueront sous la plume de Louis Delaporte et plus tard par les moulages de son musée, le prestigieux passé.

« Les figurations sculpturales des monuments nous ont donné une idée de la magnificence des princes khmers dans leurs sorties solennelles. Des cavaliers armés de lances ouvraient la marche du cortège au son d'une musique guerrière ; les gongs résonnaient sous les coups de mimes qui les frappaient en dansant. Les trompettes, les trompes mêlaient leurs accords au roulement des tambours. Venaient ensuite les archers coiffés de casques figurant becs d'aigles, gueules de singes, masques diaboliques ; puis les fantassins revêtus d'armures avec la double épée, la lance à deux, trois ou six pointes, le trident et la scie dentelée.

« Derrière ces cohortes guerrières s'avançaient plusieurs centaines de femmes : celles-ci le front ceint d'un diadème, celles-là portant une large coiffure entremêlée de lys et de feuillages ; pour vêtement, l'écharpe de soie avec la jupe frangée ou la ceinture retombant en riches plis brodés. Elles étalaient à l'envi leurs

bijoux : pendants d'oreilles, colliers, bracelets, anneaux enlacés comme des lianes autour des chevilles. Elles portaient des vases en métal où brûlaient des parfums ; elles agitaient des éventails, des chasse-mouches et déployaient au vent des oriflammes éclatants.

« La file se continuait par le groupe des magistrats assis gravement sur leurs palanquins dorés ou argentés. Plus loin, la reine et ses suivantes, les unes assises sur des chars au timon relevé en forme de cobra à trois gueules, les autres étendues mollement dans des litières à l'ombre de petits toits à étages richement ornés. Le fastueux cortège s'allongeait encore de la procession des dignitaires du palais portant sur des plateaux les vases précieux, insignes de la puissance royale, et des statues des dieux en or massif incrusté de pierreries.

« Enfin apparaissait le roi debout sur un éléphant gigantesque ; il tenait à la main le préa-khan ou glaive sacré des souverains khmers. Autour du prince se pressaient des porteurs de dais et d'immenses parasols parsemés de fleurs. Puis venaient des éléphants aux défenses dorées, aux colliers surchargés d'anneaux et de clochettes, chacun d'eux monté par un groupe de guerriers. De nombreux cavaliers fermaient le défilé. Le cortège cheminait pompeusement par les grandes avenues plantées de palmiers ; il franchissait les portes triomphales, les ponts bordés de géants, et se déployait d'un temple à l'autre entre les interminables nagas (serpents) des balustrades ou les longues files de stèles alignées. Parfois le roi s'arrêtait sous un belvédère pour voir lutter les athlètes ou pour assister à des courses de pirogues et à des joutes sur l'eau. D'autres fois le cortège faisait halte auprès d'un embarcadère, le prince et sa suite montaient sur de longues barques figurant des

dragons chimériques. Les pagayeurs les faisaient glisser sur la surface du lac ; on allait ainsi cueillir le lotus sacré ; puis la troupe, chargée de fleurs et d'offrandes, se prosternait aux pieds des statues et accomplissait les rites religieux dans les sanctuaires qui s'élevaient au milieu des eaux. »

A peine installée à Angkor-Thom la mission s'efforce de dégager de la gangue sylvestre le temple de Bayon, œuvre magistrale par ses vastes proportions et sa conception originale. Situé au milieu de l'enceinte, il la domine de sa structure puissante, somptueusement décorée, qui évoque par chacune de ses tours les quatre faces de Brahma.

En choisissant le Bayon comme premier emplacement de ses travaux de fouilles, l'explorateur n'obéit pas seulement à un souci d'esthétique, mais aussi au désir de préserver de la disparition définitive des restes imminemment périssables. Le Baphuon excepté, aucun monument n'a eu autant à souffrir de l'étreinte végétale. « La flore capricieuse qui y pénètre de toutes parts a produit, en certains endroits, des effets singuliers. Dans une galerie, des racines de banians après avoir renversé les piliers, ont pris leur place et ce sont elles qui étançonnent aujourd'hui la voûte. Le bâtiment principal, dont la chute entraînera la destruction presque entière de l'édifice, est dans un état déplorable. D'énormes lézardes y bâillent d'un air menaçant. Il nous semble à tout moment que d'immenses agrégations, déjà fort éloignées de la position normale, vont achever de perdre leur équilibre et que l'anéantissement définitif de ce chef-d'œuvre d'architecture va s'accomplir sous nos yeux, si ce n'est sur nos têtes. Les pluies diluviennes, les tempêtes accélèrent encore le travail dévastateur de la végétation.

« Une nuit, pendant un ouragan terrible qui emportait pièce à pièce la case où nous étions campés, nous entendîmes un grand fracas. Le lendemain à la place d'une tour que nous avions admirée la veille, nous ne trouvâmes plus qu'un monceau de décombres. Aussi mettions-nous tous nos soins à recueillir par la photographie, par le dessin, par le relevé exact de toutes les parties dont il était possible de reconnaître la forme primitive, les éléments d'une restitution propre à conserver le souvenir de ce magnifique monument vénéré jadis comme la plus belle métropole religieuse du Cambodge brahmique. »

L'homme semble s'être allié à la nature pour anéantir cette œuvre admirable. De la longue rivalité entre le royaume du Cambodge et celui du Champa, de la sauvage invasion siamoise, le Bayon a subi les contre-coups successifs à travers les siècles. Les bas-reliefs illustrent dans leur primitive brutalité les moyens de destruction alors en usage dans une ville assiégée et pillée. L'éléphant y joue le rôle d'un redoutable et inconscient auxiliaire, ébranlant les assises les plus solides, jetant à bas statues et sculptures. Enfin l'or et les pierres précieuses répandus à profusion dans le temple par les fidèles ont tenté la cupidité des voleurs.

« Le Bayon, dit Louis Delaporte qui le reconstitue par la pensée, est une construction féerique. Nulle part ailleurs cet art qui étonne les yeux tout en les charmant ne se montre d'une manière plus frappante. Malgré l'immense proportion et la surabondance des accessoires décoratifs, il demeure correct et harmonieux. Même ces faces épaisses, peu attirantes, prennent naturellement la courbure de la construction et se marient sans effort à l'ensemble architectural. Faites pour être vues de loin, elles ont un air de force et de sérénité qui a sa noblesse. »

Après s'être efforcée d'endiguer momentanément autour du Bayon la croissance dévastatrice de la forêt, la mission quitte Angkor-Thom, emportant de nombreux moulages, des plans, des statues, des fragments de bas-reliefs ; et le jeune officier, après une seconde et courte visite à Préah-Khan, va terminer son exploration en allant étudier les merveilles d'Angkor-Vat, la Pagode royale, le mieux conservé de tous les monuments khmers et le seul dont on embrasse aujourd'hui l'ensemble d'un seul coup d'œil ». Ce temple aux lignes harmonieuses, érigé en l'honneur de Vishnu « le génie grand roi », évoque avec ses cinq tours élancées le mont Méru aux cinq pics, centre du monde, soutien du ciel et paradis d'Indra, selon le mythe hindou.



Divinité emportée dans les airs par le roi Serpent. (Angkor-Vat.)

Confiant en partie à ses compagnons la direction des travaux de déblaiement, il fera œuvre d'archéologue dans ce Parthénon cambodgien. Quel plaisir infini pour lui de scruter le long des galeries silencieuses les magnifiques pages de grès qui retracent — sculptés par le ciseau khmer — les principaux épisodes guerriers du *Râmâyana* (1), d'y voir se dérouler les scènes de cette



Rhéon, roi des diables.

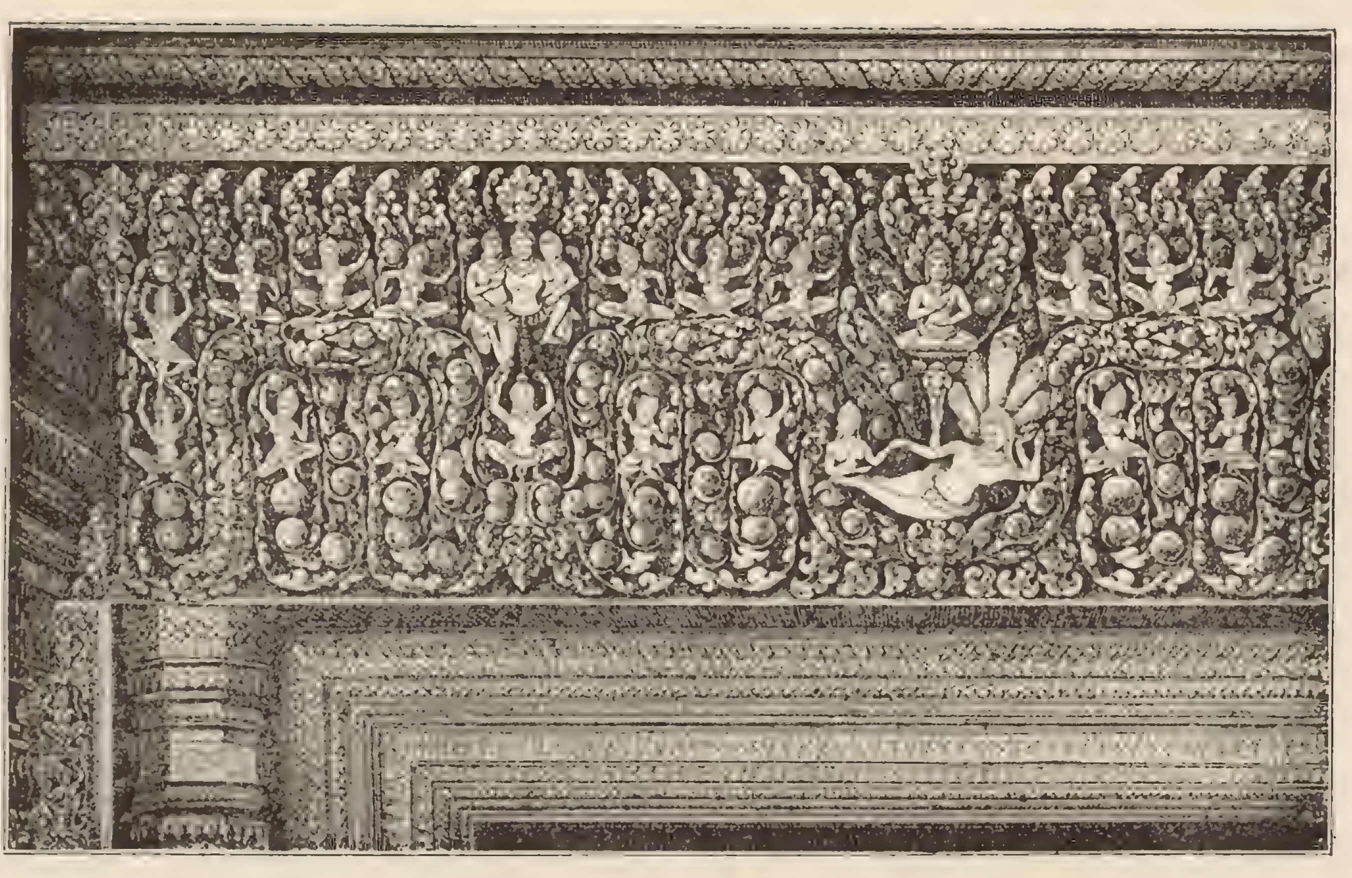
(1) Râmâyana : poème épique hindou, écrit vers le IIe siècle avant notre ère par Vâlmîki, « le saint ermite de la montagne ».

mythologie hindoue, si curieuse par le fantastique de ses fables et par son monde de géants et de monstres, qui aident les dieux dans leurs aventures. Ainsi la porte principale d'Angkor-Vat fait revivre le septième chant du poème, le chant du combat. De ces bas-reliefs ressort une expression de vie brutale, et de luttes farouches si âpres qu'il en est saisi d'admiration :



Une mêlée, bas-relief du Musée khmer. (Angkor-Vat.)

« L'armée des singes, auxiliaires du héros Râma, est aux prises avec les yakshas ou démons. Les guerriers enchevêtrés les uns dans les autres combattent avec fureur. La lutte est indescriptible. La rage se trahit sur le visage des quadrumanes : les uns assomment leurs ennemis à coups de massue, les autres ouvrent leurs terribles mâchoires, les mordent et les mettent en pièces : « Broyés sous la force de ces poings qui écrasent comme le choc de la foudre, les chefs Yakshas tombent, pareils à de grands arbres terrassés et cassés par le vent *(Râmâyana)*. » Ailleurs c'est



Fragment d'une porte d'Angkor-Vat

Vichnou lui-même qui prend part à la mêlée. Son garouda l'emporte d'un vol rapide et dans un élan superbe, l'oiseau-femme renverse coursiers et géants.

« Enfin, dans la partie sud-est du temple, c'est le barattement de la mer de Lait, le symbole hindou de l'éternelle aspiration humaine vers l'immortalité, et le philtre merveilleux qui la lui procurera. Selon le *Râmâyana* cette ambroisie doit naître du barattement de la mer de Lait aromatisée par toutes les simples de la forêt. Une montagne sert de baratte, le serpent Vasuki est la corde motrice : « On voit d'abord le monstre dans la mer au milieu d'une foule d'autres serpents, de poissons, de crocodiles, d'amphibies, tous étudiés dans leurs plus minutieux détails ; puis le voilà autour du mont Mérou que Vichnou, sous forme de tortue, soutient sur son dos pour l'empêcher de tomber jusqu'au fond de la mer. Les démons prennent le naga par la tête ; les dieux, par la queue ; leurs efforts contraires font tourner le mont et de la mer de Lait ainsi barattée sort Amriti, liqueur de l'immortalité. »

Mais tandis que l'heureux explorateur admire cette incroyable richesse d'ornementation sculpturale, qu'il fait un choix parmi les pièces à mouler et qu'il surveille l'embarquement des pierres à destination de France, il sent peu à peu ses forces l'abandonner. Son robuste tempérament a été mis à une trop grande épreuve par la saison mauvaise et par les fatigues incessantes. Il est gravement malade.

Sur ces entrefaites lui arrive l'ordre de regagner de suite Saïgon. Les plans, en effet, sont modifiés ; l'animosité annamite nécessite une intervention armée qui est confiée à Francis Garnier. Devant la mauvaise foi des Tonkinois il ne peut plus être question de remonter le Sonk-Cai et de faire dans le Tonkin l'expédition

toute pacifique dont avait été chargé Delaporte en quittant la France. D'ailleurs son état de santé le mettrait actuellement dans l'impossibilité de la tenter.

En partant il écrit à sa famille :

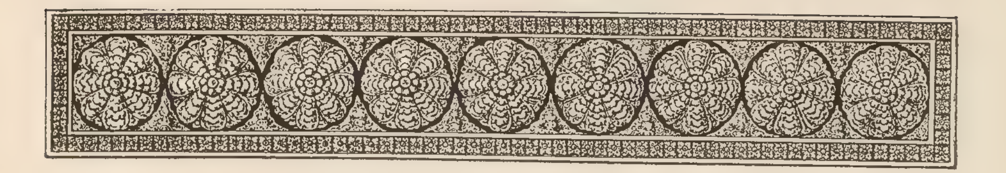
« Lors de ma dernière lettre d'Angkor, le personnel de la mission et les indigènes mêmes commençaient à être éprouvés par diverses maladies. En quelques jours le mal fit de rapides progrès. Brusquement nous recevions, par une dépêche du gouverneur, l'ordre de rallier Saïgon de suite. Nous prîmes seulement le temps de charger nos pièces sur des barques et nous gagnâmes notre canonnière. Une de nos barques coula malheureusement, chargée de grosses pierres faisant partie du groupe des géants d'Angkor (1).

« Nous voici donc en route et il était temps. Nous avons fait tout ce que nous pouvions faire ; plusieurs de nous sont sérieusement atteints. Pour moi, une maladie de foie s'est déclarée inopinément et j'étais couché et très affaibli lorsqu'est arrivé l'ordre de quitter Angkor. »

Revenu à Saïgon, la Faculté lui ordonne un prompt retour en France ; il s'y résigne, et si amaigri et changé, qu'après son débarquement des amis se refusaient à le reconnaître. Mais si sa santé avait cruellement souffert, la moisson de documents et de souvenirs qu'il rapportait était propre à alimenter ses travaux futurs.

---

(1) Le chargement fut longtemps tenu pour perdu jusqu'au jour où il fut retiré de la boue du Grand Lac qui l'avait enseveli.



CHAPITRE XI

Le Musée khmer. — La dernière mission en Indochine.

Louis Delaporte obligé de rallier précipitamment la *Javeline* n'avait pu rapporter à bord de sa canonnière qu'une partie des antiquités recueillies ; d'autres avaient suivi à la remorque, mais non sans accidents, souffrant de la rapidité des torrents ou de la superstition des indigènes qui parfois abandonnaient les radeaux. Les étapes avaient été nombreuses. Enfin après trois mois d'attente à Saïgon, il fut possible d'amarrer bon nombre de colis à bord d'un transport de l'État qui appareillait pour Toulon. A l'arrivée à Paris de ce premier envoi, Delaporte avait espéré que

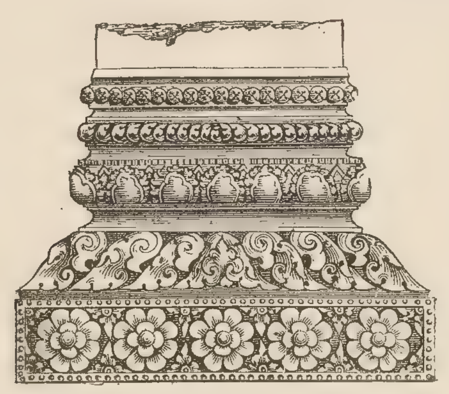


Tête de Bouddha
(Ponteay-Préahkhan.)

ses sculptures seraient aussitôt mises au jour et qu'à la curiosité des visiteurs viendrait se joindre un peu de l'enthousiasme qui l'avait soutenu pendant sa rude mission. Mais il ne rencontra d'abord que de l'indifférence. Et pendant plusieurs semaines les caisses, toujours fermées, restèrent échouées dans la cour du Louvre. A l'intérieur on ne pouvait les abriter : la place était prise par l'archéologie égyptienne, et d'ailleurs cet art qui venait de si loin, dont jusqu'ici on n'avait pas eu la moindre notion, pouvait-il être un grand art ? On proposa au jeune explorateur une vaste salle dans le palais de Compiègne, la salle des Gardes au rez-de-chaussée du pavillon central ; il se résigna à l'accepter, avec le vif regret d'être éloigné de Paris mais aussi avec l'espoir que cette installation ne serait que temporaire ; et il déploya pour l'organiser une grande activité, un goût délicat et sûr, au dire de certains artistes de valeur qui l'aidèrent alors de leurs encouragements et qui jugeaient déjà qu'ils avaient devant les yeux des œuvres conçues et exécutées par des travailleurs de génie.



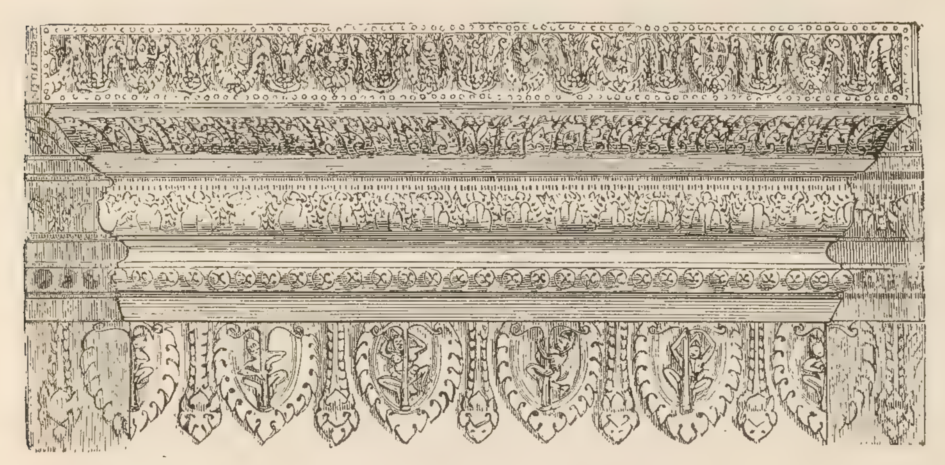
Frise du temple de Méléa.



Base de pilier (temple de Préahkhan).

Aux visites officielles — les membres de la Société de Géographie y furent reçus en août 1875 — succédèrent celles de la Presse, vite conquise par l'intérêt

si vivant des bas-reliefs. A côté des riantes scènes domestiques et des mêlées farouches, la « Mort du roi des singes » apparaît comme un « chef-d'œuvre de composition, de malice et de verve, cachant quelque profonde allégorie politique, religieuse ou morale ». Les



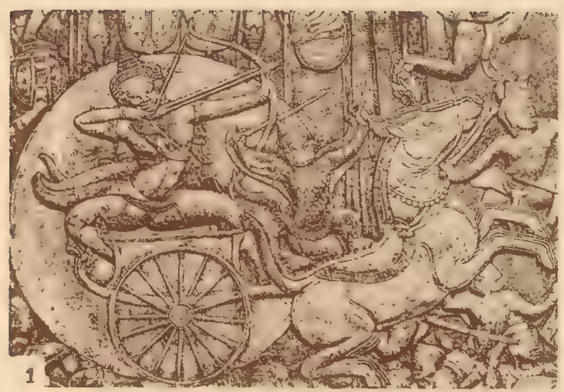
Moulure d'entablement du temple de Préahkhan.

divines Apsaras qui se déroulent en théories légères le long des murs du nouveau musée sont « même dans leurs attitudes hiératiques et étranges, ravissantes de grâce et de modelé ». Et près de ces visions d'un charme délicat, combien mystérieuses aussi apparaissent certaines statues du Bouddha, ou certains vestiges de quelque divinité brahmanique. Mutilées et rongées par le temps, ces figures, empreintes d'une gravité surnaturelle, reflètent la sérénité d'une pensée purifiée, ennoblie par l'extase religieuse. Enfin quelle merveilleuse floraison décorative ! « Il y a dans cette œuvre, écrivait-on déjà en 1875, un grand honneur pour la France et pour l'intrépide officier.... » qui, ajouterons-nous, s'est efforcé, malgré de si faibles moyens, d'arracher à l'étreinte destructive de la

forêt ces trésors inconnus et de les révéler au monde des savants et des artistes. Aussi par un juste retour des choses, en 1878, le jeune explorateur devait recevoir sa meilleure récompense. L'Exposition universelle reconstituait d'après les moulages et les sculptures du musée khmer, la « *Chaussée des Géants* » ; et la collection de Compiègne était transférée de Compiègne à Paris au Trocadéro, à la suite du musée de « sculpture comparée ». L'art khmer est à l'honneur à côté des antiques civilisations égyptienne et chinoise : le rêve de Louis Delaporte est réalisé.

Maintenant qu'il sait le public français apte à s'initier aux beautés d'Angkor, le jeune voyageur désireux de lui faire mieux connaître le pays dont elles sont issues, écrit un remarquable ouvrage sur sa mission en 1873 : *Le Voyage au Cambodge*. Si, pour un lecteur actuel et informé, le livre n'a plus maintenant le même attrait de nouveauté, si on y trouve quelques lacunes et quelques points historiques controversés — l'auteur d'ailleurs répétait à toute occasion qu'il n'était pas un savant, qu'il n'avait jamais fait de recherches historiques ni chronologiques — ce travail n'en reste pas moins surprenant lorsqu'on se remémore l'absence totale de documents et même de rudiments scientifiques que l'on avait sur ce sujet à cette époque. Une vive lumière sur Angkor et sa civilisation jaillit de cette relation alerte et colorée. Les incidents de l'expédition, narrés avec une charmante simplicité et le plus souvent illustrés par lui-même, accompagnent les données scientifiques un peu arides et les plans d'une valeur toute technique publiés pour la première fois.

L'Indochine, qui avait orienté la vie intellectuelle de Louis Delaporte, orienta aussi le bonheur intime et profond de sa vie. A son retour de la mission aux ruines khmères et pendant son











1. Bas relief Angkor-Vat
2. Tête de Balustrade (Angkor-Vat)
3. Statue de Bouddha (Temple de Ponteay Préah-Khan)
4. Mort du Roi des Singes. Bas relief (Angkor-Vat)
5. Détail de galerie (Angkor-Vat)

séjour à Paris, le Dr Thorel, son excellent camarade de la mission du Mékong, le présentait à une famille amie. Quelque temps après, en 1876, le jeune officier se mariait. Il promettait de renoncer aux campagnes lointaines. Le moment venu, il prendra sa retraite comme lieutenant de vaisseau ; son ambition sera désormais de goûter les joies de la famille en continuant son œuvre archéologique.

Mais bientôt, et au fur et à mesure qu'il travaille, il se convainc de l'insuffisance de ses documents. Il en souffre sans le dire et il est deviné. Et, sans qu'il s'en doute, le Dr Thorel est consulté sur l'opportunité d'un troisième voyage en Cochinchine. Le docteur comprend les douloureuses préoccupations qu'éveille une semblable éventualité ; il sait aussi la volonté de ne pas entraver par un égoïsme inquiet la réalisation d'un rêve qui, pour celui qui l'a fait, contribuerait grandement au bonheur de sa vie. Après réflexion il donne son consentement : la santé de l'explorateur est bien remise ; il pourra profiter cette fois de la bonne saison et surtout le désir de revenir sain et sauf auprès de sa femme et de ses jeunes enfants lui conseillera là-bas la plus grande prudence.

Sur sa demande Louis Delaporte est chargé d'une seconde mission aux ruines d'Angkor. C'est à la Société académique indochinoise, dont il est membre depuis sa fondation, qu'il s'est adressé pour obtenir les subsides qui lui seront nécessaires.

Ce qui frappe dans cette expédition, c'est sa brièveté — 3 octobre 1881 au 15 février 1882 — et l'abondance des matériaux recueillis : but qui n'a pu être atteint que grâce à sa très minutieuse préparation. Delaporte a longuement compulsé cartes et plans pour déterminer les points des ruines les plus utiles à visiter et les possibilités d'y parvenir rapidement. Il n'entendait plus

subordonner son choix des sculptures aux moyens de transport, mais à leur valeur. Plus que jamais il sent la nécessité de s'entourer de collaborateurs actifs, dévoués, et déjà initiés à ses méthodes de travail. Il emmènera le fidèle Laederich qui lui a prêté un si précieux concours dans la mise au net des documents de 1873, et le mouleur Ghilardi avec son plâtre — il n'y en avait pas de bon en Cochinchine. — L'aide de M. Faraut l'attend encore au Cambodge. Celui-ci, depuis ses travaux de 1873, a fait dans une bonzerie un séjour d'un an qui l'a mis à même de mieux pénétrer la civilisation khmère. Peu de personnel indigène ; un matériel réduit au strict nécessaire, permettant aux membres de la mission de circuler facilement et d'embrasser ainsi un vaste champ d'investigation.

Il s'embarque sur le *Shamrock* le 3 octobre 1881 et, par une singulière coïncidence, avec le nouveau gouverneur de la Cochinchine, Le Myre de Villers. Pendant la traversée il lui expose ses plans et de suite comprend qu'il trouvera auprès de lui toute l'aide, tout l'appui moral qu'il pourra souhaiter, en même temps que toutes les facilités matérielles. Le Myre de Villers, homme d'une activité et d'une énergie rares, applaudit toujours aux belles initiatives, ne séparant pas le développement économique de l'Indochine de son redressement intellectuel. Avant d'être grand administrateur il a appartenu au corps de la marine et sa sympathie pour son « jeune camarade », comme il l'appelle, est vite empreinte d'une affectueuse sollicitude.

Louis Delaporte va donc, pour la troisième fois, vers ces ruines qui lui cachent encore tant de mystères. La température y est plus favorable qu'en 1873, mais les moyens d'investigation sont aussi rudimentaires qu'alors, les transports aussi difficiles,



ANGKOR-VAT. — DÉTAIL DE L'ENTRÉE PRINCIPALE
(Musée du Trocadéro)

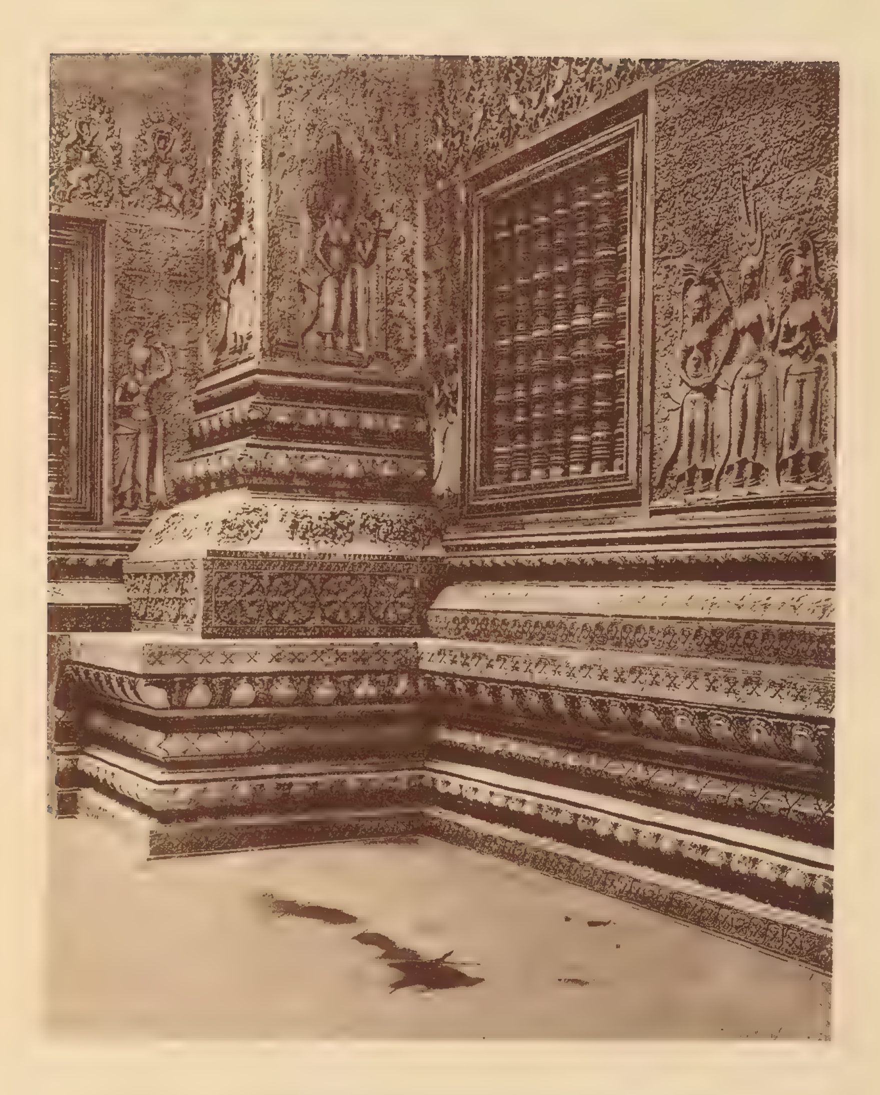
et la végétation aussi envahissante recouvre ensembles et détails que, souvent en vain, le crayon, les appareils photographiques, les moulages cherchent à déchiffrer et à reproduire. Avec ses compagnons il travaille sans relâche pendant quelques semaines ; mais, une fois encore, le climat, les difficultés, le surmenage triomphent de son énergie. Brusquement la fièvre l'abat et il ne peut plus supporter la quinine... et le jeune médecin qui l'assiste, plein de dévouement mais un peu inexpérimenté, n'ose lui faire des piqûres. On n'en faisait guère d'ailleurs à cette époque. Tandis que le mal non combattu s'aggrave et menace de le terrasser ; que les rayons d'un soleil implacable, se glissant par les plus étroites fissures, lui font subir une véritable torture, le jeune officier attend sur les bords du Mékong, dans un campement de fortune, la canonnière qui doit l'emmener à Saïgon et qui ne vient pas.

Elle arriva enfin ; et, presque mourant, il fut transporté à l'hôpital puis au palais du gouverneur qui, joignant aux soins les plus attentifs le réconfort de son amicale bonté, contribua dans une large mesure à lui sauver la vie. Sa famille lui en garda pour toujours une profonde reconnaissance. A peine en convalescence et le jour même où les journaux, en France, annonçaient sa mort, Delaporte envoyait à sa femme ce télégramme : « Fièvre coupée ; je pars. »

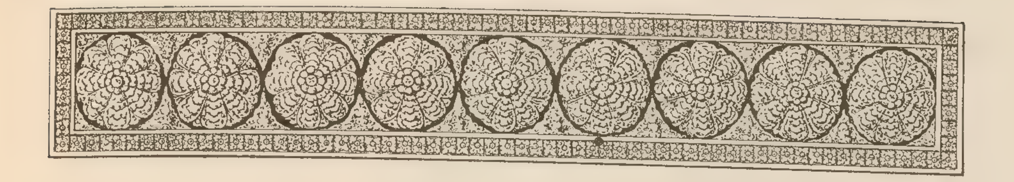
Mais avant de quitter Saïgon il avait pu adresser à la Société académique indochinoise ce bulletin sur le succès de la mission et le sort de son chef : « Trois d'entre nous, MM. Faraut, Tille et moi, avons été obligés de céder à la maladie ; les autres continuent vaillamment la lutte. Les résultats de la mission sont aussi intéressants qu'inattendus : photographies, moulages, un petit nombre de pièces originales d'une grande valeur. Cette fois j'ai pu explorer

l'admirable temple d'Angkor-Vat. J'y ai découvert dans les parties élevées des chefs-d'œuvre khmers en bas-reliefs, jadis brillamment dorés. J'ai étudié tous les sujets représentés sur les frontons et sur les encadrements et j'ai constaté qu'ils étaient consacrés aux exploits de Râma et Vichnou. A Angkor-Thom nous avons visité de nouveaux monuments. J'ai fait dégager et fouiller les terrasses de l'ancien palais des rois khmers. A la date du 10 janvier les travaux entrepris par nous continuent activement, conformément à mes instructions. »

Il partit donc dès que son médecin le lui permit et arriva à Paris le 15 février. Après de longs mois de séparation et les angoisses des derniers jours, quelle ne fut pas la joie du retour pour lui et pour les siens! Au bonheur vint se joindre l'heureuse influence du printemps qui, cette année-là, fut particulièrement précoce. La convalescence fut si rapide que quelques mois plus tard il pouvait faire des ascensions dans la montagne. Mais pendant de longues années encore, bien qu'ayant recouvré toutes ses forces, il sera repris souvent de fièvres et d'autres malaises pénibles, surtout aux époques des grandes chaleurs.



ANGKOR-VAT. — Détail du monument
(Musée du Trocadéro)



CHAPITRE XII

La nomination de Louis Delaporte comme conservateur du musée indochinois du Trocadéro en 1882 marqua la fin, non pas de son activité — car jamais peut-être il n'en déploya autant au point de vue intellectuel que dans les années qui suivirent — mais de sa carrière d'explorateur. Désormais l'état de sa santé lui interdit tout retour en Extrême-Orient. Il doit se borner à susciter des missions de sculpteurs, d'architectes, qui munis de ses instructions, iront quérir pour lui dans les ruines d'Angkor les documents qui lui manquent pour son musée et pour sa publication future. Ce sont MM. Raffegeaud, Fournereau, Urbain Basset, le fidèle Laederich ; et il s'assurera toujours le concours si efficace de MM. Faraut au Cambodge. Avec les documents précieux qui lui sont rapportés il emploiera les longues années qui lui restent à vivre à mieux mettre en lumière les beautés de l'art khmer.

Tout d'abord, c'est à son musée qu'il consacrera la meilleure partie de son temps. La réception succêssive et l'inventaire des caisses qui lui étaient envoyées de Cochinchine, le montage des

pièces formant des ensembles, demandèrent un effort considérable : ensembles faits de frontons, de colonnettes, de balustres couverts de sculptures et de fines moulures. Aussi le trouvait-on chaque jour à son musée avec sa grande blouse blanche, soit dans le vaste mais glacial sous-sol converti en atelier de moulage, soit dans son petit cabinet de travail encombré de plans et de dessins ; ou encore sur le haut d'une échelle, refouillant à la gouge les détails d'ornementation. Son souci de l'exactitude, son inlassable patience, son goût délicat le rendaient exigeant envers les autres comme envers lui-même. Que de fois ses ouvriers mouleurs ne durent-ils pas recommencer leur travail pour qu'il fût tout à fait satisfait (1) !

Chez lui, entouré de ses plans, on le trouvait la loupe à la main cherchant à déchiffrer des photographies ou à scruter les détails avant de les fixer sur le papier.

A son désir de mieux faire connaître au public ces ruines grandioses, se mêlait celui d'enrichir l'imagination de nos artistes et de nos artisans français. Aussi avait-il vu avec grande satis-

---

(1) M. Philippe Stern, le très érudit conservateur du musée indochinois du Trocadéro depuis la mort de M. Delaporte, vient tout récemment d'enlever de ce musée la majeure partie des pièces originales pour les transporter au musée Guimet où elles figurent dans une belle salle du rez-de-chaussée aménagée avec le goût le plus délicat ; tandis que les moulages et grands ensembles khmers, et quelques originaux sont demeurés au Trocadéro qui, progressivement, s'enrichira de nouveaux envois de l'École française d'Extrême-Orient. « Si l'actuel conservateur du musée indochinois, écrit M. Hackin, conservateur du musée Guimet, a bien voulu mettre gracieusement ces pièces à notre disposition, il demeure bien entendu que c'est seulement à titre de prêt, et d'exposition permanente, et qu'elles ne cessent point, pour cela, d'appartenir au fonds Delaporte. Pour bien marquer cette réserve, et pour rendre à l'illustre pionnier des études cambodgiennes l'hommage d'admiration et de reconnaissance qui lui est dû, notre nouvelle salle portera le nom de « Salle Delaporte ».



Une partie du pavillon d'Angkor
(Exposition de Marseille)

faction en 1898 se fonder, et plus tard se développer sous la direction de deux éminents archéologues, MM. Finot et Foucher, l'École d'Extrême-Orient (1). Il suivait toujours avec le plus vif intérêt les recherches des spécialistes de l'École. Quelques-uns contredisaient certaines de ses hypothèses, ce qui ne le surprenait pas car — redisons-le encore — il n'avait jamais été un savant ; il avait appris à connaître les monuments au temps où l'histoire de l'ancien Cambodge était encore généralement ignorée ; et depuis, il n'avait fait aucune étude historique ni chronologique sur ce sujet, « laissant aux érudits la recherche des idées mystérieuses, du sens caché des diverses parties des édifices et des représentations sacrées qui en sont l'ornement ».

La création d'une école des arts cambodgiens à Pnom-Penh en 1918 sous la direction d'un peintre de talent, Georges Groslier, avait encore réalisé un de ses désirs les plus chers. Que de motifs nouveaux, de formes imprévues nos sculpteurs sur bois, fondeurs d'art, orfèvres, dentelières même, etc. n'y trouveraient-ils pas... Un peu plus tard, en 1922, lorsqu'à l'exposition de Marseille l'Indochine voulut figurer dans un palais de style khmer, le musée du Trocadéro fournit à l'architecte tous les motifs décoratifs de son palais dont le succès fut complet.

L'œuvre monumentale qu'il consacra à l'art khmer ne prit fin qu'avec sa vie. Cet ouvrage est composé d'un grand nombre de planches dont beaucoup de plans et d'un texte illustré expli-

(1) École qui devait travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île indochinoise, et contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines, Inde, Chine, Malaisie. M. Parmentier, le chef du service archéologique, devait dans la suite enrichir le musée du Trocadéro de belles pièces d'architecture.

quant les planches. — Le dernier fascicule parut en février 1925, deux mois avant sa mort ; et, suivant sa recommandation, il en fut adressé un exemplaire à la Bibliothèque de Strasbourg et un autre à celle de Louvain (1).

L'art cependant ne l'absorbait pas. Il parlait très rarement de lui, de ses voyages, de son œuvre, dont beaucoup de ses familiers n'eurent jamais qu'une connaissance très sommaire. Et quand on le questionnait, il ne rappelait de ses missions que quelques traits amusants ou pittoresques.

Sa bonté, sa distinction, sa franchise absolue le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient. Chez quelques jeunes, cette affection se doubla souvent d'un admiratif respect. Ils appréciaient surtout en lui son esprit élevé qui ne s'attardait pas aux petitesses ; son jugement souvent juste et toujours réservé ; cette flamme d'idéal et de patriotisme que voilait une grande simplicité.

Il eut le bonheur, qu'il appréciait beaucoup, d'avoir quelques vrais amis ; certaines de ces amitiés lui furent au soir de sa vie particulièrement bienfaisantes ; le meilleur de tous fut toujours son frère, le Dr Delaporte, qui tenait une grande place à son foyer.

Dans sa vie de tous les jours, dans sa correspondance à ses enfants et à ses amis, il conserva jusqu'à la fin son esprit enjoué, un peu ironique. Il aimait les réunions intimes ; son goût pour les voyages resta longtemps aussi vif. Voyager avec lui avait un grand

---

(1) L'achèvement de cet ouvrage fut souvent menacé pendant et après les années de guerre par des difficultés multiples. Mais, d'une part, l'auteur eut le précieux appui de MM. Foucher et Finot alors en France ; et d'autre part, « le talent et la constance désintéressée » de son graveur, M. Demoulin, lui permirent de le mener à bien.



Louis Delaporte
(Conservateur du Musée Indochinois du Trocadéro)

charme. On apprenait à ses côtés à mieux aimer tout ce qui était beau... La musique aussi fut toujours pour lui une précieuse distraction.

Lorsque la guerre éclata, lui et sa femme eurent la grande consolation de réunir autour d'eux, à Loches, leurs filles et leurs petits-enfants, tandis que leurs gendres étaient mobilisés. Leur fils, réformé pour sa santé, eut le profond chagrin de ne pouvoir les suivre. La vieille maison de famille, souvent délaissée depuis la mort de l'arrière-grand-père, devint un asile, un port, et les petits-enfants apprirent à l'aimer.

C'est alors que le caractère si bien trempé du marin fut un réconfort pour tous. Aux heures les plus sombres il ne cessa de garder confiance en la France et dans les admirables qualités d'initiative, de bravoure et d'endurance de ses enfants. Cette confiance, il la communiquait autour de lui. Bien souvent il l'exprima dans de belles lettres où il cherchait à adoucir la douleur de ceux de ses parents ou amis qui payaient cher la dure victoire. Mais avec quelle souffrance intime ne la ressentait-il pas, cette douleur !

Jusqu'ici il avait conservé une jeunesse exceptionnelle. A la suite de la guerre, sa santé fut brusquement ébranlée. A de longues périodes de toux venaient s'ajouter parfois des crises d'étouffement extrêmement douloureuses pendant lesquelles il trouvait encore la force de se préoccuper de la fatigue de ceux qui l'entouraient, de les remercier — la reconnaissance fut toujours un des traits de son caractère — sans oublier une vieille amie de la famille qui devenait alors infirmière par dévouement.

Avec l'âge et les souffrances son cœur se faisait encore plus affectueux. Il jouissait chaque jour davantage de la tendresse des

siens. Les menus soins de ses chères petites-filles le touchaient profondément, tandis qu'il se réjouissait de voir en leurs frères aînés le goût des choses sérieuses et des traditions de famille. Condamné désormais à une vie souvent sédentaire, il partagea son temps entre ses travaux et la lecture. Son esprit se détachait peu à peu des choses terrestres pour se hausser vers un problème plus élevé. A ses auteurs favoris, les classiques anciens ; à Aristophane, à Rabelais, avec qui on le vit souvent s'amuser franchement, à tant d'autres lectures encore, il sembla préférer Pascal, Bossuet, le récit de grandes vies chrétiennes telles que celles du cardinal de Lavigerie, du Père de Foucauld ; les écrits du cardinal Mercier, cette noble figure qui, dès les premiers jours de la guerre, l'avait profondément impressionné. Toutefois il reprenait encore Platon et Marc-Aurèle. Et en faisant ces lectures, il semblait méditer...

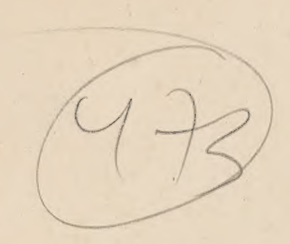
Toute sa vie il s'était montré très respectueux du sentiment religieux sous toutes ses formes ; mais il s'était de bonne heure contenté d'avoir la croyance absolue en l'immortalité de l'âme et en la justice divine. Il était heureux de voir la foi chrétienne à son foyer. Il la considérait comme le premier des biens ; mais depuis longtemps la sienne s'était voilée. « Dieu est trop loin, et sait mieux que nous ce qu'il nous faut », avait-il dit jusqu'ici. Maintenant, à mesure que le temps passait, on devinait chez lui quelque inquiétude intime qu'on ne lui connaissait pas. Des prêtres amis vinrent le visiter. Il les reçut avec reconnaissance, se révélant à eux avec toute sa sincérité, demandant des éclaircissements, sans aller à aucune adhésion formelle. Avec le plus grand soin il prenait note des livres qui lui étaient conseillés, en faisait une lecture quotidienne, les avait sur la table à côté de ses travaux. Et, peu à peu, la réflexion, l'effort

constant pour mieux faire, accomplirent leur œuvre dans cette âme éclairée par une flamme intérieure. Quelques mois avant sa mort, l'un de ces prêtres, aussi bon que distingué d'esprit, dont la valeur avait fait ses preuves sur les champs de bataille, reçut sa confession. Cet acte fut accompagné d'une bonne volonté et d'une simplicité qui, chez un homme de cet âge et de cette valeur, eussent ému les plus indifférents. « Je vous remercie du bien que vous m'avez fait, et du bonheur que vous avez donné à ma femme et à mes chers enfants », écrivait-il quelques jours plus tard. « Je m'efforce de suivre vos conseils. J'attends encore un rayon de lumière. » A ce même prêtre qui s'offrait un jour à lui indiquer des ouvrages nouveaux il répondit brusquement, posant la main sur un Evangile à côté de lui : « Je ne veux plus lire que l'Évangile, tout est là. »

Il mourut le 3 mai 1925 à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Vie longue et utile qui n'avait cessé d'être pleine d'harmonie. Il garda jusqu'à la fin sa lucidité et sa tendresse de cœur, et il chargea de remercier ceux de ses amis qui avaient prié pour lui. Une de ses dernières recommandations fut : « Il faut beaucoup donner. » Il quitta la terre doucement, plein d'espérance, les yeux levés sur la petite étoile qui conduisit jadis « les hommes de bonne volonté » vers le Dieu miséricordieux de la Crèche.

FIN

- - - - 657 - 28 - - - -
IMP. DES ORPHELINS D'AUTEUIL
- 40, RUE LA FONTAINE, 40 -
- - - PARIS (16e) - - - -


473


GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00835 9842